



herta

Müller

La bascule
du souffle

roman
Gallimard

HERTA MÜLLER

LA BASCULE
DU SOUFFLE

roman

*Traduit de l'allemand
par Claire de Oliveira*

nrf

GALLIMARD

Faire sa valise

Tout ce que j'ai, je le porte sur moi.

Ou plutôt, tout ce qui m'appartient, je l'emporte avec moi.

J'ai emporté tout ce que j'avais. Des affaires qui n'étaient pas les miennes. Elles étaient soit détournées de leur fonction, soit à quelqu'un d'autre. La valise en peau de porc était une caisse de phonographe. Le pardessus était celui de mon père. Le manteau de ville au col en velours venait de mon grand-père, le pantalon bouffant de l'oncle Edwin. Les bandes molletières venaient du voisin, M. Carp, et les gants de laine verts de ma tante Fine. Seuls l'écharpe en soie bordeaux et le nécessaire de toilette, mes cadeaux du dernier Noël, étaient à moi.

En janvier 1945, c'était encore la guerre. Affolé de me voir partir en plein hiver chez les Russes, on ne savait trop où, chacun avait voulu me donner quelque chose, qui n'arrangerait rien mais serait peut-être utile. Car il n'y avait pas le moindre arrangement possible, on ne pouvait rien y changer, j'étais sur la liste des Russes ; chacun m'avait donc fait un cadeau à son idée. Je l'avais accepté en me disant, du haut de mes dix-sept ans, que ce départ arrivait à point nommé. La liste russe, j'aurais certes pu m'en passer, mais partir me ferait vraiment du bien, à moins que ça ne tourne au vinaigre. Je voulais quitter ma petite ville, ce dé à coudre où toutes les pierres avaient des yeux. Au lieu d'avoir peur, je dissimulais mon impatience tout en ayant mauvaise conscience, car cette liste qui faisait le désespoir de mes proches était pour moi de l'ordre de l'acceptable. Ils craignaient qu'il ne m'arrive des histoires à l'étranger. Moi, je voulais gagner un endroit où je serais inconnu.

J'avais déjà eu des histoires. Interdites. Ça avait été bizarre, sale, impudique et beau. Ça s'était passé tout au fond du parc planté d'aulnes, au-delà des collines d'herbe rase. En rentrant chez moi, j'étais allé au milieu du parc, sous le kiosque où des orchestres jouaient les jours fériés. Je m'y étais assis un moment. La lumière perçait à travers le bois ajouré. Je voyais l'anxiété des cercles, des carrés et des losanges évidés, reliés par des plantes grimpantes et leurs vrilles blanches. Leur motif était celui de mon égarement, et de l'épouvante sur le visage de ma mère. Sous ce kiosque, je me suis juré de ne jamais revenir au parc.

À force de m'en empêcher, je me suis hâté d'y retourner, deux jours plus tard. Au rendez-vous, comme on disait au parc.

J'ai eu un second rendez-vous avec le premier homme, le même. Il s'appelait L'HIRONDELLE. Le deuxième était nouveau, LE SAPIN. Le troisième s'appelait L'OREILLE. Ensuite, il y a eu LE FIL, puis LE LORIOT, LE BONNET. Plus tard, LE LIÈVRE, LE CHAT, LA MOUETTE. Et LA PERLE. Nous étions les seuls à savoir qui ces noms désignaient. Au parc, les pistes du gibier changeaient, et j'étais celui qu'on se repassait. C'était l'été, les bouleaux avaient l'écorce blanche ; dans les buissons de jasmin et de sureau poussait un mur vert au feuillage impénétrable.

L'amour a ses saisons. L'automne mit un terme au parc. Le bois se dépouilla. Nous transférâmes nos rendez-vous aux bains publics Neptune dont le panneau ovale figurait un cygne, près du portail en fer. J'y retrouvais toutes les semaines un homme deux fois plus âgé que moi. Il était roumain et marié. Je ne vais pas dire son nom ni le mien. Nous décalions le moment de nos arrivées ; ni la caissière et sa loge aux vitres plombées, ni le dallage luisant autour de la colonne centrale, ni le carrelage à motifs de nénuphars, ni les escaliers en bois sculpté ne devaient se douter que nous avions rendez-vous. Nous allions nager dans la piscine avec tout le monde en attendant de nous rejoindre au sauna.

À l'époque, juste avant le camp, on risquait la prison à chaque rendez-vous, et après mon retour au pays c'était exactement la même chose, jusqu'à mon émigration en 1968. J'en aurais pris pour cinq ans au bas mot, si je m'étais fait pincer. C'était arrivé à bien des gens : en sortant du parc ou des bains publics, ils étaient allés tout droit en prison, après un interrogatoire musclé. Et de là, au camp pénitentiaire, au bord du canal. Aujourd'hui, je sais qu'on n'en revenait jamais. Ou bien c'était un cadavre ambulante qui en ressortait. Tout décati, un débris irrécupérable pour l'amour.

Et à l'époque du camp, si je m'étais fait pincer sur place, on m'aurait tué.

Au bout de mes cinq années de camp, je rôdais jour après jour dans le tumulte des rues en répétant dans ma tête les phrases les meilleures en cas d'arrestation. PRIS EN FLAGRANT DÉLIT : contre cette sentence de culpabilité, je me forgeais des centaines de prétextes et d'alibis. Je porte des bagages qui ne font pas de bruit.

Depuis bien longtemps, mon bagage de silence est si profond que je ne pourrai jamais tout déballer. Quand je parle, je ne fais que m'emballer dans un autre bagage de silence.

Lors du dernier été des rendez-vous au parc, pour prolonger le chemin du retour, je suis entré par hasard à l'église de la Trinité, sur le Grand Ring. Ce hasard se prenait pour la Providence. J'ai vu le temps à venir. Sur une colonne proche de l'autel latéral, il y avait un saint en manteau gris qui portait, en guise de col, un agneau sur ses épaules. Cet agneau qu'on a dans la nuque est le silence. Il y a des choses dont on ne parle pas, mais quand je dis que le silence de la nuque est autre chose que celui de la bouche, je sais de quoi je parle. Avant, pendant et après le camp, pendant vingt-cinq ans, j'ai vécu dans le peur de l'État et de ma famille. Je redoutais une double déchéance : d'être un criminel incarcéré par l'État, et d'être la honte de la famille, qui m'exclurait. Dans la cohue des rues, je regardais les miroirs des vitrines, les fenêtres des tramways et des maisons, les bassins et les flaques, me demandant d'un air sceptique si je n'étais pas transparent, malgré tout.

Mon père était professeur de dessin. Et moi, ayant en tête les bains Neptune, je tressautais comme si j'avais reçu un coup de pied quand il employait le mot *AQUARELLE*. Ce mot savait jusqu'où j'étais allé trop loin. À table, ma mère me disait : ne pique pas ta fourchette dans les patates, ça les écrase ; prends ta cuiller, la fourchette c'est pour la viande. Mes tempes palpitaient. Qu'avait-elle à parler de viande, s'agissant d'une patate et d'une fourchette, de quelle chair voulait-elle parler... La mienne était toute retournée par les rendez-vous. J'étais mon propre voleur : les mots me tombaient dessus à l'improviste et me prenaient sur le fait.

Comme tous les Allemands de notre petite ville, ma mère et surtout mon père croyaient à la beauté des nattes blondes et des chaussettes blanches. Au rectangle noir de la moustache d'Hitler, et à nous, les Saxons de Transylvanie, de race aryenne. Sur le plan strictement physique, mon secret était une énorme turpitude. Si c'était avec un Roumain, l'infamie raciale venait s'y ajouter.

Je voulais quitter ma famille, fût-ce pour me retrouver au camp. Seule ma mère me faisait de la peine, elle qui ne savait pas à quel point elle me connaissait mal. Une fois parti, je penserais à elle moins souvent qu'elle ne penserait à moi.

À l'église, à côté du saint et de son agneau du silence, j'avais vu une niche blanche où il était inscrit : *LE CIEL MET LE TEMPS EN MARCHÉ*. En préparant ma valise, je me suis dit : la niche blanche a fait son effet. Voilà, c'est le temps qu'on a mis en marche. Du reste, j'étais content de ne pas devoir partir pour le front, en pleine neige. Je me mis à mes bagages docilement, avec un courage nié. Je ne m'opposai à rien. Les bandes molletières et leurs lacets, le pantalon bouffant, le manteau au col de velours, rien ne m'allait. L'important, c'était le temps mis en marche, et non les vêtements. Quoi qu'on porte, on devient adulte. Bon, d'accord, le monde n'est pas un bal costumé, pensai-je, mais quand il faut aller chez les Russes au plus fort de l'hiver, adieu le ridicule.

Une patrouille de deux policiers, un roumain et un russe, allait de porte en porte avec la liste. Je ne sais plus si cette patrouille a prononcé le mot *CAMP*, chez nous. Dans le cas contraire, elle n'a pu dire que *RUSSIE*. Et si c'était le mot *CAMP*, il ne m'a pas effrayé. À dix-sept ans, malgré la guerre et le silence des rendez-vous pesant sur mes épaules, j'étais encore en plein dans une enfance lumineuse et sotte. Des mots me touchaient au vif : aquarelle et chair. Mon cerveau restait sourd à *CAMP*.

Le jour où ma mère, à table, m'a pris sur le fait en parlant de viande à propos d'une patate et d'une fourchette, j'ai repensé à la fois où elle m'avait crié par la fenêtre de la véranda, quand j'étais petit et que je jouais en bas dans la cour : si tu ne viens pas tout de suite à table, si je dois t'appeler encore une fois, tu n'as qu'à rester où tu es. Et comme j'avais un peu tardé à remonter, elle m'avait dit :

Maintenant, tu n'as qu'à mettre tes affaires dans ton cartable, courir le monde et faire ce que tu veux. Sur ce, elle m'avait tiré par le bras jusqu'à ma chambre, avait pris mon petit sac à dos pour y fourrer mon bonnet de laine et ma veste. J'avais demandé : mais où veux-tu que j'aille, je suis ton enfant, moi.

Bien des gens pensent que faire une valise est une question d'entraînement, que ça s'apprend tout seul, comme chanter ou prier. Or nous n'avions pas plus d'entraînement que de valise. Quand mon père avait dû rejoindre les soldats roumains au front, il n'avait rien eu à emporter. Les soldats, on leur donne tout, ça fait partie de l'uniforme. Mes préparatifs, nous savions seulement que c'était pour le trajet, et contre le froid. Faute d'avoir les bonnes choses, on improvise. Les mauvaises deviennent nécessaires, et le strict nécessaire est ce qu'il y a de mieux, du simple fait qu'on l'a.

Ma mère est allée chercher le phonographe dans le séjour et l'a posé sur la table de la cuisine. Avec un tournevis, j'ai transformé sa caisse en valise. J'ai démonté le mécanisme et la platine avant d'obturer le trou de la manivelle à l'aide d'un bouchon. J'ai laissé la doublure en velours fauve ainsi que la plaque triangulaire *HIS MASTER'S VOICE*, avec le chien assis face au pavillon. Au fond de ma valise, j'ai placé quatre livres, un *Faust* relié pleine toile, le *Zarathoustra*, un mince recueil de Weinheber, et l'anthologie *Huit siècles de poésie*. Pas de romans : ils ne servent qu'une fois, on ne les relit jamais. Sur les livres, j'ai posé mon nécessaire de toilette, comportant 1 flacon d'eau de toilette, 1 après-rasage de la marque *TARR*, 1 savon à barbe, 1 rasoir mécanique, 1 blaireau, 1 pierre d'alun, 1 savonnette, 1 paire de ciseaux à ongles. À côté, j'ai posé 1 paire de

chaussettes de laine (marron, déjà reprises), 1 paire de chaussettes montantes, 1 chemise en flanelle à carreaux rouges et blancs, 2 caleçons en percale. Sur le dessus, pour ne pas la chiffonner, mon écharpe en soie. Elle était bordeaux avec des carreaux ton sur ton, mats et brillants en alternance. La valise était pleine.

Ensuite, dans mon ballot, j'ai mis 1 plaid (celui du divan, en laine, à carreaux bleu ciel et beiges, monumental mais pas très chaud). Et, roulés à l'intérieur, 1 pardessus (chiné, ayant beaucoup servi) et 1 paire de bandes molletières (antiques, datant de la Première Guerre mondiale, jaune d'or, à lanières).

Puis, dans ma musette : 1 conserve de jambon de la marque Scandia, 4 tartines beurrées, quelques biscuits restant de la fête de Noël, 1 gourde d'eau et son gobelet.

Ma grand-mère a posé la mallette du phonographe, le ballot et la musette à proximité de la porte d'entrée. Les deux policiers avaient annoncé qu'ils passeraient à minuit pour m'emmener. Les bagages étaient bouclés, à côté de la porte.

Après quoi je me suis habillé : 1 caleçon long, 1 chemise en flanelle à carreaux beiges et verts, 1 pantalon bouffant (gris, celui de l'oncle Edwin), 1 gilet à manches en tricot, 1 paire de chaussettes de laine et 1 paire de godillots. Les gants verts de la tante Fine étaient déjà sur la table, à portée de main. Tout en lançant mes godillots, j'ai repensé à ces vacances d'été à la Wench où ma mère portait un costume marin de sa fabrication. Au milieu de la promenade dans les prés, elle s'était laissée tomber dans les hautes herbes en faisant la morte. J'avais huit ans, à l'époque. Quelle frayeur, le ciel tombait dans l'herbe. J'avais fermé les yeux pour ne pas le voir m'engloutir. Ma mère s'était levée d'un bond et m'avait secoué en disant : tu m'aimes, toi, voyons, je suis encore en vie.

Les godillots étaient lacés. Assis à table, j'attendais minuit. Minuit arriva, sauf que la patrouille était en retard. Trois heures durent s'écouler, c'était presque insoutenable. Ils arrivèrent enfin. Ma mère me tendit le manteau au col de velours noir, que j'enfilai. Elle pleurait. Je mis les gants verts. Dans le corridor lambrissé, juste à l'endroit du compteur à gaz, ma grand-mère me dit : JE SAIS QUE TU REVIE NDR AS.

Cette phrase, je l'ai retenue sans le faire exprès, je l'ai négligemment emportée au camp. Je ne me doutais pas qu'elle m'accompagnait, or ce genre de phrase est autonome. Elle a fait son œuvre en moi, plus que tous les livres que j'avais emportés. JE SAIS QUE TU REVIENDRAS devint l'adversaire de l'ange de la faim, et le complice de la pelle en cœur. Étant revenu, je suis en droit de dire que ce genre de phrase vous maintient en vie.

C'est le 15 janvier 1945 à trois heures du matin que la patrouille est venue me chercher. Le froid arrivait peu à peu, il faisait moins quinze. Un camion bâché traversa la ville déserte jusqu'à la grande halle des Saxons de Transylvanie : cette salle des fêtes était désormais le centre de rassemblement. Près de trois cents personnes s'y entassaient. Sur le sol, on avait étalé des matelas et des paillasses. Toute la nuit, des camions déposèrent des gens ramassés même dans les villages voisins. À l'aube, il y en avait près de cinq cents. Tout comptage était inutile, cette nuit-là, on ne s'y retrouvait plus. La grande salle resta éclairée toute la nuit. Les gens couraient en tous sens pour repérer des connaissances. On disait qu'on recherchait, pour les wagons à bestiaux, des menuisiers capables de fabriquer des couchettes avec du bois qui n'était pas encore sec. Des artisans y installaient des poêles cylindriques en fonte, d'autres sciaient le plancher des wagons pour faire des latrines. On parlait doucement et beaucoup, les yeux écarquillés ; on pleurait doucement et beaucoup, les yeux plissés. L'air sentait la vieille laine, l'angoisse trempée de sueur, le grillon du rôti, les biscuits à la vanille et l'eau-de-vie. Une femme enleva son foulard. Elle venait sûrement d'un village : sa natte était enroulée deux fois derrière son crâne et fixée par la demi-lune d'un peigne en corne. Les dents du peigne se perdaient dans les cheveux ; seuls les angles de la courbure sortaient, comme deux petites oreilles pointues. Avec cette lourde natte munie d'oreilles, l'arrière de sa tête avait l'air d'un chat pelotonné. Et moi, tel un spectateur, j'étais assis parmi des jambes debout et des bagages entassés. Pendant quelques minutes, le sommeil m'étourdit, et je fis ce rêve.

Ma mère et moi sommes au cimetière devant une tombe fraîchement creusée. Au beau milieu pousse une plante aux feuilles velues qui m'arrive à mi-corps. Sur sa tige, une cosse munie d'une poignée en cuir : une petite valise. La cosse entrouverte est capitonnée de velours fauve. Nous ne savons pas qui est mort. Ma mère dit : sors la craie qu'il y a dans ta poche de manteau. Y en a pas, fais-je. Je mets la main dedans, et j'y trouve un morceau de craie de tailleur. Ma mère reprend : il faut écrire sur la valise un nom assez court. Mettons ROSE, on ne connaît personne de ce nom. J'écris REPOSE.

Dans mon rêve, je savais pertinemment que j'étais mort, mais je ne voulais pas encore le dire à ma mère. Je sursautai, car un homme d'un certain âge, portant un parapluie, s'était assis sur ma paillasse et m'avait soufflé à l'oreille : mon beau-frère veut venir, lui aussi, mais les abords de la salle sont surveillés. On ne le laisse pas entrer. C'est que nous sommes encore en ville : il ne peut pas nous rejoindre, et moi, je ne peux pas rentrer à la maison. Un oiseau volait sur chaque bouton argenté de sa veste, un canard sauvage ou plutôt un albatros. Et lorsque je me penchai un peu plus, la croix de son insigne se transforma en ancre. Son parapluie se dressait entre nous comme une canne. Je lui demandai : vous l'emportez... Il répondit : c'est que là-bas il neige bien plus qu'ici.

On ne nous avait pas dit à quel moment il faudrait quitter cette salle pour aller à la gare, ni par quel

moyen. Ou plutôt, quand on nous laisserait y aller, car j'avais hâte de partir, même chez les Russes et dans un wagon à bestiaux, avec une caisse de phonographe et un col en velours. Je ne sais plus comment nous sommes arrivés à la gare. Les wagons étaient de taille élevée. J'ai aussi oublié comment s'est déroulée la montée dans ces wagons à bestiaux où nous sommes restés des jours et des nuits durant, comme si nous avions toujours été dedans. Je ne sais plus quelle a été la durée du trajet. Je me disais que voyager longtemps, c'est aller loin. Tant qu'on roulait, il ne pouvait rien nous arriver. Tant qu'on roulait, tout allait bien.

Des hommes et des femmes, jeunes et vieux, avec leurs bagages au chevet de leur couchette. Parler et se taire, manger et dormir. On se passait à la ronde des bouteilles d'eau-de-vie. Une fois accoutumés à rouler, des gens amorcèrent des câlins, à droite et à gauche. On lorgnait d'un œil, et de l'autre on regardait ailleurs.

Assis à côté de Trudi Pelikan, je dis : j'ai l'impression d'aller skier dans les Carpates, au refuge de Bulea où une avalanche a englouti la moitié d'une classe de lycéens. On ne risque rien, a-t-elle répliqué, nous n'avons pas nos affaires de ski. Avec une caisse de phonographe, on peut chevaucher, chevaucher, le jour, la nuit, le jour, tu connais ton Rilke, fit Trudi Pelikan dans son manteau boule dont les manchettes de fourrure lui montaient jusqu'aux coudes. Des manchettes en fourrure brune, comme deux moitiés de chiots. Trudi y cachait parfois ses deux mains croisées, et les deux moitiés ne faisaient plus qu'un seul chien. À ce moment-là, je n'avais pas encore vu la steppe, sinon j'aurais pensé à des rats-taupes. Trudi sentait la pêche chaude, même son haleine avait cette odeur au bout de trois ou quatre jours de wagon à bestiaux. Emmitouflée dans son manteau comme une dame allant au bureau en tram, elle me raconta qu'elle était restée quatre jours dans une fosse du terrain voisin, derrière un appentis. Mais la neige s'était mise à tomber, ce qui rendait visible le moindre pas qu'elle faisait entre la maison, l'appentis et ce trou creusé dans la terre. Sa mère ne pouvait plus lui apporter à manger en douce : les empreintes de pas se voyaient dans tout le jardin. Comme la neige mouchardait, Trudi avait dû quitter sa cachette de gré ou de force. Forcée par la neige. Ça, je ne le lui pardonnerai jamais, lança-t-elle. Impossible d'imiter la poudreuse, de lui donner l'air intact en la manipulant. La terre, on peut encore l'arranger, comme le sable ou même l'herbe, si on se donne du mal. L'eau, elle s'arrange toute seule, vu qu'elle avale tout et se referme aussitôt après. Quant à l'air, il est toujours apprêté, étant impossible à voir. Le silence, tout le monde l'aurait gardé, sauf la neige, dit Trudi Pelikan. C'était cette neige épaisse qui était la principale fautive : elle était tombée sur la ville, l'air de connaître l'endroit, en faisant comme chez elle. Dire qu'elle avait tout de suite été à la botte des Russes. Si je suis ici, c'est à cause de cette trahison de la neige, fit Trudi Pelikan.

Le train roula douze ou quatorze jours sans s'arrêter, c'était interminable. Ensuite, il resta à l'arrêt pendant des heures et des heures. Nous ne savions pas à quel endroit nous étions, mais parfois, quelqu'un annonçait un panneau entraperçu d'une couchette supérieure par une fenêtre à rabat : BUZAAU. Au milieu du wagon, le poêle ronronnait. L'eau-de-vie circulait. Tout le monde était éméché, tantôt par la boisson, tantôt par l'incertitude, ou les deux à la fois.

DÉPORTÉ PAR LES RUSSES : ce qu'il y avait là-dessous nous traversait l'esprit sans nous toucher au vif. Ils nous enverraient au poteau, mais pas avant l'arrivée : on roulait encore. Peu auparavant, des gens s'étaient retrouvés au poteau d'exécution ; la propagande nazie nous l'avait appris, dans notre province, mais ça ne nous inquiétait guère. Dans le wagon à bestiaux, les hommes s'entraînaient à se saouler, et les femmes à chanter tout leur saoul :

*Il fleurit le bois-gentil
Dans le fossé enneigé
Les mots que tu m'as écrits
Ne cessent de m'affliger*

À force de rabâcher ce refrain solennel, on ne savait plus si on le chantait pour de bon, vu que l'air ambiant chantait. Le refrain nous clapotait dans la tête, adoptait le rythme du train, blues du wagon à bestiaux et, sur des kilomètres, chant du temps mis en marche. Ce fut la chanson la plus longue de toute ma vie, les femmes la chantèrent pendant cinq ans, et lui donnèrent le mal du pays que nous avions tous. La porte du wagon était plombée de l'extérieur. Cette porte coulissante à roulettes s'ouvrit quatre fois. À deux reprises, quand nous étions encore sur le territoire roumain, on nous lança dans le wagon une demi-chèvre dépecée, sciée en deux. Raidie par le froid, elle fit un grand bruit en tombant. Cette première chèvre nous servit de combustible : nous la jetâmes au feu après l'avoir cassée en morceaux. Sèche comme une trique, elle brûlait bien, sans empester. La deuxième chèvre fit circuler le mot PASTRAMI, de la viande fumée en tranches. Nous nous chauffâmes avec, en riant. Elle était aussi raide et bleue que la première, une terreur de carcasse. Nous avons ri un peu vite ; c'était bien présomptueux de dédaigner ces deux chèvres roumaines et leurs bienfaits.

La familiarité augmentait au fil du temps, qui traînait en longueur. Les petits gestes s'effectuaient dans

L'exiguïté du wagon : s'asseoir, se lever, fouiller dans sa valise, sortir ses affaires, les ranger. Aller aux toilettes derrière deux couvertures maintenues en l'air. Tous ces petits riens s'enchaînaient. Dans un wagon à bestiaux, tous les traits distinctifs sont amoindris. On est plus parmi les autres qu'avec soi-même. Il était parfaitement inutile de prendre des gants : on était là pour les autres, comme à la maison. Quand je le dis aujourd'hui, c'est peut-être seulement valable pour moi. Ou pas du tout, allez savoir. L'exiguïté du wagon me rendait docile, et c'était peut-être parce que je voulais partir à tout prix et que j'avais encore assez de nourriture dans ma valise. Nous étions loin de nous douter qu'une faim épouvantable allait bientôt nous tomber dessus. Bien des fois, les cinq années suivantes, hantés par l'ange de la faim, nous avons ressemblé à ces chèvres bleues raidies par le froid. Et nous avons déploré leur perte.

La nuit était déjà russe, et la Roumanie loin derrière nous. Lors d'une halte de plusieurs heures, nous avons senti une forte secousse. Sur les essieux du train, on adaptait les roues à la largeur supérieure des rails russes, aux vastes étendues de la steppe. Toute la neige illuminait la nuit, au-dehors. La troisième halte eut lieu cette nuit-là, en rase campagne. Les sentinelles russes crièrent OUBORNAÏA. On ouvrit les portes de tous les wagons. Les uns après les autres, nous dégringolâmes vers le pays de neige, en contrebas, en nous enfonçant jusqu'aux genoux. Nous savions, sans rien comprendre, que oubornaïa signifiait aller aux toilettes ensemble. En haut, tout en haut, la lune ronde. Nos souffles s'envolaient devant nos visages, ils étaient d'une blancheur étincelante, comme la neige que nous avions sous les pieds. Autour de nous, les pistolets mitrailleurs mis en joue. Et là : déculottez-vous.

Cet embarras, ce sentiment de honte étaient ceux du monde entier. Heureusement, ce pays de neige était tellement seul avec nous que personne ne le vit nous forcer à faire la même chose, serrés les uns contre les autres. Même si je n'avais pas envie d'aller aux toilettes, je baissai mon pantalon et m'accroupis. Que ce pays de nuit était calme, qu'il était ignoble de ridiculiser le dénuement de nos besoins naturels. De ridiculiser Trudi Pelikan qui, à ma gauche, releva son manteau boule jusqu'aux aisselles, et tint sa culotte au-dessus de ses chevilles pendant que le jet sifflait de manière audible entre ses chaussures. Derrière moi, l'avocat Paul Gast gémit en poussant, et la diarrhée fit couiner les intestins de sa femme Heidrun. La chaude pestilence gela aussitôt en l'air, avec un scintillement. Ce pays de neige nous administra un remède de cheval et nous isola, les fesses à l'air, dans les bruits de nos bas-ventres. Que cette communauté rendit nos entrailles misérables...

Cette nuit-là, si je ne devins pas adulte, ce fut sans doute ma terreur qui grandit d'un coup. Seule façon pour la communauté de devenir réelle, peut-être, car pour faire ses besoins, tout le monde sans exception s'installa face au remblai. La lune dans le dos, nous ne quittions pas des yeux la porte du wagon, qui était ouverte : nous étions déjà dépendants d'elle, comme si c'eût été la porte de notre chambre. Nous avions cette peur insensée de voir la porte se refermer, le train repartir sans nous. L'un de nous cria dans la vaste nuit : ça, c'était couru, les Saxons en train de merder tous ensemble ! Quand tout part en eau de boudin, y a pas que l'eau qui s'en va. Vous aimez tous la vie, non... Il eut un rire vide, métallique. Tout le monde s'écarta un peu. Ayant gagné de la place, il s'inclina comme un acteur et répéta en élevant le ton, solennellement : vous aimez tous la vie, non...

Un écho résonnait dans sa voix. Certains fondirent en larmes ; l'air stagnait, vitreux. Ce visage avait sombré dans le délire. Sur la veste, un glaçage de salive. À ce moment, je vis son insigne : c'était l'homme aux boutons pleins d'albatros. Seul dans son coin, il sanglotait avec une voix d'enfant. Auprès de lui, il n'y avait plus que de la neige salopée. Et derrière lui, le monde gelé et la lune, comme une radiographie.

La sirène de la locomotive fit une seule note sourde. Le OOUUH le plus grave que j'aie jamais entendu. Chacun se pressa devant sa porte. Nous montâmes et le train repartit.

Cet homme, je l'aurais reconnu même sans son insigne. Je ne l'ai jamais revu au camp.

Belle-dame

Rien de ce qu'on nous a donné au camp n'avait de boutons. Les maillots de corps et les caleçons longs se fermaient tous à l'aide de deux liens. Notre oreiller en avait deux paires. La nuit, c'était une taie d'oreiller, et le jour, on emportait ce sac de toile à toutes fins utiles, c'est-à-dire pour voler et mendier.

Les chapardages, c'était avant, pendant et après le travail, sauf quand on mendiait, ce qui s'appelait du porte-à-porte ; on ne volait pas son voisin, dans la baraque. Le travail fini, en rentrant au camp, ce n'était pas non plus du vol de monter dans la caillasse parmi les mauvaises herbes et d'en remplir nos taies d'oreiller. Dès le mois de mars, en allant au village, les femmes avaient appris que l'herbe folle à feuilles dentelées s'appelait LOBODAA. Cette plante qui, dans notre province aussi, se mangeait comme des épinards sauvages, s'appelait BELLE-DAME. Nous cueillions aussi du fenouil sauvage, aux feuilles en plumets. Le tout était d'avoir du sel et, pour s'en procurer, il n'y avait qu'à faire du troc au bazar. C'était du gros sel gris comme de la pierraille, et il fallait l'écraser. Le sel valait une fortune. Nous avons deux recettes pour accommoder la belle-dame.

Les feuilles peuvent se manger crues avec du sel, comme de la salade, parsemées de pluches de fenouil. Bouillie dans de l'eau salée, la plante entière donne aussi, pêchée à la cuiller, un délicieux épinard sauvage. L'eau de cuisson se boit à côté, comme un bouillon ou du thé vert.

Au printemps, la belle-dame est tendre, haute comme la main, et d'un vert argenté. Au début de l'été, elle arrive aux genoux, et ses feuilles se hérissent de doigts. Chaque feuille est unique, un nouveau gant dont le pouce est toujours dessous. Vert-de-gris et fraîche, la belle-dame est un plat de printemps. En été, il faut faire attention, car elle monte vite en graine, se ramifie beaucoup, devient coriace et ligneuse. Elle a le goût amer de la terre glaise. La plante nous arrive alors à mi-corps, et sa grosse tige principale s'entoure d'un buisson aérien. Au plus fort de l'été, les feuilles et les tiges se colorent, rosissent, prennent une teinte rouge sang puis violacée, pour atteindre à l'automne un indigo profond. Toutes les extrémités se couvrent d'inflorescences en grappes, comme celles des orties, sauf que les panicules de la belle-dame ne retombent pas, mais pointent en l'air à l'oblique. Leurs teintes vont aussi du rose à l'indigo.

Curieusement, c'est au moment où la belle-dame prend des couleurs et n'est plus comestible depuis longtemps qu'elle devient vraiment belle. Dès lors, protégée par sa beauté, elle reste au bord du chemin. Le temps de la manger est passé, à la différence de la faim, laquelle est toujours plus grande que nous.

Que dire de la faim, quand elle est chronique. On peut dire qu'il y a une faim qui fait souffrir de la faim. Elle s'ajoute, encore plus affamée, à celle qu'on avait déjà. Cette faim toujours nouvelle croît de façon insatiable et, d'un bond, se coule dans l'éternelle faim qu'on s'évertue à tromper. Comment errer de par le monde quand on n'a plus rien à dire de soi, sinon qu'on a faim. On n'a plus que ça en tête. Le palais est plus grand que la tête, sa coupole haute et sonore atteint le haut du crâne. Quand le palais ne supporte plus la faim, il tiraille comme la peau d'un lièvre fraîchement dépouillé qui serait tendue derrière le visage pour y sécher. Les joues racornies se couvrent d'un pâle duvet.

Je n'ai jamais su s'il fallait reprocher à la belle-dame amère d'être devenue immangeable, coriace et rebelle. Savait-elle seulement qu'elle s'était détournée de nous et de notre famine pour servir l'ange de la faim... Ses colliers de grappes rouges étaient une parure au cou de l'ange. En automne, dès les premiers frimas, la belle-dame s'attifait de jour en jour, avant d'être tuée par le gel. Elle avait des couleurs d'une beauté vénéneuse qui attaquait les prunelles. Les inflorescences en grappes et leurs innombrables rangées de perles rouges paraient l'ange de la faim au bord de tous les chemins. Il portait ses bijoux. Nous portions, quant à nous, un palais si élevé que l'écho des pas, pendant la marche, nous culbutait dans la bouche. La transparence de notre crâne nous donnait l'air d'avoir avalé un excès de lumière vive. Le genre de lumière qui se regarde elle-même dans la bouche, se glisse à l'intérieur de la lnette pour la faire enfler, monter jusqu'au cerveau. Alors, en guise de cerveau, on n'a plus dans la tête que l'écho de la faim. Il n'y a pas de mots adéquats pour dire la souffrance de la faim. Aujourd'hui encore, je dois montrer à cette faim que j'y ai échappé. C'est tout bonnement la vie que je mange, depuis que je n'ai plus le ventre creux. Quand je mange, je m'enferme dans le goût des aliments. Depuis mon retour du camp, donc depuis soixante ans, c'est pour ne pas mourir de faim que je mange.

En voyant cette belle-dame devenue immangeable, j'essayais de penser à autre chose. Aux dernières

chaleurs lasses de l'été indien, avant le début de l'hiver de glace où je me mettais à penser aux pommes de terre dont on manquait. Et aux femmes du kolkhoze, qui devaient avoir tous les jours des pommes de terre nouvelles dans leur soupe aux herbes. À part cela, on ne les enviait pas : elles habitaient des trous creusés dans la terre, et leur travail quotidien, du point du jour au crépuscule, était bien plus long que le nôtre.

Le printemps au camp, c'était se faire la belle dans la caillasse pour avoir de la belle-dame à cuisiner. La BELLE-DAME avait un sacré nom qui n'en disait pas très long. C'était un mot sans allusion, un mot qui nous laissait en paix. Un mot cueilli au bord du chemin, rien à voir avec l'APPEL, dame... De toute façon, c'était un mot d'après le rassemblement du soir, d'après l'appel. Nous étions souvent impatients de cuisiner la belle-dame, en attendant le comptage, qui n'en finissait pas, puisque rien n'allait comme de juste.

Notre camp comportait cinq ORB, RABOTCHI BATALION, cinq bataillons de travail. Ils s'appelaient tous ORB, Otdelny Rabotchi Batalion, et comprenaient entre cinq cents et huit cents internés. Mon bataillon était le 1009, et moi, j'avais le numéro 756.

Nous nous mettions en rangs d'oignons — drôle d'expression, s'agissant de cinq régiments de misère aux yeux agrandis par la faim, aux longs nez et aux joues creuses. Aux ventres et aux jambes gonflés par la dystrophie. Par tous les temps, froid glacial ou chaleur torride, nous passions des soirées entières au garde-à-vous. Seuls les poux avaient le droit de bouger sur nous. Lors des interminables comptages, ils prenaient une bonne cuite et paradaient sur notre misérable chair, se fauflaient partout pendant des heures, de la tête au pubis. La plupart du temps, nous étions encore au garde-à-vous pendant que les poux cuvaient leur vin, endormis dans les coutures de nos uniformes en coton ouaté. Chichtvanionov, le commandant du camp, continuait de crier. On ne lui connaissait aucun prénom, il s'appelait simplement camarade Chichtvanionov. Ce nom était assez long pour faire bafouiller de peur, quand on le prononçait ; chaque fois que je l'entendais, je pensais au ronflement des locomotives emmenant les déportés. Et à cette niche blanche qu'il y avait dans l'église de mon pays : LE CIEL MET LE TEMPS EN MARCHÉ. Peut-être était-ce contre cette mise en marche que nous devions rester au garde-à-vous pendant des heures. Nos os devenaient aussi encombrants que de la ferraille. Quand la chair a disparu, porter ses os devient un fardeau qui vous enfonce dans le sol.

Au garde-à-vous pendant le rassemblement, je m'entraînais à oublier ma propre personne, sans dissocier l'inspiration de l'expiration. À lever les yeux sans redresser la tête, et à chercher dans le ciel un coin de nuage où accrocher ma carcasse. Ce crochet céleste, que je trouvais en faisant abstraction de moi, me maintenait d'aplomb.

Souvent, il n'y avait pas de nuage, mais un bleu uniforme comme au large.

Souvent, il n'y avait qu'une épaisse couche de nuages, d'un gris uni.

Souvent, les nuages couraient, et aucun crochet ne s'arrêtait.

Souvent, la pluie brûlait les yeux, les vêtements collaient à la peau.

Souvent, le gel me rongait les tripes.

Ces jours-là, le ciel me révoltait les prunelles, et l'appel les faisait redescendre : mes os restaient en suspens à l'intérieur de moi, sans être maintenus.

De son pas altier, le kapo Tur Prikulitch allait et venait entre le commandant Chichtvanionov et nous ; froissées à force d'avoir été feuilletées, les listes lui glissaient souvent des doigts en bruissant de toutes leurs feuilles. À chaque numéro que le kapo appelait, sa poitrine vibrait comme celle d'un coq. Il avait gardé des mains d'enfant. Les miennes avaient grandi au camp : des rectangles durs et plats comme deux planches.

Parfois, après l'appel, l'un de nous prenait son courage à deux mains et demandait à un natchalnik ou même au commandant quand nous pourrions rentrer chez nous, et on lui rétorquait laconiquement : SKORO DOMOI. Autant dire : vous rentrerez bientôt.

Ce BIENTÔT russe nous volait notre temps, le plus long qui fût. Chez Oswald Enyeter, l'homme au rasoir, Tur Prikulitch se faisait aussi couper les poils du nez et les ongles. L'homme au rasoir et Tur Prikulitch étaient originaires de Carpat-Ukraine, région formée de trois pays. Je demandai si c'était l'usage, dans cette région, de couper les ongles aux meilleurs clients. L'homme au rasoir répondit : non, c'est une idée de Tur, ça ne vient pas de chez nous. Dans notre pays, le cinquième passe après le neuvième. Je demandai ce qu'il entendait par là. L'homme au rasoir dit : c'est un peu le balamouc. Je demandai ce qu'il entendait par là, et il répondit : le bordel.

Tur Prikulitch n'était pas russe, à la différence de Chichtvanionov. Il parlait allemand et russe, mais il faisait partie des Russes, rien à voir avec les Allemands. Bien qu'interné, il était adjudant de quartier à la direction du camp. Sur le papier, il nous répartissait en bataillons de travail et traduisait les ordres russes en y ajoutant les siens, en allemand. Sur ses listes, il classait nos noms et nos numéros en fonction du bataillon, pour le contrôle global des effectifs. De jour comme de nuit, chacun devait retenir son numéro et celui du bataillon, et savoir qu'il était un numéro, et non une personne privée.

Dans les rubriques prévues à côté des noms, Tur Prikulitch écrivait : kolkhoze, usine, déblaiement, transport de sable, chemin de fer, chantier de construction, transport de charbon, garage, batterie de coke, mâchefer, sous-sol. La mention inscrite déterminait si nous serions ensuite épuisés, éreintés ou morts de

fatigue. Si, après le travail, nous aurions encore le temps et la force de faire du porte-à-porte. S'il serait possible de fouiller dans les poubelles de derrière la cantine sans se faire repérer.

Tur Prikulitch ne va jamais travailler dans un bataillon, une brigade, ou une équipe. Il dirige, d'où sa ruse et son mépris. Quand il sourit, c'est un piège. Quand on lui rend son sourire, ce qui est du reste obligatoire, on se couvre de ridicule. S'il sourit, c'est parce que dans la rubrique proche de notre nom, il a inscrit une nouveauté encore pire. Dans l'avenue du camp, entre les baraques, je l'évite et préfère garder une distance proscrivant tout dialogue. Ses chaussures reluisantes, il les soulève bien haut et les repose sur le trottoir comme deux sacs en cuir verni, à croire que le temps vide s'écoule par ses semelles. Il retient tout. Même ses oublis sont des ordres, paraît-il.

Chez l'homme au rasoir, Tur Prikulitch est supérieur à moi. Il dit ce qu'il veut, étant donné qu'il ne risque rien. Nous mortifier est même souhaitable : il sait qu'il doit nous rabaisser pour que rien ne bouge. Le cou tendu, il nous parle toujours de haut. Il a toute la journée pour se plaire. D'ailleurs, il ne me déplaît pas. D'une robuste constitution, il a des yeux en laiton, un regard onctueux, de petites oreilles bien collées comme deux broches, un menton de porcelaine, les ailes du nez roses comme des fleurs de tabac, un cou de cire. Il en a de la chance, il ne se salit jamais, et cette chance l'embellit plus qu'il ne le mérite. Quand on ne connaît pas l'ange de la faim, on peut donner des ordres lors du rassemblement, marcher d'un pas altier dans l'avenue du camp, arborer un sourire insidieux au moment du rasage. Sans se mêler aux conversations. J'en sais plus sur lui qu'il ne le voudrait, car je connais bien Béa Zakel, sa petite amie.

Les ordres russes nous faisaient le même effet que le nom du commandant Chichtvanionov, avec leurs chuintements rauques, leurs ch, tch, chtch. D'ailleurs, tout leur contenu nous échappait, sauf le mépris. Le mépris, on s'y fait. Avec le temps, les ordres finissaient par nous donner l'impression qu'en permanence on se raclait la gorge, toussait, éternuait, se mouchait, crachait. Qu'on expectorait. Trudi Pelikan disait : le russe est une langue enrhumée.

Tandis que les autres s'échinaient à rester debout pendant l'appel du soir, les équipes dispensées de rassemblement avaient déjà allumé de petits feux dans un coin, derrière la fontaine. On posait dessus une gamelle pleine de belle-dame et d'autres bizarreries nécessitant un couvercle pour les cacher. Des betteraves, des pommes de terre, voire du millet, quand un troc habile avait valu le coup : dix petites betteraves contre une veste, trois mesures de millet contre un pull-over, une demi-mesure de sucre ou de sel contre des chaussettes de laine.

La gamelle avait impérativement besoin de couvercle pour fournir un repas supplémentaire. Nous avions seulement de vagues bouts de tôle qui n'existaient peut-être que dans notre imagination. Chaque fois, d'une façon ou d'une autre, on trouvait de quoi couvrir sa gamelle. Et même sans rien, on s'obstinait à répéter : faut un couvercle. Pourtant, en fait de couvercle, nous n'avions que cette formule. C'est plutôt le souvenir qui est un peu couvert : on ne sait plus à quoi ressemblait cet ustensile alors qu'on en manquait constamment, ou qu'il y en avait toujours un, mais de fortune.

Quoi qu'il en soit, à la tombée du soir, quinze ou vingt petits feux flamboyaient entre deux briques, dans ce coin du camp. Tous les autres n'avaient que la mangeaille de la cantine à se mettre sous la dent. Le charbon dégagéait de la fumée, et les détenteurs de gamelles montaient la garde, la cuiller à la main. Le charbon, on n'en manquait pas. Les casseroles venaient de la cantine, c'était la misérable vaisselle de l'industrie locale. Des récipients émaillés gris-brun, tout écaillés et défoncés. Sur le feu de la cour, c'étaient des gamelles, et à la cantine des assiettes. À peine avait-on fini de préparer son repas que d'autres détenteurs de gamelles reprenaient le feu tant attendu.

Quand je n'avais rien à cuisiner, la fumée se faufilait dans ma bouche. Je rentrais la langue pour mâcher à vide. J'avalais ma salive avec la fumée du soir, en pensant à des saucisses grillées. N'ayant rien à mettre sur le feu, je m'approchais des gamelles sous prétexte de me brosser les dents à la fontaine avant le coucher. Mais en attendant de le faire, je mangeais deux fois. La faim des yeux dévorait le feu jaune, et celle de l'estomac la fumée. Pendant que je me nourrissais, tout était tranquille autour de moi ; seul le roulement des batteries de coke traversait le crépuscule depuis l'usine. Plus j'étais pressé de quitter la fontaine, plus je ralentissais. J'avais du mal à m'arracher des feux. Dans les roulements de la cokerie, j'entendais les grondements d'un estomac : tout le panorama du soir avait le ventre creux. Noir, le ciel tombait sur la terre, et moi, je regagnais la baraque en titubant, à la lumière jaune et réglementaire d'une ampoule.

Se brosser les dents, ça marchait aussi sans dentifrice. Nous en avions emporté avec nous, mais il était déjà fini. Quant au sel, il était bien trop précieux pour être recraché, il valait une fortune. Je me souviens du sel et de sa valeur. Ma brosse à dents, je ne me la rappelle plus du tout. J'en avais mis une dans mon nécessaire de toilette, mais elle n'a pas pu tenir le coup quatre ans. Et si j'en ai racheté une, ça n'a été que la cinquième et dernière année, quand on nous a remis de l'argent, une rémunération en espèces. Je n'ai aucun souvenir d'une brosse à dents neuve ; peut-être ai-je préféré me procurer des vêtements neufs grâce à mon argent liquide. Le premier dentifrice que j'avais emporté à coup sûr, c'était du CHLORODONT. Ce nom peut se souvenir de moi. Quant aux brosses à dents, la première étant certaine et la seconde possible, elles m'ont oublié. Il en va de même du peigne. J'ai bien dû en avoir un. Je me rappelle le mot BAKÉLITE. Vers la fin de

la guerre, dans notre province, tous les peignes étaient en bakélite.

Se peut-il que j'aie surtout oublié les objets apportés de chez moi, et non ceux dont j'ai fait l'acquisition au camp. Et, s'il en est ainsi, est-ce dû au fait qu'ils m'avaient accompagné... Les possédant, je m'en servais jusqu'à ce qu'ils soient usés et même au-delà, comme si j'étais resté chez moi. Se peut-il que je me rappelle mieux les objets des autres, pour les avoir empruntés...

Je me souviens bien des peignes en fer-blanc qui étaient apparus au camp, au moment des poux. Les tourneurs et les mécaniciens en fabriquaient à l'usine pour les offrir aux femmes. Ils étaient en aluminium, avec des dents ébréchées, et s'ils paraissaient humides au contact de la main ou du crâne, c'était à cause du froid qu'ils dégageaient. Quand on les manipulait, ils ne tardaient pas à prendre la chaleur du corps, et ensuite ils avaient l'odeur âcre du raifort. Une odeur qui restait dans la main longtemps après. Ils faisaient des nœuds dans les cheveux, il fallait tirer dessus. On y laissait plus de cheveux que de poux.

Pour nous épouiller, nous avions aussi des peignes en corne carrés, avec deux rangées de dents, apportés par les villageoises. D'un côté, il y avait de larges dents permettant de tracer une raie pour séparer les cheveux, et de l'autre, de fines dents censées éliminer les lentes. C'étaient des peignes massifs, qui pesaient lourd dans la main et lissaient les cheveux quand on tirait dessus. On pouvait les emprunter aux villageoises.

Voilà soixante ans que j'essaie, la nuit, de me rappeler les objets du camp. Ce sont les affaires de mon bagage de nuit. Depuis mon retour du camp, la nuit d'insomnie est une valise en peau noire que j'ai dans le front. Mais depuis soixante ans, je ne sais toujours pas si j'ai des insomnies parce que j'essaie de me rappeler des objets ou si, à l'inverse, je me bagarre avec eux, ne pouvant fermer l'œil. Quoi qu'il en soit, la nuit prépare sa valise noire, et c'est contre mon gré, j'insiste sur ce point. Me souvenir, je ne peux pas m'en empêcher, que je le veuille ou non. Et si c'était volontaire et non obligatoire, je préférerais ne pas être obligé de le vouloir.

Parfois, je suis assailli par une horde d'objets du camp, ils n'arrivent plus un par un. Par conséquent, si ces objets viennent me hanter, ce n'est pas du tout pour s'en prendre à ma mémoire — ou ce n'est pas seulement dans ce but —, c'est à seule fin de me tracasser. Il suffit que je pense aux affaires de couture emportées dans mon nécessaire de toilette pour qu'intervienne un mouchoir dont je ne sais plus à quoi il ressemblait. Vient s'y ajouter une brosse à ongles dont je ne sais même pas si je l'ai eue. Et un miroir de poche qui a existé ou non. Et une montre dont j'ignore où elle est passée, à supposer que je l'aie emportée. Des objets qui n'avaient sans doute rien à voir avec moi viennent me chercher. Ce qu'ils veulent, c'est me ramener chez moi au camp. Quand ils arrivent en masse, ils ne se contentent pas d'être dans ma tête. J'ai des lourdeurs d'estomac qui me remontent jusqu'au palais. La bascule du souffle est chamboulée, je suis hors d'haleine. Cette espèce de brosse-peigne-aiguille-ciseaux-miroir-à-dents est un monstre, de même que la faim en est un. Et ces objets ne reviendraient pas me hanter sans l'autre objet qu'est la faim.

La nuit, quand ils viennent me hanter en m'asphyxiant, j'ouvre la fenêtre en grand, et je reste la tête à l'air libre. Dans le ciel, une lune semblable à un verre de lait froid me rince les yeux. Ma respiration retrouve sa cadence. J'avale de l'air frais pour ne plus être au camp, puis je ferme la fenêtre et me recouche. La literie n'est au courant de rien, elle me réchauffe. L'air de la pièce me regarde, il sent la farine chaude.

Ciment

Le ciment, il n'y en avait jamais assez. Le charbon, on en avait tant qu'on voulait. Même chose pour les blocs de mâchefer, la pierraille et le sable. Quant au ciment, il manquait en permanence. Il s'ingéniait à diminuer. Il fallait se méfier de lui, il pouvait se transformer en cauchemar. Le ciment était capable de disparaître de son propre chef, mais aussi de rentrer en lui-même. Alors tout était plein de ciment, et il n'y en avait plus.

Le brigadier criait : faut faire attention au ciment.

Le chef d'équipe criait : faut économiser le ciment.

S'il y avait du vent : faut pas qu'il s'envole.

Et s'il pleuvait ou neigeait : faut pas qu'il se mouille.

Les sacs à ciment sont en papier, un papier trop fin pour un sac plein. On a beau le porter seul ou à deux, l'attraper par le ventre ou aux quatre coins, il se déchire. Le sac déchiré, c'est la fin des économies de ciment. S'il est sec, la moitié se répand par terre. Humide, la moitié reste collée au papier. Il n'y a rien à faire : plus on économise le ciment, plus il vous file entre les doigts. Le ciment, c'est de l'arnaque, au même titre que la poussière des rues, le brouillard ou la fumée — il se volatilise, rampe sur le sol, vous colle à la peau. On en voit partout, et il ne se laisse prendre nulle part.

Il faut économiser le ciment et faire attention à soi en le manipulant. On porte le sac avec délicatesse, ce qui n'empêche pas le ciment de se perdre. On se fait traiter de parasite ruinant l'économie, de fasciste, de saboteur, de voleur de ciment. On se fraie un chemin en trébuchant parmi les vociférations, en faisant la sourde oreille. La brouette de mortier, on la pousse sur une planche oblique jusqu'aux maçons, en haut de l'échafaudage. La planche se balance, on s'agrippe à la brouette. Avec ce balancement, on risque de s'envoler dans le ciel, car l'estomac vide vous monte à la tête.

Qu'ont-ils à nous soupçonner, ceux qui surveillent le ciment... Un travailleur de force n'a sur la peau qu'une poukhoaïka, cet ensemble ouaté, et à la baraque, une valise et un châlit. À quoi bon voler du ciment... Si on en a sur soi, ce n'est pas un larcin, mais de la crasse qui vous importune. Notre faim quotidienne est aveugle, mais le ciment ne se mange pas. On gèle et on transpire, mais le ciment ne réchauffe pas, ne rafraîchit pas. Il éveille les soupçons parce qu'il volette, se faufile, colle : gris souris, il disparaît sans raison, informe et velouté.

Le chantier était au fond du camp, à côté de l'écurie, où des mangeoires avaient remplacé les chevaux depuis longtemps. On construisait six logements pour les Russes, six maisons pour deux familles, nous disait-on. Chaque maison avait trois pièces, mais nous pensions qu'au moins cinq familles s'y installeraient : en faisant du porte-à-porte, nous voyions la pauvreté des gens, et quantité d'enfants maigrichons, d'âge scolaire. Des filles et des garçons, tous tondus, portant un sarrau bleu pâle qui leur faisait des ailes. Tou jours deux par deux, ils se tenaient par la main pour traverser le borbier du chantier à la queue leu leu, avec des chants héroïques. Derrière eux et à l'avant-garde, deux matrones silencieuses, l'air renfrogné, se dandinaient comme de lourds vaisseaux.

Au chantier, il y avait huit brigades. Elles creusaient des fondations, traînaient des parpaings de mâchefer et des sacs de ciment, préparaient du lait de chaux ou du béton à couler dans les fondations, gâchaient du mortier pour les maçons, le transportaient sur une civière, le montaient en brouette sur l'échafaudage, fabriquaient du crépi pour les murs. On construisait les six maisons en même temps, c'était une course désordonnée, le bazar complet, et rien n'avancait. Toute la duplicité de la construction est là : si on regarde en permanence, on ne voit pas les murs s'élever. Sur l'échafaudage, il y avait bien des maçons, du mortier et des briques, mais on ne voyait pas les murs monter. Au bout de trois semaines, les voilà qui se dressent en l'air d'un seul coup, à croire qu'ils ont poussé tout seuls pendant la nuit, comme la lune. La montée des murs est aussi incompréhensible que la disparition du ciment. Des ordres fusent à droite et à gauche, on commence un travail et on vous chasse. On vous donne des gifles et des coups de pied. En son for intérieur, on se transforme en mélancolique hébété, sous des dehors serviles et lâches. Le ciment meurtrit les gencives qu'il dévore. Quand on ouvre la bouche, les lèvres se crevaient comme un sac de ciment. On la boucle et on obéit.

La méfiance augmente, dépassant tous les murs. En proie à la mélancolie du chantier, chacun soupçonne

son voisin de porter le sac de ciment par le bout le moins lourd, d'exploiter l'autre en ménageant ses efforts. Tout le monde est humilié par les vociférations, floué par le ciment, arnaqué par le chantier. Quand il y a un mort, le chef d'équipe ne dit guère que : jalko, otchen jalko, c'est bien dommage. L'instant d'après, il change de ton et dit : vnimanie, fais donc attention.

En trimant, on entend les battements de son propre cœur, mais aussi : faut économiser le ciment, faut y faire attention, faut pas qu'il se mouille ni qu'il s'envole. Mais le ciment se disperse, il se gâche tout seul, même si avec nous il est d'une pingrerie finie. Nous vivons comme il l'entend. C'est un voleur, c'est lui qui nous a tout pris, et non l'inverse. De plus, il rend haineux. Il sème la discorde en s'éparpillant, c'est un fauteur de troubles.

Tous les soirs, en rentrant à la baraque, à bonne distance du ciment et dos au chantier, je savais qu'entre nous il n'y avait pas d'arnaque : c'étaient les Russes et leur ciment qui nous arnaquaient. Mais le lendemain, les soupçons revenaient contre mon gré et contre tous. Tout le monde le sentait et me soupçonnait. Je le sentais aussi. Le ciment et l'ange de la faim sont complices. La faim ouvre brutalement les pores de la peau pour s'y insinuer. Une fois à l'intérieur, le ciment les rebouche, et on est cimenté.

Le ciment, ça peut être mortel dans le silo. Haut de quarante mètres, ce dernier est vide, sans fenêtres. Presque vide, et pourtant on peut s'y noyer. Les restes de ciment sont petits, compte tenu de la taille du silo, et ils traînent partout sans être mis en sacs. Nous les ramassons à mains nues pour en remplir des seaux. C'est du vieux ciment, mais le fourbe est alerte. Remuant, il nous guette et se rue sur nous, gris et muet, sans nous laisser le temps de sursauter ni de nous sauver. S'il se met à couler, c'est plus vite que l'eau, et plus bas. On peut être happé par le ciment et se noyer.

Le ciment m'a rendu malade. Pendant des semaines, j'en ai vu partout : dégagé, le ciel était du ciment lissé ; plein de nuages, c'était un gros tas de ciment. La pluie envoyait des fils de ciment rattachant le ciel à la terre. Ma gamelle en fer-blanc moucheté de gris était en ciment. Les chiens de garde avaient une robe de ciment, comme les rats de derrière la cantine, dans les ordures. Entre les baraques, les orvets se glissaient dans un tube en ciment. Pris dans des cocons de chenilles, les mûriers formaient des entonnoirs de soie et de ciment. Quand le soleil m'aveuglait, je voulais enlever ces entonnoirs en me frottant les yeux, mais ils étaient ailleurs. Et le soir, sur la place du rassemblement, un oiseau de ciment était posé sur la margelle de la fontaine. Il avait une voix éraillée, un chant de ciment. Gast, l'avocat, le connaissait pour l'avoir vu au pays, c'était une alouette calandre. Je lui ai demandé si elles étaient aussi en ciment, chez nous. Il a répondu après un moment d'hésitation : chez nous, elles sont du Sud.

J'avais une autre question que je ne posai pas, car la réponse se voyait sur les photos des bureaux et s'entendait dans le haut-parleur : si les pommettes de Staline et sa voix étaient en fonte, il avait une moustache en ciment pur. Au camp, tous les travaux étaient salissants, mais aucune saleté n'était plus gênante que celle du ciment. On n'y échappait pas, il était comme la poussière dont on ne voit pas d'où elle vient, car elle est déjà là. Hormis la faim, dans la tête de l'homme, il n'y a guère que le mal du pays qui ait la rapidité du ciment. Il vous vole de la même façon, et on peut également s'y noyer. À mon sens, seule la peur est plus rapide que le ciment dans la tête de l'homme. Je ne vois pas d'autre explication au fait que, dès le début de l'été, au chantier, j'ai écrit en cachette sur un bout de sac à ciment, un mince papier brun :

SOLEIL HAUT EN VOILE
MAÏS JAUNE, PAS LE TEMPS

Je n'ai rien écrit d'autre. Faut économiser le ciment. En fait, je voulais écrire tout autre chose :

*Basse, aux aguets, de travers et rougeâtre
la demi-lune dans le ciel
décline déjà*

Je me suis fait ce cadeau, je l'ai dit en silence vers l'intérieur de ma bouche. Il s'y est brisé tout de suite, le ciment a crissé entre mes dents, et je me suis tu.

Le papier, faut aussi l'économiser et bien le cacher. Quand on se fait pincer avec du papier, on se retrouve au cachot, onze marches sous terre, dans un puits en béton si étroit qu'on n'y tient que debout. Puant d'excréments, plein de vermine. Et fermé en haut par une grille de fer.

Sur le chemin du retour, le soir, je me suis souvent dit en traînant la savate : le ciment diminue, et il peut disparaître de son propre chef. Moi aussi, je suis en ciment, et je ne cesse de diminuer. Alors pourquoi ne puis-je disparaître...

Femmes de chaux

Les femmes de chaux sont l'une des huit brigades du chantier. Leur tombereau plein de blocs de chaux, elles le traînent jusqu'en haut d'une côte escarpée, passent à côté de l'écurie, puis redescendent au chantier, où se trouve la fosse à chaux éteinte. Le tombereau, c'est une grande caisse rectangulaire en bois. Les femmes, cinq de chaque côté, sont attelées au timon par des harnais en cuir passés autour des épaules et des hanches. Un planton les accompagne, il marche à côté. Pendant la traction, l'effort donne aux femmes des yeux exorbités et larmoyants, et entrouvre leur bouche.

Parmi ces femmes de chaux, il y a Trudi Pelikan.

Quand la pluie oublie la steppe pendant des semaines et que la boue desséchée fait comme des fleurs duveteuses autour de la fosse à chaux, les mouches de l'aulne viennent importuner les femmes de chaux. Trudi Pelikan dit que ces éphémères sentent le sel des yeux et le sucre du palais. Plus on s'affaiblit, plus les yeux pleurent, et plus la salive prend un goût sucré. Trop faible pour être devant, Trudi était attelée à l'arrière. Les éphémères ne se posaient plus au coin de l'œil, mais carrément sur sa pupille ; au lieu d'aller sur ses lèvres, ils lui rentraient dans la bouche. Trudi se mit à chanceler. Lorsqu'elle tomba, le chariot lui roula sur les orteils.

Société interlope

Nous étions de Hermannstadt en Transylvanie, Trudi Pelikan et moi, Léopold Auberg. Nous ne nous connaissions pas avant de monter dans le wagon à bestiaux. Artur Prikulitch et Béatrice Zakel, soit Tur et Béa, se connaissaient depuis l'enfance. Ils étaient de Lugi, un village de montagne situé dans cette région formée de trois pays qu'était la Carpato-Ukraine. Oswald Enyeter, l'homme au rasoir, venait de la même région, de Rakhiv, comme Konrad Fonn, l'accordéoniste originaire d'une petite ville, Sukhodol. Karli Halmen, mon compagnon de route en camion, venait de Kleinbetschkerek, et Albert Gion, avec qui j'avais été ensuite au sous-sol du mâchefer, était d'Arad. Sarah Kaunz avait des poils soyeux sur les mains et venait de Wurmloch ; l'autre Sarah était de Kastenholz, Sarah Wandschneider à la verrue sur l'annulaire. Elles ne se connaissaient pas avant le camp, mais se ressemblaient comme deux sœurs. Au camp, on les surnommait affectueusement les deux Zirri. Irma Pfeifer venait de Deta, une ville de province, et Mitzi la Sourde, de son vrai nom Annamari Berg, était de Mediasch. L'avocat Paul Gast et sa femme Heidrun étaient originaires d'Oberwischau. Le batteur Anton Kowatsch venait des montagnes du Banat, de Karansebesch. Katharina Seidel, que nous appelions Katie le Planton, venait de Bakowa. Débile mentale, elle ne savait toujours pas où elle était, au bout de cinq ans. Le mécanicien Peter Schiel, tué par l'eau-de-vie de houille, était de Bogarosch. Ilona Mich, dite Loni la Chanteuse, était de Lugosch. M. Reusch, le tailleur, était de Guttenbrunn, et ainsi de suite. Nous étions tous allemands, et partis de notre domicile. Sauf Corina Marcu, qui était arrivée au camp avec de belles boucles, un manteau de fourrure, des escarpins vernis et une broche en forme de chat sur une robe en velours. Elle était roumaine, et les sentinelles l'avaient attrapée en pleine nuit à la gare de Buza. Au pour la flanquer dans le wagon à bestiaux. Elle n'était probablement qu'un bouche-trou censé remplacer une femme décédée pendant le trajet. Elle mourut de froid la troisième année, en pelletant de la neige sur une voie ferrée. David Lommer était juif, on l'appelait Lommer la Cithare parce qu'il en jouait. Exproprié de son atelier, ce maître tailleur avait sillonné le pays à la recherche de maisons aisées. Allemand, il ne savait pas pourquoi il s'était retrouvé sur la liste des Russes. Il était de Dorohoi en Moldavie. Ses parents, sa femme et ses quatre enfants s'étaient enfuis à l'arrivée des fascistes. Il ne savait pas où, et même avant sa déportation sa famille ignorait où il se trouvait. Le jour où on était venu le chercher, il confectionnait un tailleur en lainage pour une femme d'officier, à Grosspold.

Aucun de nous n'avait fait la guerre, mais pour les Russes nous étions responsables des crimes d'Hitler, étant allemands. Même Lommer la Cithare. Il avait dû passer trois ans et demi au camp. Un matin, une voiture noire s'était garée devant le chantier. Deux hommes étaient descendus, coiffés de belles toques d'astrakan, avaient parlé au chef d'équipe et emmené Lommer la Cithare. À compter de ce jour, le lit de Lommer resta vide, à la baraque. Sa valise et sa cithare, Béa Zakel et Tur Prikulitch avaient dû les vendre au bazar.

Selon Béa Zakel, ces toques d'astrakan étaient de hauts dignitaires du Parti, venus de Kiev. Ils avaient emmené Lommer la Cithare à Odessa, d'où il avait pris un bateau pour la Roumanie.

Oswald Enyeter, l'homme au rasoir, pouvait se permettre de demander à son compatriote Tur Prikulitch pourquoi on avait emmené Lommer à Odessa. Selon Tur, il n'avait rien à y faire, mais de là il pourrait aller où bon lui semblait. J'avais dit à l'homme au rasoir, et non à Tur : où veut-on qu'il aille, s'il n'y a plus personne chez lui. Tur retenait sa respiration pour ne pas bouger. L'homme au rasoir lui coupait les poils du nez avec des ciseaux rouillés. Quand il eut fini la seconde narine, il enleva les petits poils tombés sur le menton comme autant de fourmis, se détourna un peu du miroir pour faire un clin d'œil sans être vu, puis il demanda : alors, t'es content. Content de mon nez, ça oui, avait répondu Tur. Dehors, dans la cour, la pluie avait cessé. Au portail, le chariot de pain bringuebalait dans les flaques. Tous les matins, le même homme en uniforme franchissait le portail pour apporter des pains rectangulaires à la cantine, dans l'arrière-cour. Le pain était constamment recouvert d'un tissu en lin qui avait tout d'un linceul. Je demandai quel grade avait le livreur de pain. Aucun, répondit l'homme au rasoir, il a hérité de cet uniforme, ou il l'a volé. Avec tant de pain et de faim, il fallait se faire respecter.

Le chariot avait deux grandes roues et deux grands bras en bois. Il ressemblait à ces meules ambulantes que les remouleurs poussaient, tout l'été, d'un village à l'autre. Le livreur de pain boitait quand il s'écartait de son chariot. Selon l'homme au rasoir, il avait une jambe de bois : des manches de pelle assemblés par des

clous. J'enviais ce livreur de pain, qui avait certes une jambe en moins, mais du pain en suffisance. L'homme au rasoir le suivait des yeux, lui aussi. Il ne connaissait que la demi-faim : il est probable qu'il magouillait avec le livreur de pain, à l'occasion. Même s'il mangeait à sa faim, Tur Prikulitch l'observait à son tour, peut-être pour le surveiller, ou distraitemment. Sans savoir pourquoi, j'eus l'impression que l'homme au rasoir tentait de détourner Tur du chariot de pain. Autrement, je ne peux pas m'expliquer qu'il m'ait dit, au moment où je me suis assis sur le tabouret : quelle société interlope nous formons ici, au camp. Des gens arrivent de partout, comme dans un hôtel où on ne restera que quelque temps.

C'était à l'époque du chantier. SOCIÉTÉ INTERLOPE, HÔTEL et QUELQUE TEMPS, quel rapport avec nous... Sans être complice de la direction du camp, l'homme au rasoir était privilégié. Il avait le droit d'habiter et de dormir dans la pièce où il nous rasait. Avec nos baraques et notre ciment, nous n'avions plus la moindre plaisanterie dans le crâne. Le jour, Oswald Enyeter n'avait pas cette pièce pour lui tout seul, avec notre va-et-vient. Toute la misère, il était censé l'embellir d'un coup de peigne, la raser de près, or plus d'un homme fondait en larmes en s'apercevant dans le miroir. Au fil des mois, il voyait notre état se dégrader. Tous les cinq ans, il savait exactement qui venait encore le voir, presque cireux déjà, et qui ne venait plus pour cause d'épuisement, de mal du pays, ou de décès. Ce spectacle, je n'aurais pas aimé le supporter. Lui, en revanche, n'avait à supporter aucune brigade, aucune foutue journée de ciment. Aucune tranche de nuit au sous-sol. On avait beau le navrer, avec notre physique qui fichait le camp, il n'était pas atrocement arnaqué par le ciment. Il n'avait plus qu'à nous consoler, et nous tirions sur la ficelle, forcément, car la faim nous rendait aveugles, car nous avions le mal du pays, car nous étions hors du temps, hors de nous. Hors du monde qui en avait fini avec nous, si ce n'était l'inverse.

Ce jour-là, je me relevai en criant que moi, je n'avais que des sacs de ciment, et pas d'hôtel. En donnant un coup de pied au tabouret qui faillit se renverser, je lançai : vous, vous faites partie des propriétaires d'hôtel, monsieur Enyeter, moi pas.

Léo, assieds-toi, dit-il, on se tutoie, il me semble ; tu te trompes, le propriétaire, c'est Tur Prikulitch. Ce dernier acquiesça, et une langue rose vif pointa au coin de sa bouche. Dans sa bêtise, il était flatté ; il se peigna face au miroir et souffla à travers le peigne. Il posa le peigne sur la table, sous les ciseaux, qu'il plaça ensuite à côté du peigne, qu'il finit par mettre dessus, et il s'en alla. Après son départ, Oswald Enyeter me dit : tu as vu, le propriétaire qui nous tient en respect, c'est lui, pas moi. Rassieds-toi. Tu as toujours le moyen de te taire, toi, avec tes sacs de ciment, tandis que moi, faut que je parle à tout le monde. Tu peux t'estimer heureux de savoir encore ce que c'est, un hôtel. Les trois quarts des gens, ici, l'ont oublié depuis longtemps, ils savent autre chose. Tout, sauf le camp, fis-je.

Ce jour-là, je refusai de m'installer sur son tabouret. Je partis, inflexible. Même si je ne voulais pas le reconnaître, à l'époque j'étais aussi vaniteux que Tur Prikulitch : j'étais flatté qu'Enyeter se soit montré conciliant, sans y être obligé. Toutes ses supplications ne firent que m'affermir dans ma résolution de partir sans me faire raser. Sur une barbe naissante, le ciment était encore plus gênant. Je ne revins chez l'homme au rasoir que quatre jours plus tard, et m'installai sur le tabouret comme si de rien n'était. Le chantier m'épuisait tellement que cet hôtel m'était indifférent. D'ailleurs, il n'en parla plus.

Des semaines plus tard, en voyant le livreur de pain repartir avec son chariot vide, au portail, je me pris à penser au mot HÔTEL. Et là, il me plut. J'en avais besoin pour lutter contre l'écœurement. Après l'équipe de nuit et le déchargement du ciment, je rentrai au trot comme un jeune veau, dans l'air du matin. À la baraque, il y en avait encore trois qui dormaient. Tout sale, je me jetai sur le lit en me disant : voilà un hôtel où personne n'a besoin de clé. Pas de réception, on entre comme dans un moulin, on se croirait en Suède. Ma baraque et ma valise sont ouvertes en permanence. Mes objets de valeur sont du sucre et du sel. Sous mon oreiller, j'ai un quignon de pain rassis que j'ai mis de côté. C'est une fortune qui se garde toute seule. Je suis un veau en Suède, et chaque fois qu'un veau rentre dans sa chambre d'hôtel il commence par regarder sous son oreiller si le pain y est toujours.

Le veau suédois a passé la moitié de l'été dans le ciment : je rentrais de l'équipe de jour ou de nuit, et dans ma tête je jouais à l'hôtel. Plus d'une fois, j'ai réprimé un fou rire. Et plus d'une fois, cet HÔTEL s'est brutalement effondré en moi, me donnant envie de pleurer. Je tentais de me redresser, mais je ne me connaissais plus.

L'HÔTEL, ce fichu mot. Tous les cinq ans, on venait loger juste à côté. Lors de l'APPEL.

Bois et ouate

Nous avions deux sortes de chaussures. Les caoutchoucs étaient un luxe, et les claquettes une catastrophe : seule la semelle était en bois, et cette planche avait l'épaisseur de deux doigts. Le dessus était en toile à sac, entouré d'une mince bande de cuir. Le long de cette bande de cuir, la grosse toile était clouée à la semelle, et comme elle était trop faible pour résister aux clous, elle se déchirait sans cesse, d'abord aux talons. C'étaient des claquettes hautes sans lacets, fermées par des œillets : on y passait un mince fil qu'on tortillait en y faisant un nœud. Même autour des œillets, la toile était en lambeaux au bout de quelques jours.

Dans les claquettes, les orteils étaient immobilisés. Au lieu de soulever le pied, on traînait la savate en raidissant les genoux. C'était un soulagement de voir les claquettes s'user aux talons : les orteils ayant plus d'aisance, on pouvait fléchir les genoux.

Pour les claquettes, il n'y avait que trois tailles, sans pied droit ni pied gauche : minuscules, énormes, et très rarement moyennes. Au magasin de l'habillement, on en cherchait une paire dans un tas de bois et de grosse toile. Béa Zakel, la maîtresse de Tur Prikulitch, était aussi celle de nos habits. Il lui arrivait de fouiller dans le tas pour aider quelqu'un à trouver deux pièces correctement clouées. Pour d'autres, sans se baisser, elle se contentait d'approcher sa chaise du tas de chaussures en veillant à ce qu'on ne vole rien. Elle-même portait de belles bottines en cuir et des bottes feutrées, par grand froid. Pour marcher dans la boue, elle enfilait des caoutchoucs par-dessus.

Selon le plan de la direction du camp, les claquettes devaient durer six mois, sauf qu'au bout de trois ou quatre jours la toile était usée aux talons. Tout le monde essayait de se procurer des caoutchoucs en faisant du troc. Souples et légers, ils avaient un volume supérieur à celui du pied, quelques centimètres de plus en hauteur. Il y avait donc de la place pour plusieurs chiffons superposés qui nous tenaient lieu de chaussettes. Pour empêcher les souliers de quitter le pied, nous les attachions avec un bout de ficelle passé sous la semelle et noué sur le cou-de-pied. L'emplacement de ce nœud était le point névralgique : à cet endroit-là, les pieds étaient toujours meurtris par le frottement. C'était sur cette lésion qu'apparaissait la première engelure. Pendant tout l'hiver, les claquettes et les caoutchoucs étaient collés aux chiffons par le gel. Et les chiffons nous collaient à la peau. Les caoutchoucs avaient beau être plus froids que les claquettes, ils duraient des mois.

On nous distribuait tous les six mois des vêtements de travail, l'uniforme des internés au camp — il va de soi que nous n'avions rien d'autre à porter. Il n'y avait aucune différence entre les uniformes des hommes et ceux des femmes. Outre les souliers, ils comportaient des sous-vêtements, un ensemble ouaté, des gants de travail, des chiffons pour les pieds, des draps de lit, une serviette et un bout de barre de savon taillée à la hache, dégageant une âpre odeur de soude. Le savon nous brûlait la peau, il valait mieux ne pas en mettre sur les plaies.

Les sous-vêtements étaient en toile écrue : un caleçon long qui s'attachait aux chevilles et sur le ventre, un caleçon court et une sous-chemise fermés par un lien, et l'ensemble formait un maillot-de-corps-chemise-de-jour-et-de-nuit-d'hiver-et-d'été.

L'ensemble en ouate, qualifié de poukhoaïka, était un uniforme à rembourrages verticaux. Le pantalon avait une fente pour les gros ventres et de fines attaches aux chevilles. Un seul bouton sur le devant, à l'emplacement du ventre, et deux poches latérales. La veste avait la forme d'un sac avec un col officier dit roubachka, des manchettes fermées par un bouton, un boutonnage devant et deux poches rectangulaires appliquées. En guise de couvre-chef, les hommes et les femmes avaient un calot à rabats qui se nouaient sous le menton.

Les poukhoaïkas étaient gris-bleu ou gris-vert, en fonction du bain de teinture. De toute façon, au bout d'une semaine, l'uniforme était raidi par la crasse et crotté par le travail. Les poukhoaïkas avaient du bon, c'était le vêtement le plus chaud quand l'hiver était sec, que le givre étincelait et qu'un nuage de buée gelait devant le visage. Pour l'été brûlant, elles étaient assez larges ; l'air pouvait circuler pour sécher la transpiration. Mais par temps pluvieux, c'était une abomination : la ouate complètement imbibée de pluie et de neige restait trempée pendant des semaines. On claquait des dents, en état d'hypothermie jusqu'au soir. L'air sentait le remugle dans la baraque comprenant 68 châlits, 68 internés avec leur harnachement ouaté, 68 calots, 68 paires de chiffons pour les pieds et 68 paires de chaussures. Incapables de fermer les

yeux, nous regardions la lumière jaune réglementaire comme si elle recelait le dégel, et, à l'intérieur du dégel, cette puanteur nocturne qui nous recouvrait entièrement d'humus et de feuilles pourries.

Époque palpitante

Après le travail, j'allais souvent mendier au village russe au lieu de rentrer au camp. La porte du magasin UNIVERMAG était ouverte, il était vide. Penchée sur un miroir grossissant, la vendeuse se cherchait des poux dans la tête. À côté du miroir, le tourne-disque fonctionnait, taaa tatata taaa. Cet air, je le connaissais pour l'avoir entendu chez moi à la radio ; pendant la guerre, cette fanfare de Liszt annonçait les communiqués spéciaux.

Ce poste de TSF Blaupunkt à l'œil de chat vert, mon père l'avait acheté en 1936 pour les jeux Olympiques de Berlin. Une époque palpitante, selon lui. L'achat valait le coup : palpitante, l'époque le serait de plus en plus. Trois ans après, début septembre, le temps des salades de concombre rafraîchies était revenu, à l'ombre de la véranda. Le poste trônait sur la table d'angle, et la grande carte d'Europe était accrochée à côté. Le taaa tatata du communiqué spécial retentissait. Mon père balançait sa chaise en arrière pour atteindre le bouton, et montait le son. Tout le monde cessait de parler et de faire du bruit avec ses couverts. Même le vent tendait l'oreille par les baies de la véranda. Ce qui avait commencé le 1^{er} septembre était, selon mon père, une guerre éclair, et selon ma mère, la campagne de Pologne. Mon grand-père, un ancien mousse qui avait fait le tour du monde en bateau depuis Pula, était sceptique. Il s'intéressait toujours aux propos des Anglais sur le sujet. S'agissant de la Pologne, il préférait reprendre une cuillerée de salade sans souffler mot. Pour ma grand-mère, la nourriture était une affaire de famille qui ne faisait pas bon ménage avec la politique à la radio.

Professeur de dessin, mon père avait fabriqué de petits fanions rouges de la victoire, montés sur des épingles à tête de couleur qu'on posait près du poste, dans un cendrier. Pendant dix-huit jours, mon père avançait ses fanions vers l'est. Ensuite, fini la Pologne, dit mon grand-père. Adieu les fanions. Et l'été. Ma grand-mère retira les fanions de la carte d'Europe, les démontra et rangea les épingles dans sa boîte à couture. Et la radio Blaupunkt partit dans la chambre à coucher de mes parents. Dès l'aube, j'entendais par trois murs le signal du réveil de Radio Munich. C'était l'émission Gymnastique matinale, et le plancher se mettait à vibrer en rythme. Mes parents faisaient leurs exercices, dirigés par la TSF et son professeur de sport. Et une fois par semaine, comme j'étais grassouillet et qu'il fallait avoir une allure martiale, ils me faisaient suivre un cours privé de gymnastique, le cours des nabots.

Hier, un officier russe portant un képi vert grand comme un plat à gâteau est venu nous faire un discours sur la place du rassemblement. Cette allocution portait sur la paix et la CULTURE FUSIL. À ses côtés, Tur Prikulitch l'écoutait avec la dévotion d'un enfant de chœur, sans oser l'interrompre. Il nous en a résumé le contenu : la culture fusil fortifie le cœur, or c'est dans nos cœurs que bat celui des républiques socialistes soviétiques. La culture fusil galvanise l'énergie de la classe ouvrière. Et c'est la fleur au fusil que l'Union soviétique s'épanouit dans la force du Parti communiste, dans la paix et le bonheur du peuple. Un compatriote de Tur, l'accordéoniste Konrad Fonn, m'a expliqué qu'en russe le y se prononce u : en fait, il était question de l'énergie que donne la CULTURE PHYSIQUE, c'était la gymnastique transcrite en cyrillique. L'officier avait écorché le mot, et Tur n'avait pas osé le corriger.

La CULTURE FUSIL, je connaissais grâce à la gymnastique des nabots, tout comme le jeudi patriotique organisé par le lycée. Tous les jeudis, les lycéens devaient se présenter à une soirée organisée au Foyer de la jeunesse. L'entraînement était sévère dans la cour de récréation : couchés, debout, grimpez sur la grille, accroupis, couchés, faites des pompes, debout. À gauche, à droite, marche, et on chante. Le stock des ballades germaniques, de Wotan aux Vikings. Le samedi ou le dimanche, nous marchions en colonne à l'extérieur de la ville. Dans les fourrés des collines, nous nous entraînions à nous camoufler avec des branchages sur la tête, nous faisons des exercices d'orientation en imitant le cri de la chouette ou l'aboiement, et des manœuvres avec de fins brassards en laine rouge ou bleue. Arracher son brin de laine à l'ennemi, c'était le tuer. Celui qui avait récolté le plus de bouts de laine se voyait décorer de la médaille du héros, un fruit d'églantier rouge sang.

Une fois, j'ai tout simplement séché le jeudi patriotique, et c'était tout sauf simple. La nuit précédente, il y avait eu un grand tremblement de terre. À Bucarest, un immeuble de rapport s'était effondré, ensevelissant beaucoup de gens. Dans notre ville, seules des cheminées s'étaient écroulées, et chez nous, à la maison, deux tuyaux de poêle étaient tombés. Ils me servirent de prétexte. Le professeur de gymnastique ne

me demanda rien, mais dans ma tête la gymnastique des nabots avait déjà opéré : je vis dans cette insoumission la preuve que j'étais vraiment un nabot.

À cette époque palpitante, mon père photographiait des Saxonnes en costume folklorique ou en tenue de gymnastique. Il s'était acheté un Leica à cet effet. Et le dimanche, il chassait. Le lundi, je le voyais dépiauter les lièvres morts. Une fois nus, dépecés, raides morts et bleutés, étendus de tout leur long, les lièvres ressemblaient aux gymnastes saxonnes à la barre. On mangeait les lièvres. Quant à leurs peaux, on les clouait au mur de la remise, et après le séchage on les rangeait au grenier dans une cantine en aluminium. Deux fois par an, M. Frankel venait les chercher. Et puis, un jour, il n'est plus venu. On n'a pas voulu en savoir davantage. Il était juif, d'un blond roux, grand et mince, un peu comme un lièvre. Même le petit Ferdi Reich et sa mère, qui habitaient dans la cour en bas de chez nous avaient disparu. On n'a pas voulu en savoir plus.

Ne pas savoir, c'était facile. Des réfugiés arrivaient de Bessarabie ou de Transnistrie, on les logeait, ils s'installaient et repartaient. Des soldats allemands arrivaient du Reich, on les logeait, ils s'installaient et repartaient. Et des voisins, des parents et des professeurs partaient à la guerre rejoindre les fascistes roumains ou Hitler. Beaucoup revenaient en permission, d'autres ne rentraient pas. Certains agitateurs avaient beau se planquer pour ne pas aller au front, ils tenaient des propos incendiaires chez eux, ou se mettaient en uniforme pour aller au bal ou au café.

Même le professeur de sciences naturelles était en bottes et en uniforme pour nous expliquer le sabot de Vénus doré qui poussait dans la mousse. Et l'edelweiss. Plus qu'une plante, l'edelweiss était une mode. Tout le monde portait en guise de talisman des insignes et des badges représentant des avions et des chars d'assaut, des armes, des edelweiss ou des gentianes. Je les collectionnais en faisant des échanges, et j'apprenais les grades par cœur. Ma préférence allait aux sous-officiers et aux officiers supérieurs. Je croyais que c'était auprès des dames qu'ils officiaient supérieurement ou non. Par exemple, nous logions le caporal Dietrich, qui venait du Reich ; ma mère prenait des bains de soleil sur le toit de la remise, et de la lucarne le sous-officier l'observait avec ses jumelles. Mon père qui, dans la véranda, avait l'œil sur le caporal, le traîna dans la cour et lui cassa ses jumelles d'un coup de marteau sur les pavés de la cour. Ma mère fit son balluchon et alla passer deux jours chez ma tante Fine. La semaine précédente, le sous-officier lui avait offert deux tasses à café pour son anniversaire. C'était ma faute, car j'avais dit à ce caporal qu'elle en faisait collection, et je l'avais accompagné au magasin de porcelaine en lui signalant deux petites tasses qui plairaient sûrement à ma mère. Elles étaient rose pâle, avaient la finesse d'un cartilage, un bord argenté et une goutte en argent en haut de l'anse. L'insigne que je préférais après celui de sous-officier était en bakélite avec un edelweiss en phosphore qui brillait la nuit, comme mon réveil.

Mon professeur de sciences naturelles partit à la guerre et ne revint pas. Mon professeur de latin revint du front en permission et passa nous voir au lycée. Il monta sur l'estrade pour nous faire un cours de latin qui se termina rapidement, et pas du tout comme prévu. Un élève déjà décoré d'une branche d'églantier lui demanda dès le début du cours : monsieur, racontez-nous comment c'est, au front. Le professeur fit en se mordant les lèvres : pas comme vous croyez. Il s'était figé, les mains tremblotantes, nous ne l'avions jamais vu comme ça. Pas comme vous croyez, répéta-t-il. Puis il posa la tête sur la table, resta les bras ballants sur sa chaise, comme une poupée de chiffons, et fondit en larmes.

Le village russe est petit. Quand on va mendier, on espère ne pas rencontrer un autre mendiant venu du camp. Tout le monde propose du charbon de porte en porte. Un vrai mendiant se cache les mains. Il porte son morceau de charbon dans les bras, emmailloté dans un chiffon comme un bébé endormi. On frappe à une porte, et quand elle s'ouvre on soulève le chiffon pour montrer ce qu'on a. À partir du mois de mai et jusqu'en septembre, les chances de fourguer un morceau de charbon sont minimales, mais on n'a que ça.

J'ai vu des pétunias dans un jardin, toute une vitrine de petites tasses rose pâle à bord argenté. En repartant, j'ai fermé les yeux et j'ai dit TASSE À CAFÉ en comptant les lettres dans ma tête : dix. Puis j'ai compté dix pas, et vingt pour les deux tasses. Mais il n'y avait pas de maison à l'endroit où je me suis arrêté. J'ai compté jusqu'à cent pour les dix tasses à café que ma mère avait dans sa vitrine à la maison, et je me suis retrouvé trois maisons plus loin. Il n'y avait pas de pétunias dans le jardin. J'ai frappé à la première porte.

Rouler

Rouler a toujours été un bonheur.

Primo, tant qu'on roule, on n'est pas encore arrivé. Et tant qu'on n'est pas arrivé, il n'y a pas de travail à faire. Le trajet est un répit.

Secundo, en roulant, on arrive dans un coin qui se fiche pas mal de vous. Un arbre ne peut pas vous crier dessus ni vous battre. Si ça vous arrive sous un arbre, il n'y est pour rien.

Au début, notre seul point de repère avait été NOVOGORLOVKA. Ce pouvait être le nom d'un camp ou d'une ville, voire de toute la région. Ce ne pouvait pas être celui de l'usine, qui était KOKSOCHIM-ZAVOD. Et dans la cour du camp, près du robinet, il y avait des caractères cyrilliques sur une plaque d'égoût en fonte. Grâce au grec appris au lycée, j'étais arrivé à déchiffrer le mot DNEPROPETROVSK, mais c'était peut-être une ville voisine ou une simple fonderie située à l'autre bout du pays. En sortant du camp, on voyait la vaste steppe et les habitations des bourgades. Pour cette raison aussi, les trajets étaient un bonheur.

Tous les matins, dans le garage du fond, on répartissait les gars du transport en fonction des véhicules, presque toujours par deux. Karli et moi, nous avions un camion LANCIA de quatre tonnes, un modèle des années trente. Nous connaissions les cinq camions du garage, leurs qualités et leurs défauts. Le Lancia était bien, pas trop haut et tout en tôle, sans un gramme de bois. Le cinq-tonnes MAN était pire, ses roues vous arrivaient à la poitrine. Et un autre avantage du Lancia était le chauffeur Kobelian avec sa bouche de travers. Une bonne pâte.

Quand Kobelian disait KIRPITCH, nous comprenions que ce jour-là nous irions chercher des briques cuites de couleur rouge en roulant dans la steppe sans bornes. S'il avait plu la nuit, les creux de terrain reflétaient les épaves calcinées de véhicules et des carcasses de chars. Des rats-taupes détalait devant nos roues. Karli était dans la cabine à côté de Kobelian. Moi, je préférais rester debout dans la surface de chargement, en me tenant au toit de la cabine. On voyait de loin un immeuble d'habitation de sept étages, en brique rouge, sans toit ni vitres aux ouvertures des fenêtres. Quasiment une ruine isolée dans le coin, mais très moderne. C'était sans doute le tout premier bloc d'un nouveau lotissement dont on avait arrêté la construction du jour au lendemain. La guerre avait dû arriver avant le toit.

Sur la route défoncée, le Lancia bringuebalait avec un bruit de ferraille en longeant des fermes éparses. Presque toutes étaient pleines d'orties montant jusqu'à la taille, et au milieu, sur des cadres de lits en fer, des poules blanches étaient posées, aussi maigres que des nuages déchiquetés. Comme disait ma grand-mère, les orties ne poussent que là où vivent les gens, et la bardane, seulement près des moutons.

Dans ces fermes, je ne voyais jamais personne. Je voulais voir des gens qui ne vivaient pas au camp, qui avaient une maison à eux, un enclos, une cour, une pièce avec un tapis, peut-être même une tapette pour le battre. Là où on bat des tapis, me disais-je, on peut croire à la paix, la vie est celle des civils, et on leur fiche la paix à tous les sens du terme.

Lors du tout premier trajet avec Kobelian, j'avais vu une barre à battre les tapis, dans une cour. Elle avait un rouleau pour déplacer le tapis, et elle était posée à côté d'un grand broc émaillé qui avait tout d'un cygne avec son bec, son cou gracile et son ventre lourd. C'était si beau qu'à chaque trajet, même dans l'inanité du vent, au beau milieu de la steppe, je cherchais une barre à tapis. Je n'en ai plus jamais revu, ni de cygne.

Derrière les fermes des faubourgs commençait une petite ville aux maisons jaune ocre dont les ornements de stuc étaient effrités et les toitures en tôle toutes rouillées. Des rails de tramway se cachaient entre les restes d'asphalte. Sur les rails passaient de temps à autre des chevaux et des chariots à deux roues venant de la boulangerie industrielle. Tous étaient recouverts d'une toile blanche, comme la charrette à bras qui passait au camp. Là, au vu des chevaux décharnés, je me disais qu'en fait de pain il y avait peut-être sous le tissu des gens morts de faim.

Kobelian dit : cette ville, c'est Novo-Gorlovka. Je demandai si c'était aussi le nom du camp. Il répondit : non, c'est le camp qui porte le nom de la ville. On ne voyait pas le moindre panneau indicateur. Ceux qui faisaient des allées et venues, comme Kobelian et son camion Lancia, connaissaient le nom de la localité. Ceux qui n'étaient pas du coin se renseignaient, comme Karli Halmen et moi. Et ceux qui n'avaient personne à qui poser la question évitaient l'endroit, d'autant qu'ils n'avaient rien à y faire.

Nous allions chercher les briques cuites de l'autre côté de la ville. Quand on est deux et que le camion

peut se garer tout près des briques, le chargement dure une heure et demie. On prend quatre briques à la fois, qu'on porte bien serrées comme un accordéon. Trois ne suffisent pas, et cinq, c'est déjà trop. On pourrait en porter cinq, mais celle du milieu glisserait, il faudrait une troisième main pour la soutenir. On empile dans toute la benne trois ou quatre couches de briques. Sans faire de joints. Les briques cuites rendent un son clair, un peu différent chaque fois. La poussière rouge, toujours la même, se dépose sur les vêtements, mais elle est sèche. La poussière de brique ne vous enrême pas dans sa toile, à la différence du ciment, et elle n'est pas grasse comme celle du charbon. Même si elle n'avait pas d'odeur, la poussière de brique m'évoquait le doux paprika rouge.

Sur la route du retour, le Lancia était trop lourd pour bringuebaler. Nous retraversions la petite ville de Novo-Gorlovka en passant sur les rails de tramway, le long des fermes, avant de reprendre la route du camp, sous les nuages déchiquetés de la steppe. Nous nous arrêtons au chantier.

Le déchargement allait plus vite que le chargement. Certes, il fallait empiler les briques, mais de manière moins précise, car dès le lendemain on les montait aux maçons sur l'échafaudage.

Compte tenu de l'aller et retour et du temps de chargement, nous arrivions à faire deux transports par jour, avant la tombée du soir. Parfois, Kobelian repartait sans rien dire. Karli et moi savions que c'était un transport privé. Un soir, nous avons mis une seule couche de briques sur la moitié de la benne. Et au retour nous avons contourné la ruine de sept étages pour descendre vers une dépression de terrain. Des rangées de peupliers poussaient autour des maisons. À cette heure-là, le soir donnait aux nuages une couleur brique. Pour entrer dans la cour de Kobelian, nous sommes passés entre la clôture et le bûcher. Le camion s'est arrêté net, et je me suis retrouvé jusqu'à mi-corps dans un arbre fruitier dénudé, sans doute desséché, plein de billes ratatinées datant de l'été dernier ou de l'année précédente. Karli est monté me rejoindre. Les dernières lueurs du jour suspendaient leurs fruits devant nous, et Kobelian nous a permis d'en cueillir avant de décharger le camion.

Ces billes étaient sèches comme une trique, et pour qu'elles aient un goût de griotte il fallait les sucer en aspirant. Quand on mâchait bien, le noyau devenait tout lisse et chaud, sur la langue. Ces griottes nocturnes étaient une aubaine, mais elles ne faisaient qu'accroître la faim.

Sur le chemin du retour, la nuit était d'encre. C'était bon de rentrer tard au camp. L'appel était fini, et le repas bien entamé. La soupe trop claire du haut de la marmite avait déjà été servie à d'autres. On avait plus de chances de tomber sur un gros morceau du fond.

Mais gare à celui qui revenait trop tard, quand la soupe était finie. Là, on n'avait plus que la grande nuit vide et les poux.

Des gens stricts

Après s'être lavé les mains à la fontaine, Béa Zakel marche dans l'avenue du camp. Elle s'assied à mes côtés sur le banc à dossier. Ses yeux me glissent un regard en coin proche du strabisme. Elle ne louche pas, elle imprime un certain ralenti à la rotation de ses yeux, sachant que ça lui donne un charme particulier. Si particulier que j'en suis gêné. Elle se met à parler, tout simplement. Elle parle aussi vite que Tur Prikulitch, mais son débit est moins capricieux. Son regard glissant se dirige vers l'usine, suit le nuage de la tour de refroidissement, et elle évoque les montagnes où se rencontrent trois pays, la Galicie, la Slovaquie et la Roumanie.

Plus lentement, elle énumère les montagnes de chez elle, les Basses Tatras, les Beskides qui débouchent sur les forêts des Carpates, sur le cours supérieur de la Tisza. Mon village, c'est Lugi, dit-elle, un pauvre village caché derrière la ville de Kosice. Là-bas, les montagnes nous toisent, nous traversent la tête jusqu'à notre mort. Y rester, ça rend mélancolique, alors beaucoup de gens s'en vont. Je suis donc partie, moi aussi, pour aller au conservatoire de Prague.

La grande tour de refroidissement est une matrone aux hanches ceintes d'un revêtement de bois sombre qui lui fait un corset. Il serre la matrone, dont la bouche, nuit et jour, laisse échapper des nuages blancs. Eux aussi s'en vont, comme les gens délaissant leurs montagnes.

Je parle à Béa des montagnes transylvaines, toujours les Carpates. Nos montagnes sont les seules à avoir des lacs ronds et profonds. On dit que ce sont les yeux de la mer, et ils s'enfoncent tellement que leur fond rejoint la mer Noire. En plongeant le regard dans un de ces lacs, on a la plante des pieds sur la montagne et les yeux dans la mer. Mon grand-père dit que les Carpates portent la mer Noire dans leurs bras, par des voies souterraines.

Béa passe à Artur Prikulitch, qui fait partie de son enfance. Il vient du même village, il a habité dans la même rue, ils étaient dans la même classe. Quand elle jouait avec Tur, c'était elle qui devait être le cheval, et lui le cocher. Une fois, elle s'était cassé le pied en tombant, et on ne s'en était aperçu que plus tard. Tur l'avait cravachée en affirmant qu'elle jouait la comédie pour ne plus être le cheval. Selon elle, dans cette rue en pente raide, Tur était sadique, quel que fût le jeu. Je lui parle du jeu du mille-pattes. On divise les enfants en deux mille-pattes : l'un doit attirer l'autre sur son territoire en lui faisant franchir une ligne tracée à la craie, parce qu'il veut le manger. Dans chaque mille-pattes, les enfants doivent se tenir par le ventre et tirer de toutes leurs forces. On prend de mauvais coups ; moi, j'ai eu des bleus aux hanches et une épaule démise.

Je ne suis pas un cheval, et tu n'es pas un mille-pattes, dit Béa. Quand on est ce qu'on joue, on est puni comme en vertu d'une loi. Et on n'y échappe pas, même en allant s'installer à Prague. Ou au camp, fais-je. Non, parce que Tur vous y accompagne. Lui aussi a fait des études, il voulait être missionnaire et ça n'a pas marché. Mais il est resté à Prague et s'est reconverti dans le commerce. Tu sais, les lois d'un petit village sont strictes, dit Béa, même celles de Prague, et on n'y échappe pas, elles sont faites par des gens stricts.

Et, imprimant un certain ralenti à la rotation de ses yeux, elle dit : j'adore les gens stricts.

Ou plutôt un homme strict, pensé-je en me dominant, car elle profite de sa sévérité, et si, à la différence de moi, elle a un bon emploi au magasin de l'habillement, c'est grâce à cet homme strict et à lui seul. Elle se plaint de Tur, elle voudrait être des nôtres tout en vivant comme lui. Parfois, quand elle s'anime, elle est à deux doigts de nier la différence qui existe entre elle et nous ; mais juste avant, elle revient se couler dans sa sécurité. C'est peut-être à cause de cette sécurité que ses yeux se font si oblongs quand ils tournent en glissant. Peut-être que ses privilèges la préoccupent, quand elle me parle. Et qu'elle cause longuement pour avoir un peu plus de liberté en l'absence de cet homme strict, et à son insu.

Peut-être essaie-t-elle de me faire sortir de ma réserve pour lui avouer ensuite toutes nos conversations.

Béa, dis-je, voici la chanson de mon enfance :

*soleil haut dans son voile,
maïs jaune,
pas le temps*

L'odeur la plus forte de mon enfance est en effet la pourriture fétide des grains de maïs en germe. Pendant les grandes vacances, nous allions passer deux mois dans la région de la Wench. Et à notre retour le maïs germait dans la cour, sur un tas de sable. J'en retirais du sable, et un vieux grain jaune et puant pendait encore aux radicelles blanches, sur le côté.

Béa répète : maïs jaune, pas le temps. Puis elle se suce le doigt en disant : heureusement qu'on grandit.

Béa Zakel a une demi-tête de plus que moi et des nattes enroulées autour de la tête, une corde en soie grosse comme le bras. Si elle est si altière, c'est peut-être dû à son emploi au magasin de l'habillement, mais aussi à cette lourde chevelure qu'elle doit porter. Il faut croire qu'elle l'avait déjà étant petite, dans ce pauvre village caché, afin d'empêcher les montagnes de lui traverser la tête en la toisant jusqu'à sa mort.

Mais ici, au camp, elle ne mourra pas. Tur Prikulitch y veillera.

Le ras-le-bol du bonheur

Dès la fin du mois d'octobre, il grêla des clous de glace. Après avoir réparti la norme, le factionnaire et l'inspecteur en chef ne tardèrent pas à regagner leurs bureaux chauffés. Au chantier commença une journée tranquille, où l'on ne redoutait pas les vociférations des commandements.

Or au milieu de cette journée tranquille, Irma Pfeifer se mit à crier. Peut-être AU SECOURS-AU SECOURS ou J'EN-PEUX-PLUS, on n'a pas bien entendu. Armés de pelles et de planches, nous avons couru jusqu'à la fosse à mortier, mais pas assez vite, le chef de chantier était déjà sur place. Nous avons été forcés de lâcher tout ce que nous tenions. Rouki nazad, les mains dans le dos : en levant une pelle en l'air, il nous a obligés à regarder le mortier sans intervenir.

Irma Pfeifer gisait le visage tourné vers le bas ; le mortier faisait des bulles. Il lui engloutit d'abord les bras, puis la couverture grise lui remonta jusqu'aux genoux. Un temps infini, quelques secondes, le gâchis attendit en fronçant quelques ruchés, puis, d'un seul coup, vint lui clapoter jusqu'aux hanches. Le bouillon agité se glissa entre la tête et le calot. La tête s'enfonça et le calot remonta. Écartant ses rabats, il dériva lentement jusqu'au bord, comme un pigeon aux plumes gonflées. Plein de croûtes de poux, l'arrière du crâne rasé se maintint à la surface, tel un demi-melon. Une fois la tête avalée, quand seule la bosse du dos dépassait encore, le chef de chantier dit : jalko, otchen jalko.

À coups de pelle, il nous poussa jusqu'au chantier, près des femmes de chaux, et cria : vnimanie lioudi. L'accordéoniste dut traduire : attention tout le monde, quand un saboteur veut la mort, il l'a. Elle s'est jetée dedans. Les maçons l'ont vue de leur échafaudage.

Il fallut se mettre en rang et marcher au pas jusqu'à la cour du camp. En ce début de matinée, on fit l'appel. Il grêla encore des clous de glace, et l'épouvante nous fit garder un silence abominable, à l'extérieur et au-dedans de nous. Chichtvanionov sortit de son bureau en braillant, au pas de course. Autour de sa bouche, la salive écumait comme celle d'un cheval en surchauffe. Il jeta ses gants de cuir parmi nous. Quelqu'un dut se baisser à l'endroit où ils étaient tombés et les rapporter. Ce manège se répéta plusieurs fois. Ensuite, il nous confia à Tur Prikulitch, qui portait un pardessus en toile cirée et des bottes en caoutchouc. Ce dernier nous fit compter, avancer, reculer, recompter, avancer et reculer jusqu'au soir.

Nul ne sut quand on avait retiré Irma Pfeifer de la fosse à mortier ni où on l'avait enterrée à la va-vite. Le lendemain matin, le soleil eut un éclat d'une blancheur étincelante. Il y avait du mortier tout neuf dans la fosse, rien n'avait changé. Personne ne parlait de la veille. Plus d'un devait penser à Irma Pfeifer, à son calot et à son costume ouaté qui étaient encore bons : on avait dû l'enterrer avec ses habits, or les morts n'ont pas besoin d'habits quand les vivants meurent de froid.

Le sac de ciment sur le ventre, Irma Pfeifer avait voulu prendre un raccourci sans voir où elle mettait le pied. Avec la pluie glacée, le sac avait pris une bonne cuite, il avait sombré le premier. Voilà pourquoi on n'avait vu aucun sac de ciment, en arrivant près de la fosse. C'était ce que pensait Konrad Fonn, l'accordéoniste. On pense tout ce qu'on veut, mais on ne peut rien savoir.

Peupliers noirs

C'était la nuit du 31 décembre, la Saint-Sylvestre de la deuxième année. Vers minuit, le haut-parleur nous ordonna d'aller sur la place du rassemblement. Flanqués de huit gardes avec chiens et fusils, nous dûmes prendre la route qui sortait du camp. Un camion suivait. Dans la haute neige, derrière l'usine, au début des terres incultes, il fallut se ranger face à la clôture maçonnée et attendre. Nous pensâmes que c'était la nuit de l'exécution.

Je jouai des coudes pour être sur le devant, parmi les premiers, histoire de ne pas avoir de cadavres à charger avant d'y passer. C'est que le camion attendait au bord de la route. Chichtvanionov et Tur Prikulitch s'étaient fauflés dans la cabine et se réchauffaient, le moteur allumé. Les gardes faisaient les cent pas. Les chiens restaient groupés, le gel leur fermait les yeux. De temps en temps, ils levaient la patte pour ne pas coller à la glace.

Nous étions là, faces de vieillards et sourcils de givre. Bien des femmes avaient les lèvres tremblantes, et ce n'était pas seulement à cause du froid, elles murmuraient des prières. Je me suis dit : là, c'est la fin de tout. L'adieu de ma grand-mère avait été : je sais que tu reviendras. Également au milieu de la nuit, mais surtout au milieu du monde. À présent, chez moi, on fêtait le jour de l'An, et à minuit on avait sans doute trinqué à ma santé pour que je reste en vie. J'espérais qu'on avait pensé à moi, les premières heures du Nouvel An, avant de se coucher dans un lit bien chaud. Ma grand-mère avait déjà posé sur la table de nuit son alliance, qu'elle enlevait tous les soirs parce qu'elle la serrait. Et moi, planté là, j'attendais d'être exécuté. Je nous voyais tous debout dans une immense boîte. Son couvercle céleste était laqué de noir par la nuit, et orné d'étoiles aux pointes acérées. Le fond de la boîte était garni de coton qui nous arrivait aux genoux, pour amortir notre chute. Les parois de la boîte étaient drapées d'un brocart de glace tout raide, orné d'un lacs de franges de soie et de dentelles à n'en plus finir. Sur le mur du camp, au loin, entre les miradors, la neige était un catafalque. Hauts comme une tour, des lits superposés s'y dressaient, montant vers le ciel, formant un cercueil à plusieurs étages assez spacieux pour exposer tous nos corps les uns au-dessus des autres, comme dans les châlits des baraques. Le dernier étage était surmonté d'un couvercle laqué de noir. Dans les miradors situés à la tête et au pied du catafalque, deux gardes d'honneur vêtus de noir veillaient les morts. Au chevet, vers la porte du camp, la lumière permettant de surveiller la cour luisait comme un candélabre. Au pied du catafalque, plus sombre, se dressait la cime du mûrier enneigé, fastueuse gerbe de noms et d'innombrables rubans de papier. La neige amortit les bruits, pensai-je, on entendra à peine les coups de feu. Au milieu du monde, nos proches dorment, éméchés, candides, fatigués par le réveillon. Peut-être rêvent-ils de nos funérailles ensorcelantes, au Nouvel An.

Cette boîte aux cercueils superposés, je voulais ne jamais en ressortir. La peur de la mort se mue en envoûtement, dès lors qu'on souhaite la vaincre sans pouvoir y échapper. Même ce froid glacial adoucissait l'horreur, et nous n'avions pas le droit de bouger. En transe et transi, je me résignais à être fusillé.

Or à ce moment deux Russes emmitouffés nous jetèrent des pelles de la remorque du camion. Tur Prikulitch et un de ces hommes posèrent quatre cordes nouées bout à bout le long du mur de l'usine, entre l'obscurité et la lueur de la neige. Le commandant Chichtvanionov s'était endormi, assis dans la cabine. Il était peut-être saoul. Le menton sur la poitrine, il dormait comme un voyageur oublié dans un compartiment de train, à la gare terminus. Il dormait tandis que nous pelletions. Ou plutôt, nous pelletions le temps qu'il dorme, puisque Tur Prikulitch devait attendre ses instructions. Pendant que nous creusions deux couloirs entre les cordes pour notre exécution, le commandant dormait. Je ne sais combien de temps, jusqu'au point du jour gris. Et durant cet intervalle, la cadence de la pelle me répéta : je sais que tu reviendras. Pelleter me rendit mes esprits : plutôt que d'être fusillé, je préférais continuer de trimer, d'avoir faim et froid. Je donnai raison à ma grand-mère : oui, je reviendrais. En ajoutant cette réserve : mais sais-tu à quel point c'est dur....

Ensuite, Chichtvanionov sortit de la cabine, se frotta le menton et se dégourdit les jambes, qui devaient encore somnoler. Il fit signe aux gars emmitouffés de le rejoindre. Ouvrant le hayon, ils lancèrent par terre des pioches et des barres de fer. Chichtvanionov agitait l'index et parlait bas, avec une concision inaccoutumée. Il remonta dans la cabine, et le camion repartit à vide.

Cessant de murmurer pour prendre un ton impérieux, Tur cria : creusez des trous pour des arbres.

On alla chercher les outils dans la neige comme autant de cadeaux. La terre gelée était dure comme du bois. Les pioches n'avaient pas de prise, et le fer des barres tintait comme sur du métal. Des morceaux de la taille d'une noix nous sautaient au visage. Je transpirais en gelant et gelais en transpirant. J'étais scindé en deux, mi-braise, mi-glace. Mon buste calciné se penchait mécaniquement, il était sur le gril par peur de la norme. J'avais le bas-ventre frigorifié, et mes jambes, froides comme la mort, me rentraient dans les intestins.

L'après-midi, nous avons beau avoir les mains en sang, les trous n'avaient que quelques centimètres de profondeur. Et ils restèrent ainsi.

On ne finit de les creuser qu'à la fin du printemps, et on planta deux longues rangées d'arbres. L'allée poussait vite. De tels arbres, on n'en voyait nulle part ailleurs, que ce soit dans la steppe, au village russe, ou dans les parages. Pendant toutes ces années, au camp, personne n'a su leur nom. Plus ils poussaient, plus leurs branches et leurs troncs blanchissaient. À la différence des bouleaux, ils n'avaient pas en filigrane une blancheur cireuse et translucide, mais une taille imposante, et une écorce terne comme du mortier.

Lors de mon premier été chez moi, au parc des aulnes, je revis ces arbres du camp ; très vieux, ils étaient d'une pâleur plâtreuse et gigantesques. Oncle Edwin avait un livre sur les arbres où l'on pouvait lire : cet arbre à la croissance rapide fend l'air comme une balle pour atteindre une hauteur de trente-cinq mètres. Illustrant sa résistance, le tronc peut atteindre une épaisseur de deux mètres et durer deux siècles.

Oncle Edwin était loin de s'en douter, mais cette description était juste, elle tapait dans le mille avec l'expression COMME UNE BALLE. Il ajouta : cet arbre est peu exigeant, beau comme tout, mais sa majesté repose sur un mensonge. Pourquoi s'appelle-t-il PEUPLIER NOIR, avec son tronc blanc...

Sans contredire mon oncle, je me suis contenté de penser : quand on a attendu une bonne partie de la nuit de se prendre une balle, sous un ciel laqué de noir, on trouve que ce nom est tout sauf mensonger.

Mouchoir et souris

Au camp, il y avait toutes sortes de linges. La vie passait d'un linge à l'autre. Chiffon pour les pieds, serviette, sachet à pain, taie d'oreiller pleine de belle-dame, bout de tissu pour faire du porte-à-porte et mendier, ou mouchoir, pour ceux qui en avaient.

Les Russes du camp n'en avaient pas besoin. Ils se bouchaient une narine en appuyant dessus avec l'index et soufflaient par l'autre pour évacuer une morve pâteuse. Ensuite, ils bloquaient la narine propre, et la morve jaillissait de l'autre. J'ai essayé, mais sans arriver à la faire gicler. Au camp, personne ne sortait son mouchoir pour ça : quand on en avait un, il servait de sachet pour le sucre et le sel. Une fois en lambeaux, il devenait du papier toilette. Un jour, une Russe m'en a offert un. Il faisait très froid. Aiguillonné par la faim, j'allais une fois de plus mendier au village russe avec un morceau d'anthracite qui, en cette saison-là, pouvait servir à se chauffer. Je frappai à une porte. Une vieille dame russe m'ouvrit, prit le bloc de charbon et me fit entrer. La pièce était basse, sa fenêtre avait la largeur de mon genou. Sur un escabeau se dressaient deux poules maigres, mouchetées de noir et de blanc. L'une avait une crête qui lui retombait sur l'œil, et elle dodelinait de la tête comme un homme sans mains, avec des mèches qui pendouillent.

La vieille parlait depuis quelque temps. Je ne saisisais que des bribes, mais je devinais de quoi il était question : longtemps seule avec ses deux poules, elle préférait leur parler plutôt qu'aux voisins, qui lui faisaient peur. Elle avait un fils de mon âge qui s'appelait Boris ; il était aussi loin de chez lui que moi-même, mais dans une autre direction, en Sibérie, dans un bataillon pénitentiaire, parce qu'un voisin l'avait dénoncé. Si ça se trouve, vous aurez de la chance, mon Boris et toi, vous pourrez bientôt rentrer à la maison. Du doigt, elle désigna une chaise, et je m'assis à un bout de la table. Elle me retira mon calot, qu'elle posa dessus, ainsi qu'une cuiller en bois. Puis, allant au fourneau, elle puisa de la soupe aux pommes de terre avec une louche en fer-blanc. Un litre, à coup sûr. Je jouais de la cuiller et elle, debout à mes côtés, m'observait. La soupe était brûlante, je l'aspirais bruyamment en regardant la Russe de côté. Elle approuvait. J'aurais voulu manger lentement pour faire durer le plaisir, mais ma faim dévorait, comme un chien devant son écuelle. Les deux poules dormaient blotties, les pattes rentrées sous le ventre. La soupe me réchauffait jusqu'au bout des orteils. J'avais le nez qui coulait. Obojdi, attends, fit la Russe en rapportant de la pièce voisine un mouchoir blanc comme neige. Elle me le mit dans la main et me referma les doigts pour signifier que je devais le garder. Elle me l'offrit. Et moi, je n'osai pas me moucher. L'affaire dépassait de loin la transaction du porte-à-porte, elle nous dépassait, elle, moi, et le mouchoir : c'était de son fils qu'il était question. Ça me faisait du bien, si ce n'était l'inverse ; nous étions allés un peu trop loin, elle, moi, ou nous deux. Elle n'avait pu s'empêcher d'avoir un geste pour son fils, puisque j'étais là, et qu'il était bien loin de chez lui, comme moi. J'étais gêné d'être là, de ne pas être lui. Elle le sentait, elle aussi, mais elle se forçait à l'ignorer, car elle ne supportait plus de se faire du souci pour lui. Quant à moi, je ne supportais plus d'être deux, d'avoir deux êtres en moi, deux personnes déplacées, c'en était trop, ce n'était pas aussi simple que deux poules côte à côte sur un escabeau. D'autant que j'étais déjà une charge excessive pour moi-même.

Une fois dehors, dans la rue, j'ai pris comme mouchoir mon chiffon à charbon, qui était sale, en grosse toile. Après m'être mouché, je l'ai passé autour de mon cou pour en faire un foulard. En marchant, je me suis souvent essuyé les yeux avec les deux coins du foulard, à toute vitesse, pour passer inaperçu. Or personne ne me regardait ; je voulais surtout passer inaperçu à mes propres yeux. Il est une loi intérieure, et je ne le savais que trop, qui vous interdit de vous mettre à pleurer quand on a trop de raisons de le faire. Je me persuadai que ces larmes étaient dues au froid, et je me crus.

Blanc comme neige, ce mouchoir de fine batiste était ancien, un trésor du temps des tsars. Le pourtour était brodé à la main, avec un jour échelle en soie. Ce jour était fixé par un délicat point de feston et des rosettes à chaque coin. Ça faisait longtemps que je n'avais rien vu d'aussi beau. Chez moi, si les objets d'usage courant avaient une beauté, il ne valait pas la peine d'en parler. Au camp, il était bon de l'oublier. La beauté de ce mouchoir ne me rata pas. Elle me fit mal. Reviendrait-il jamais, le fils de la vieille Russe, qui était à la fois lui-même et moi... Je me mis à chanter pour faire diversion. Pour nous deux, je chantai le blues du wagon à bestiaux :

*Il fleurit le bois-gentil
Dans le fossé enneigé
Les mots que tu m'as écrits
Ne cessent de m'affliger*

Le ciel courait : des nuages aux oreillers bien remplis. Puis une lune précoce se montra, elle avait le visage de ma mère. Les nuages lui glissèrent un oreiller sous le menton et un sous la joue droite, qui ressortait par la joue gauche. Je demandai à la lune : ma mère est-elle déjà si faible, est-elle malade... Est-ce que notre maison existe toujours... Ma mère y habite-t-elle encore, ou est-elle dans un camp, elle aussi... D'ailleurs, est-elle vivante... Sait-elle que je suis en vie, ou pleure-t-elle déjà un mort, quand elle pense à moi...

Deux hivers que j'étais au camp, et nous n'avions pas le droit d'écrire chez nous pour donner signe de vie. Dans le village russe se dressaient des bouleaux dégarnis et, dessous, les toits enneigés comme des lits de travers dans des baraques aériennes. Entre chien et loup, l'écorce de bouleau avait une autre pâleur que de jour, une autre blancheur que celle de la neige. Je voyais le vent flotter en souplesse entre les branches. Sur le chemin de neige tassée, près des haies en osier tressé, un petit chien brunâtre vint à ma rencontre. Il avait une tête triangulaire, de grandes pattes minces comme des baguettes de tambour. Un souffle blanc s'envolait de sa gueule : ce chien avait l'air de manger mon mouchoir en tambourinant des pattes. Il m'ignora comme si j'avais été l'ombre de la haie. Il avait raison : sur le chemin me ramenant au camp, je n'étais qu'un banal objet russe au crépuscule.

Le mouchoir blanc de batiste n'avait encore jamais servi. Et moi-même, sans l'utiliser, j'ai gardé dans ma valise cette espèce de relique d'une mère et d'un fils, jusqu'au dernier jour. Et j'ai fini par la rapporter chez moi.

Au camp, un tel mouchoir n'était pas à sa place. Pendant toutes ces années, j'aurais pu l'échanger au bazar contre des denrées comestibles. On m'aurait donné en contrepartie du sucre ou du sel, peut-être même du millet. C'était une tentation, la faim étant assez aveugle. Je me retins, croyant que ce mouchoir était mon destin. Si on lâche son destin, on est perdu. J'étais sûr que le mot d'adieu de ma grand-mère JE SAIS QUE TU REVIENDRAS s'était transformé en mouchoir. Je n'ai pas honte de le dire : au camp, ce mouchoir était le seul être à se soucier de moi. J'en suis certain, aujourd'hui encore.

Parfois, les choses se mettent à avoir une délicatesse monstrueuse à laquelle on ne s'attendait pas.

À mon chevet, derrière mon oreiller, il y a ma valise, et sous l'oreiller, dans un sachet de tissu, le pain mis de côté, dont la valeur est inestimable. Un matin, j'entends des couinements à l'endroit où je pose l'oreille. Étonnement de voir, en soulevant la tête, gigoter une pelote rose pâle, de la taille de mon oreille, entre la taie et le sachet. Six souris aveugles, pas plus grandes qu'un doigt d'enfant. Une peau comme un bas de soie qui tremble, un bas de chair. Des souris engendrées par le néant, un cadeau dénué de fondement. Tout à coup, elles m'ont donné autant de fierté que si elles-mêmes avaient été fières de moi. J'étais fier que mon oreille ait enfanté, que les souris soient nées dans mon lit alors que la baraque en comptait 68, et qu'elles m'aient choisi pour père. Elles étaient seules, je n'ai jamais vu leur mère. Leur confiance totale me gênait. Je sentis aussitôt que je les aimais et que je devais m'en débarrasser tout de suite, avant qu'elles ne mangent mon pain, et avant le réveil des autres, qui les apercevraient.

Je soulevai la pelote des souris, les pris avec le sachet de pain au creux de mes mains, pour ne surtout pas leur faire mal. Je me fauflai dehors, traversai la cour en portant ce nid. Mes pieds étaient tout frémissants de hâte : ce n'était pas le moment de se faire repérer par un garde, ou sentir par un chien. Mais j'avais les yeux rivés sur le sachet de tissu, pour éviter de perdre une souris en chemin. Une fois dans les latrines, je secouai le sac au-dessus du trou. Les souris tombèrent dans la fosse avec un bruit sourd. Pas un couinement. Je respirai à fond : une bonne chose de faite.

À l'âge de neuf ans, dans un recoin de la buanderie, j'avais trouvé sur un vieux tapis un chaton qui venait de naître, vert-de-gris, avec des yeux tout collés. Je l'avais pris dans ma main pour lui caresser le ventre. En feulant, il m'avait mordu le petit doigt sans lâcher prise. Voyant du sang, je m'étais mis à lui serrer le cou entre le pouce et l'index — de toutes mes forces, je crois. J'avais le cœur qui battait comme après un duel. En mourant, le chaton m'avait pris en flagrant délit de meurtre. Non délibéré, certes, mais ce n'en était que pire. La tendresse monstrueuse est autre que la cruauté délibérée : elle s'empêtre dans une culpabilité plus profonde et plus longue.

Le point commun entre le chaton et les souris, c'est l'absence de couinement.

Et la différence, c'est que vis-à-vis des souris, il y avait eu de la préméditation et de la pitié. Avec le chaton, outre le dépit d'avoir donné une caresse et de m'être fait mordre, c'était compulsif. Quand on se met à serrer, on ne peut plus s'arrêter.

La pelle en cœur

Des pelles, il y en a beaucoup, mais ma préférée, la seule que j'aie baptisée, c'est la pelle en cœur. Elle ne sert qu'à charger ou décharger du charbon en miettes.

La pelle en cœur a une plaque grande comme deux têtes juxtaposées. Elle est en forme de cœur et bien concave : elle pourrait contenir près de cinq kilos de charbon ou tout le postérieur de l'ange de la faim. La tôle a un long cou fermé par une soudure. Par rapport à cette grande plaque, le manche est court et se termine en T.

D'une main, on lui attrape le cou, et de l'autre, on saisit la poignée située en haut du manche, disons plutôt en bas. Car pour moi, la pelle en cœur se trouve vers le haut, et le manche est secondaire, donc sur le côté ou en bas. J'attrape la tôle par le haut du cou, et la poignée par-dessous. Je maintiens l'équilibre, et la pelle en cœur, bousculée dans ma main, se met à basculer comme le souffle dans mon sein.

Une pelle en cœur, ça se rode ; ensuite, sa plaque de tôle est bien luisante, avec une soudure semblable à une cicatrice dans la paume — et la pelle entière est une sorte de second équilibre, mais extérieur.

C'est que décharger du charbon avec la pelle en cœur n'est pas la même chose que de charger des briques cuites. Lors du chargement de briques, on n'a que ses mains, c'est une question de logistique. Quand on doit pelleter du charbon, l'outil qu'est la pelle en cœur transforme la logistique en danse artistique. Pelleter du charbon est un sport raffiné à l'extrême, bien plus que l'équitation, le plongeon artistique ou l'élégant tennis. Il s'agit de figures libres. La pelle et moi patinons en couple, pourrait-on dire. La pelle en cœur, pour peu qu'on en ait une, vous entraîne dans son élan.

Le déchargement commence lorsque le hayon du camion retombe bruyamment. Tu te mets en haut à gauche, et tu enfonces ta pelle en biais dans le bord du tas, jusqu'en bas, en posant le pied sur la feuille en cœur, comme pour bêcher. Une fois que tu as vaguement dégagé le bord de la benne dont tu foules le plancher, tu commences à pelleter. Tous les muscles ont un rôle à jouer dans cette cadence de balancier qui te berce. La main gauche attrape la poignée du manche, la main droite son long cou, si bien que les doigts reposent sur les nodosités de la soudure. Et là, il faut remplir sa pelle en partant d'en haut à gauche, la retirer en décrivant un arc jusqu'au bord du tas, et d'un même élan, en dépassant le bord de la benne, l'envoyer dans le vide. Autant dire que la main droite doit remonter en glissant le long du manche presque jusqu'à la poignée en T ; ce faisant, le poids du corps se déplace sur le mollet droit et descend jusqu'au bout des orteils. Un nouvel élan, et la pelle pleine redescend à droite.

Quand la majeure partie du charbon est déchargée et que le bord de la benne se retrouve trop loin, on ne peut plus courber le geste. Il faut alors se fendre tel l'escrimeur : avançant le pied droit avec grâce, on prend appui sur le gauche, qui recule pour assurer la stabilité, les orteils légèrement tournés vers l'extérieur. Puis la main gauche tient la poignée, et la droite, moins basse cette fois, glisse sans cesse le long du manche pour faire contrepoids. Là, tu enfonces ta pelle en t'aidant du genou droit, que tu recules ensuite en déplaçant le poids sur le pied gauche par une habile rotation, et le pied droit fait un pas en arrière pendant que le buste et la tête tournent aussi. Ensuite, le centre de gravité migre vers un troisième emplacement du pied, à droite et en arrière ; le pied gauche est gracieusement en demi-pointe comme pour danser, seul l'extérieur du gros orteil repose sur le sol ; et là, d'un grand élan, tu lances le charbon qui s'envole de la tôle en cœur vers les nuages, et la pelle se retrouve en l'air à l'horizontale, sa poignée tenue par la seule main gauche. C'est beau comme un tango, avec des variations anguleuses et une cadence constante. Et le charbon devant continuer à s'envoler, la position d'escrime cède la place en douceur à des vellétés de valse ; là, le déplacement du poids s'effectue dans un grand triangle, le corps incliné à quarante-cinq degrés, et sur la distance du lancer, le charbon s'envole comme un nuée d'oiseaux. L'ange de la faim s'envole aussi. Il est dans le charbon, dans la pelle en cœur, dans les articulations. Il sait que rien n'échauffe autant le corps entier que d'être miné par le pelletage. Mais il sait aussi que la faim engloutit presque tout l'art.

On déchargeait toujours à deux ou trois. Sans compter l'ange de la faim, car nous nous demandions s'il y en avait un pour tout le monde, ou si chacun avait le sien. Il nous coudoyait tous d'une façon effroyable. Il savait qu'à l'endroit d'un déchargement, on pouvait aussi charger. Dans des extrapolations mathématiques, la fin devait être atroce : si chacun avait son propre ange de la faim, à sa mort, il laisserait un ange de la faim désœuvré. Et plus tard, il ne resterait que des anges de la faim abandonnés, des pelles en cœur abandonnées,

du charbon abandonné.

L'ange de la faim

La faim est toujours là.

Étant déjà là, elle vient quand elle veut et comme elle veut.

Le principe de causalité est une abjection que l'on doit à l'ange de la faim.

Quand il vient, c'est en force.

C'est d'une grande clarté :

1 pelletée = 1 gramme de pain.

Non que j'aie besoin de la pelle en cœur, mais ma faim en est tributaire. Je voudrais que la pelle en cœur soit mon outil, or elle règne en maître. L'outil, c'est moi. Elle règne, et je me soumetts. Il n'empêche que c'est ma pelle préférée. Je me suis obligé à l'aimer. Si je suis servile, c'est parce qu'elle est un meilleur maître quand je suis docile et sans haine. Je lui suis redevable : pelleter pour avoir du pain m'empêche de penser à la faim. Et la pelle s'arrange pour que le pelletage passe avant la faim, quand cette dernière ne laisse pas de répit. Le maniement de la pelle prime tout, sinon le corps ne peut pas abattre de la besogne.

On a beau déplacer le charbon à la pelle, il ne diminue jamais. Heureusement, il en arrive tous les jours de Iasinovataïa, c'est écrit sur les wagons. Tous les jours, on se monte la tête pour foncer dans le charbon. Et le corps entier, dirigé par la tête, est l'instrument de la pelle, sans plus.

Pelleter, c'est dur. Être obligé de pelleter et ne pas en être capable, c'est une chose. Avoir envie de pelleter et ne pas en être capable est doublement désespérant ; la courbature est alors la courbette qu'on fait devant le charbon. Je n'ai pas peur de pelleter, j'ai peur de moi. Peur, en pelletant, de penser à autre chose. Ça m'est arrivé, les premiers temps, et ça mine les forces dont on a besoin pour pelleter. Dès que je ne suis pas à mon affaire, la pelle en cœur s'en aperçoit. Une panique gracile me serre la gorge. Dans mes tempes bat une cadence à deux temps, dépouillée. Elle se précipite sur mon poulx comme une meute de klaxons. Je suis à deux doigts de m'effondrer, ma luette enfle dans mon palais sucré. L'ange de la faim se suspend tout entier dans ma bouche, au voile du palais. C'est sa balance. Il prend mes yeux pour voir, et la pelle en cœur a le tournis, le charbon devient flou. L'ange de la faim me presse les joues contre son menton. Il bouscule mon souffle. La bascule du souffle est un délire, et quel délire. Je lève les yeux : là-haut, ouate silencieuse de l'été, broderie des nuages. Épinglé au ciel, mon cerveau frémit, n'ayant plus que ce point fixe. Celui des divagations sur la nourriture. Je vois déjà en l'air des tables aux nappes blanches, et la pierraille crisse sous mes pieds. Le soleil clair me perce l'épiphyse. L'ange de la faim regarde sa balance et dit :

Tu n'es pas encore assez léger, pourquoi ne pas lâcher prise...

Je réponds : tu me trompes avec ma chair. Elle est ton esclave. Mais je ne suis pas ma chair. Je suis autre chose, et je ne vais pas lâcher prise. Autant oublier qui je suis ; et ce que je suis, je ne te le dirai pas. Or c'est ce qui fausse ta balance.

Voici ce qui m'arrive souvent, pendant mon deuxième hiver au camp. Au petit matin, je rentre éreinté du travail de nuit. Pendant mes heures de liberté, je devrais dormir ; je m'étends et n'y arrive pas. Les 68 lits de la baraque sont vides. Tous les autres sont au travail. L'après-midi et sa cour déserte m'attirent dehors. Le vent projette sa neige fine, j'ai son bruissement dans la nuque. Faim béante, l'ange m'emmène au tas d'ordures, derrière la cantine. Je fais un bout de chemin en titubant derrière lui, et c'est moi qui suis pendu de travers au voile de mon palais. Pas à pas, je suis mes pieds, ou peut-être les siens. La faim est ma direction, si ce n'est la sienne. L'ange me laisse passer devant. Il n'est pas intimidé, mais il ne veut surtout pas être vu en ma compagnie. Je courbe le dos, à moins que ce ne soit le sien. Mon avidité est brute, mes mains sont folles. Ce sont les miennes : l'ange ne touche pas aux ordures. Je porte à ma bouche les pelures de pommes de terre et ferme les yeux pour mieux les sentir, ces pelures gelées, douces et vitreuses.

L'ange de la faim cherche des traces ineffaçables, et il efface celles qui ne tiendront pas. Me passent par la tête des champs de patates, les parcelles de guingois entre les prairies de la Wench, les patates montagnardes de ma province. Les précoces, rondes et pâles, les tardives en verre bleu, rabougries et ratatinées, les farineuses grosses comme le poing, au cuir d'un jaune douceâtre, ou les charlottes minces, lisses et ovales, à chair ferme. Et leurs fleurs, en été, cirées de blanc-jaune, de gris-rose ou de mauve, sur une plante vert acide, aux tiges anguleuses.

Toutes ces pelures gelées, je les ai descendues en retroussant les lèvres. Je me les fourrais dans la bouche les

unes après les autres, et c'était sans arrêt, comme la faim. Sans discontinuer, mises bout à bout, elles formaient un long ruban, d'un seul tenant.

Toutes, toutes, toutes.

Et le soir tombe. Et tout le monde rentre du travail pour monter dans la faim, ce lit superposé où un crève-la-faim en regarde un autre. Mais c'est trompeur, car, je le sens en moi, c'est la faim qui monte en nous. Nous sommes son châlité. Nous mangeons tous les yeux fermés. Nous nourrissons notre faim toute la nuit. Nous la gavons en soulevant notre pelle.

Je mange un petit somme, puis je me réveille et je mange le somme suivant. Un rêve est pareil à un autre, on l'avale. Le rêve nous accorde la grâce de la boulimie, et c'est une torture. Je mange de la soupe comme à la noce et du pain, des poivrons farcis et du pain, d'énormes gâteaux à plusieurs étages. Je m'éveille, regarde la lumière réglementaire et jaune à la vue courte, me rendors et mange de la soupe aux choux-raves et du pain, du lièvre à la sauce aigre-douce et du pain, de la glace à la fraise dans une coupe en argent. Et après, des bouchées de pomme de terre aux noix, et des biscuits aux amandes saupoudrés de sucre glace. Puis une choucroute au hachis à la mode de Cluj, suivie d'une génoise au rhum. De la tête de porc en ragoût avec du raifort et du pain. Pour finir, j'aurais bien pris un cuissot de chevreuil, du pain et de la compote d'abricots, mais le haut-parleur vient brailler en plein dans mes rêves, il fait jour. J'ai beau manger tant et plus, mon sommeil reste mince, à mesure que je mange, et ma faim ne se lasse jamais.

Pour les trois premiers morts de faim, je savais parfaitement qui était parti, et dans quel ordre. J'ai pensé à chaque personne pendant trois longues journées. Mais le chiffre trois ne reste jamais le premier trois. D'un chiffre en dérive un autre, décuplé. Quand soi-même on n'a que la peau sur les os et qu'on se délabre physiquement, on n'a qu'une envie, c'est de tenir les morts à l'écart. C'est que la quatrième année, en mars, sur les traces des mathématiques, il y avait déjà trois cent trente morts. Là, on ne pouvait plus se permettre d'avoir des sentiments trop précis. On n'avait plus pour eux que des pensées fugaces.

On se débarrassait de l'humeur morose en chassant toute velléité de deuil éreintant, avant même qu'elle n'apparaisse. La mort grandit et se languit de tous. Il ne faut pas s'en occuper, mais la chasser comme un chien qui vous importune.

Je n'ai jamais été aussi résolument contre la mort que durant ces cinq années de camp. Pour être contre la mort, on n'a pas besoin d'avoir une vie à soi, il suffit d'en avoir une qui ne soit pas tout à fait terminée.

Les trois premières mortes ont été :

Mitzi la Sourde, écrasée entre deux wagons.

Kati Meyer, ensevelie dans le ciment du silo.

Irma Pfeifer, asphyxiée par le mortier.

Et le premier mort de ma baraque a été le mécanicien Peter Schiel, qui s'est empoisonné en buvant une eau-de-vie à base de houille.

Bien que différente chaque fois, la cause du décès était toujours liée à la faim.

Sur les traces des mathématiques, j'ai dit un jour dans le miroir à Oswald Enyeter, l'homme au rasoir : tout ce qu'il y a de simple n'est qu'un résultat, et chacun de nous a un voile de palais. L'ange de la faim nous pèse tous et, accompagnant ceux qui lâchent prise, il s'envole de la pelle en cœur. C'est son principe de causalité, sa loi d'équilibre du levier.

Ces deux lois ne sont ni méprisables, ni consommables, a dit l'homme au rasoir. Ce qui fait une loi de plus.

Je me suis tu dans le miroir.

Ton cuir chevelu est plein de fleurs purulentes, a dit l'homme au rasoir ; et là, le seul remède, c'est la boule à zéro.

Quelles fleurs, ai-je demandé.

Me raser la tête, c'était me faire un bien fou.

Une chose est sûre, me suis-je dit, l'ange de la faim connaît ses complices. Il les dorlote, puis il les laisse tomber. Les complices se brisent, et lui-même se brise avec eux. Il est fait de la chair qu'il trompe. Voilà encore sa loi d'équilibre du levier. Que dire d'autre... Ce qui survient est toujours une chose simple. Pour peu qu'elle se répète et dure, son enchaînement obéit à un principe. Et pour peu que la chose dure cinq ans, elle devient impénétrable, anodine. Si on veut en faire le récit plus tard, il me semble que tout cadre parfaitement : l'ange de la faim pense juste, ne fait jamais défaut, ne part pas mais revient, a sa direction et connaît mes limites, mon origine et son action, fonce les yeux béants dans un seul sens, reconnaît toujours qu'il existe, est atrocement imbu de lui-même, a le sommeil transparent, est expert en belle-dame, sucre, sel, poux, mal du pays, et il a de l'eau dans le ventre et les jambes. On ne peut qu'énumérer, sans plus.

Tant que tu ne lâches pas prise, selon toi, ce n'est pas trop grave. Or jusqu'à présent, c'est l'ange de la faim qui parle par ta bouche. Quels que soient ses propos, ils restent d'une grande clarté :

1 pelletée = 1 gramme de pain.

Mais quand on est affamé, on n'a pas le droit de parler de la faim. La faim n'est pas un lit superposé, sinon elle aurait une mesure. La faim n'est pas un objet.

Eau-de-vie de houille

Par une nuit de chambardement où il était impensable de dormir, où même la grâce de la boulimie ne venait pas, vu la torture incessante des poux, Peter Schiel a vu que je ne dormais pas, moi non plus. J'étais assis sur mon lit, et il s'est installé face à moi dans le sien, pour me demander : c'est quoi, donner et prendre.

J'ai dit : dormir.

Ensuite, je me suis étendu. Il est resté assis, et j'ai entendu un glouglou. Au bazar, Béa Zakel lui avait donné de l'eau-de-vie de houille en échange de son pull-over de laine. Il en a bu et n'a plus posé de questions. Le lendemain matin, Karli Halmen a dit que Peter avait demandé plusieurs fois ce que ça voulait dire, donner et prendre. Toi, tu étais profondément endormi.

Zeppelin

Là où il n'y a pas de batteries de coke, d'exhausteurs ni de tuyaux dégageant de la vapeur, où seul le nuage blanc de la tour de refroidissement nous regarde de très haut en s'envolant au loin vers la steppe, où les derniers rails prennent fin et où, en déchargeant du charbon depuis la Iama, nous ne voyons que des herbes folles fleurissant dans les gravats, bref à l'endroit où, derrière l'usine, la terre est parfaitement dépouillée et sordide avant de se muer en plaine désertique, se croisent des sentiers battus. Et ils vont vers une énorme conduite rouillée, une conduite Mannesmann d'avant-guerre qu'on a mise au rebut. Elle fait sept ou huit mètres de long et deux de haut. En direction de la Iama, son chevet est fermé par une soudure ; on dirait une citerne. À l'autre bout, au pied, elle s'ouvre sur des terres incultes. Cette imposante conduite, nul ne sait comment elle s'est retrouvée là. Mais depuis notre arrivée au camp, nous savons au moins à quoi elle peut servir. Tout le monde l'appelle le ZEPPELIN.

Ce zeppelin ne plane pas dans le ciel avec une lueur argentée, mais il fait planer les têtes. C'est un hôtel de passe toléré par la direction du camp et les natchalniki, les surveillants. Nos femmes y retrouvent des prisonniers de guerre allemands qui déblaient des gravats dans les parages, soit sur les terres incultes, soit dans les usines bombardées. Selon le mot d'Anton Kowatsch, ils viennent copuler comme des chats avec nos femmes. Ouvre donc l'œil, quand tu es au charbon.

Même durant l'été de Stalingrad, le dernier été passé à la maison, dans la véranda, une Allemande du Reich à la voix lascive disait à la radio :

Chaque femme allemande offre un enfant au Führer.

Ma tante Fine avait demandé à ma mère : comment va-t-on s'y prendre, est-ce que le Führer va venir nous voir tous les soirs en Transylvanie, ou bien est-ce qu'on ira le retrouver chez lui, les unes après les autres...

Il y avait du lièvre à l'aigre-douce et ma mère a léché la sauce d'une feuille de laurier en la passant lentement sur sa langue. Elle l'a bien nettoyée, puis elle se l'est mise à la boutonnière. J'ai compris que ma mère et ma tante faisaient juste semblant de se moquer du Führer : à leurs yeux pétillants, on voyait qu'elles en avaient envie, et pas qu'un peu. Mon père s'en est aperçu lui aussi et, le front soucieux, il a oublié de mâcher pendant un moment. Ma grand-mère a mis son grain de sel : et moi qui croyais que vous n'aimiez pas les moustachus... Envoyez donc un télégramme au Führer pour qu'il se rase la moustache avant.

Comme la Iama était abandonnée après le travail et que le soleil était encore aveuglant, au-dessus des herbes folles, j'ai pris le sentier du zeppelin pour regarder dedans. L'entrée du tunnel était dans l'ombre, le milieu était obscur, et le fond noir comme de l'encre. Le lendemain, j'ai ouvert les yeux en pelletant le charbon. À la fin de l'après-midi, j'ai vu des hommes traverser les mauvaises herbes par groupes de trois ou quatre. Leurs poukhoaïkas étaient différentes des nôtres, elles avaient des rayures. Peu avant d'arriver au zeppelin, ils s'assirent dans l'herbe, qui leur montait jusqu'à la tête. Bientôt, ils accrochèrent une taie d'oreiller en lambeaux au bout d'un bâton, à l'entrée du tunnel, pour dire que c'était occupé. Peu après, ce drapeau disparut. On le remit, puis on l'enleva. Dès le départ des premiers hommes, il en arriva trois ou quatre autres, qui s'installèrent dans l'herbe.

Je vis aussi que des brigades entières de femmes couvraient ces copulations furtives. Tandis que trois ou quatre femmes s'enfonçaient dans les hautes herbes, les autres engageaient des conversations avec le natchalnik. S'il posait malgré tout des questions sur les femmes qui manquaient, les autres expliquaient qu'elles avaient dû aller dans les hautes herbes, à cause des maux de ventre et de la diarrhée. Du reste, c'était en partie vrai, mais il ne pouvait pas aller vérifier à quel point. Le natchalnik se mordillait les lèvres, écoutait pendant un certain temps, puis tournait la tête de plus en plus souvent en direction du zeppelin. À compter de ce moment-là, je remarquai l'intervention des femmes : elles chuchotèrent quelque chose à l'oreille de notre chanteuse Loni Mich, qui se mit à siffler en émettant un son suraigu, à faire vibrer le verre, plus fort que le vacarme des pelles :

*Le calme s'étend sur cette soirée
Seul le rossignol dans la vallée*

Et brusquement, toutes celles qui avaient disparu ressurgirent pour se frayer un chemin entre nous et pelleter comme si de rien n'était.

Zeppelin, ce nom me plaisait, il s'accordait bien avec l'oubli argenté de notre misère, avec ces accouplements rapides comme ceux des chats. Je comprenais que tous ces Allemands venus d'ailleurs avaient quelque chose qui manquait à nos hommes. Ces soldats, le Führer les avait envoyés par monts et vaux, et ils avaient juste l'âge voulu : ce n'étaient ni des jeunots, ni des vétérans comme nos hommes. Ils étaient tout aussi misérables et décatis, mais ils avaient fait la guerre. Pour nos femmes, ces héros étaient préférables aux amours nocturnes dans le lit superposé d'un travailleur de force, sous une couverture. Ces amours nocturnes n'en demeuraient pas moins indispensables. Mais pour nos femmes, elles avaient l'odeur de leurs propres peines, du même charbon, du même mal du pays. Et elles débouchaient toujours sur l'échange, ce qu'on donnait et prenait au quotidien. L'homme devait s'occuper de la nourriture, la femme était pourvoyeuse de linge et de réconfort. Dans le zeppelin, l'amour n'avait d'autre souci que de hisser le drapeau blanc et de le mettre en berne.

Anton Kowatsch ne s'en doutait pas, mais j'étais content que ces femmes aient le zeppelin. À son insu, je suivais la même piste dans ma tête : étant initié, je connaissais les émois qui troussent, le désir qui rôde et les happements du bonheur, au parc des aulnes ou aux bains Neptune. Personne ne s'en doutait, mais je faisais bien souvent défiler mes rendez-vous dans ma tête : L'HIRONDELLE, LE SAPIN, L'OREILLE, LE FIL, LE LORIOT, LE BONNET, LE LIÈVRE, LE CHAT, LA MOUETTE . Et LA PERLE. Personne ne m'aurait cru capable d'avoir tous ces noms de code dans la tête, et autant de silence dans la nuque.

L'amour a ses saisons, même au zeppelin. La deuxième année, l'hiver y mit un terme. Puis ce fut la faim. Quand l'ange de la faim nous suivit partout avec frénésie, au temps de la peau sur les os, rendant les bonshommes impossibles à distinguer des bonnes femmes, on se remit à aller au charbon. Les mauvaises herbes bouchaient les sentiers. La luzerne des champs enroulait ses vrilles mauves entre la blanche mille-feuille et la belle-dame rouge, à côté des bardanes bleues et des chardons en fleur. Le zeppelin dormait, livré à la rouille, comme le charbon l'était au camp, les herbes à la steppe, et nous à la faim.

Les douleurs fantômes du coucou

Un soir d'été, la deuxième année, un coucou se retrouva au-dessus du seau d'eau potable, tout près de la porte. Personne ne savait d'où il venait. Il appartenait à la baraque et au clou qui le maintenait, sans plus. Mais il horripilait tout un chacun. Son tic-tac était aux aguets dans l'après-midi vide, que l'on entre, sorte, ou qu'on soit au lit, endormi. Ou simplement étendu, replié sur soi-même ou en train d'attendre, parce que trop affamé pour s'endormir et trop épuisé pour se lever. Or rien n'arrivait après l'attente, sauf le tic-tac de notre lulette que doublait celui de l'horloge.

À quoi bon avoir un coucou, là où nous étions. Nous n'avions pas besoin de ça pour mesurer le temps. Nous n'avions rien à mesurer : le matin, l'hymne diffusé par le haut-parleur nous réveillait, et le soir, il nous envoyait au lit. À tout moment, si on avait besoin de nous, on venait nous chercher dans la cour, à la cantine, en plein sommeil. Même les sirènes de l'usine étaient une horloge, tout comme le nuage blanc de la tour de refroidissement, et les cloches des fours à coke.

Il faut croire que ce coucou avait été apporté par le batteur Anton Kowatsch. Il avait beau jurer qu'il n'y était pour rien, il le remontait tous les jours. En ajoutant : s'il est là, autant qu'il marche.

Ce coucou était tout à fait normal, mais l'oiseau ne l'était pas. Il sortait à moins le quart pour chanter la demi-heure, et chantait l'heure quand elle était passée d'un quart. À l'heure pile, il oubliait carrément, ou bien il chantait n'importe quelle heure, la multipliait ou la divisait par deux. Anton Kowatsch prétendait que le coucou était à l'heure, sauf que c'était celle d'autres régions du monde. Il s'était entiché de cette horloge, de ses deux pommes de pin en fonte et de son balancier diligent. Il aurait adoré entendre le coucou annoncer l'heure de tous les pays du monde durant une nuit entière. Mais les autres occupants de la baraque ne voulaient ni dormir dans ces pays-là, ni y perdre le sommeil.

Anton Kowatsch était tourneur à l'usine, et à l'orchestre du camp, il était batteur quand on jouait La Paloma et sa danse toute plissée. Ce fin bricoleur s'était fabriqué des instruments sur son tour à bois, à l'atelier. Et il aurait voulu inculquer au coucou cosmopolite une discipline russe du jour et de la nuit. En resserrant la flûte du coucou, il voulait lui installer une voix nocturne, brève et sourde, une octave plus bas, et un chant de jour, long et claironnant. Mais sans lui laisser le temps de saisir toutes les habitudes de l'oiseau, quelqu'un l'arracha de son habitat. La petite porte pendait désormais de travers sur ses charnières. Et quand le mécanisme tentait d'animer l'oiseau chanteur, la porte avait beau s'entrouvrir, c'était un bout d'élastique qui sortait du boîtier, comme un ver de terre, à la place du coucou. L'élastique vibrait et faisait entendre un lamentable bruit de ferraille qui s'accordait bien avec les quintes de toux, les raclements de gorge, les ronflements, les pets et les soupirs des dormeurs. Ainsi, le ver élastique protégeait notre repos nocturne.

Anton Kowatsch était aussi emballé par le ver de terre que par le coucou. Non content d'être un fin bricoleur, il souffrait de ne pas avoir un autre joueur de swing avec lui, à l'orchestre du camp, comme autrefois à Karansebesch, dans son big band. Le soir, quand l'hymne du haut-parleur nous ramenait à la baraque, Anton Kowatsch ajoutait à l'élastique un bout de fil de fer tordu afin de le faire passer au cliquetis de nuit. Chaque fois, il s'attardait près de l'horloge, se regardait dans l'eau du seau, et, comme hypnotisé, attendait le premier cliquetis. Quand la porte s'ouvrait, il se tenait un peu bossu, et son œil gauche, un rien plus petit que le droit, lançait un éclair bien particulier. Un jour, après le bruit de ferraille, il s'est adressé à moi et surtout à lui-même : ben dis donc, ce ver a hérité du coucou de sacrées douleurs fantômes.

Moi, j'aimais bien cette horloge.

Pas le coucou toqué, le ver de terre, ni le balancier diligent. C'étaient les deux poids qui me plaisaient, avec leurs pommes de pin. Ils étaient lourds, en fonte, et j'y voyais les forêts de sapin de nos montagnes. Bien au-dessus de nos têtes, si denses, ces toits d'aiguilles d'un vert sombre. Et dessous, alignés au cordeau, à perte de vue, les troncs et leurs jambes de bois qui, debout comme toi, marchent quand tu marches, et courent à ton rythme. Mais autrement que toi, comme une armée. Et là, quand l'effroi te fait battre le cœur sous la langue, tu remarques, sous tes pieds, un tapis d'aiguilles toutes brillantes, cette paix lumineuse parsemée de pommes de pin. En te penchant, tu en ramasses deux et tu en mets une dans ta poche. L'autre, tu la gardes à la main, et déjà tu n'es plus seul. Elle te ramène à la raison : l'armée n'est qu'une forêt, et ton errance n'est qu'une promenade.

Mon père s'était donné un mal fou pour m'apprendre à siffler et à localiser une personne perdue en forêt, grâce à l'écho de son sifflement. Pour la retrouver, il fallait lui répondre en sifflant. J'avais compris le bien-fondé de ce geste, mais pas le passage de l'air par la bouche en cul-de-poule. Je m'y prenais de travers, j'aspirais en gonflant la poitrine au lieu d'émettre un son par les lèvres. Je ne suis jamais arrivé à siffler. Chaque fois que mon père me faisait une démonstration, je pensais seulement à ce que je voyais : les lèvres des hommes, à l'intérieur, brillent comme du quartz rose. Selon lui, je ne tarderais pas à me rendre compte de l'utilité de la chose. À savoir des sifflements. Moi, je ne pensais qu'à la membrane transparente de ses lèvres.

En fait, le coucou appartenait à l'ange de la faim. Au camp, ce n'était pas notre temps qui importait, mais la question : coucou, combien me reste-t-il à vivre...

Katie le Planton

Katharina Seidel, dite Katie le Planton, était du Banat. Une ordure avait dû l'inscrire sur la liste à la place d'un autre natif de Bakowa qui avait racheté sa liberté, ou bien l'ordure était sadique, et Katie avait toujours été sur la liste. Débile mentale de naissance, elle ne savait toujours pas où elle était, au bout de cinq ans. C'était une femme corpulente en réduction qui, à l'adolescence, avait cessé de grandir pour pousser en largeur. Elle avait une longue natte brune et une couronne de frisottis sur le front et dans la nuque. Au début, les femmes la peignaient tous les jours, puis, lors du fléau des poux, seulement de temps à autre.

Katie le Planton n'était bonne à rien. Tout lui échappait, la norme, les ordres, les punitions. Elle chamboulait complètement le fonctionnement d'une équipe. Le deuxième hiver, on lui inventa un travail de planton pour l'occuper : la nuit, elle devait monter la garde dans plusieurs baraques, successivement.

Pendant un certain temps, elle entraînait dans la nôtre, s'installait à la petite table, les bras joints, les yeux mi-clos, pour fixer l'ampoule et sa lumière réglementaire qui piquait les yeux. Ses pieds ne touchaient pas le sol, la chaise étant trop haute. Quand elle éprouvait de l'ennui, elle se balançait sur sa chaise d'avant en arrière en s'agrippant au bord de la table. Elle tenait à peine une heure, puis elle allait dans une autre baraque.

L'été, elle n'entraînait plus que dans la nôtre et y restait toute la nuit, car le coucou lui plaisait. Elle ne savait pas lire l'heure. Elle s'asseyait sous la lumière réglementaire, les bras joints, et attendait de voir le ver de terre sortir par sa petite porte. Dès le premier grincement, elle ouvrait la bouche comme pour participer au bruit de ferraille, tout en restant muette. À la deuxième apparition du ver élastique, elle était déjà endormie, le visage sur la table. Avant de s'endormir, elle ramenait sa natte sur le devant et la tenait toute la nuit pendant son sommeil. C'était peut-être pour être moins seule ou parce qu'elle avait peur, dans la forêt de ces 68 lits d'hommes ; sa natte l'aidait, comme une pomme de pin qu'on tient dans la forêt. Peut-être était-ce aussi pour s'assurer qu'on ne la lui volerait pas.

On la lui vola, mais nous n'y étions pour rien. Pour la punir de s'être endormie, Tur Prikulitch l'emmena à la baraque des malades.

La doctoresse dut lui raser la tête. Ce soir-là, Katie le Planton arriva à la cantine avec sa natte autour du cou et la posa sur la table comme un serpent. Elle trempa le haut de la natte dans la soupe et tenta de la recoller en la posant sur son crâne chauve. Elle nourrit aussi l'autre bout de la natte et se mit à pleurer. Heidrun Gast la lui retira en disant qu'il valait mieux l'oublier : après le repas, elle jeta la natte dans un des feux de camp de la cour, et Katie, sans souffler mot, la regarda brûler.

Même le crâne rasé, Katie continuait d'aimer le coucou et de s'endormir au premier grincement du ver élastique, la main repliée comme pour tenir la natte. Ses cheveux avaient repoussé, mais de quelques centimètres seulement, pourtant elle s'endormait toujours en serrant le poing. Elle s'endormit pendant des mois puis, au rasage suivant, ses cheveux repoussèrent clairsemés, moins nombreux que les piqûres de poux. Elle s'endormit ainsi jusqu'au jour où Tur comprit que si l'on pouvait soumettre des gens en pleine déchéance à un entraînement sévère, il était impossible de faire plier la débilité. Le service du planton fut supprimé.

Avant d'être tondue, Katie s'asseyait sur son calot au milieu du rang, dans la neige. Chichtvanionov criait : debout, fasciste. Tur la relevait en la tirant par la natte, mais dès qu'il lâchait prise, elle se rasseyait. À force de recevoir des coups de pied dans les reins, elle restait couchée par terre en chien de fusil, serrait sa natte dans son poing, se la fourrait dans la bouche. Le bout de la natte ressortait du poing comme une moitié d'oiseau brun qu'elle aurait mangé. Elle restait par terre, puis l'un de nous l'aidait à se relever, après l'appel, et l'emmenait à la cantine.

Katie avait révélé une des failles de Tur, la brutalité, alors que nous étions à sa botte. Puis, la brutalité n'ayant rien donné, elle avait révélé la faille de la pitié. Dans son désarroi, l'incorrigible Katie avait privé de tout sens la domination de Tur qui, par peur du ridicule, dut se soumettre. Dorénavant, pendant l'appel, Katie s'installait par terre sur le devant, à ses côtés. Assise pendant des heures sur son calot, elle le regardait avec l'air étonné d'une poupée articulée. Après l'appel, son calot restait collé à la neige, il fallait l'arracher.

Un été, trois soirs de suite, Katie perturba le rassemblement. D'abord, elle se tint tranquille à côté de Prikulitch, puis elle se rapprocha de ses pieds et se mit à lui lustrer la chaussure avec son calot. Il lui marcha

sur la main. Elle la retira et se mit à frotter l'autre chaussure. Il lui écrasa une seconde fois la main. Quand il releva le pied, elle bondit et se mit à courir entre les rangs en battant des ailes, avec des roucoulements de pigeon. Tout le monde retenait son souffle ; Tur eut un rire creux, celui d'un gros dindon. Katie répéta trois fois son manège du pigeon cireur de chaussures avant d'être exclue du rassemblement. Pendant l'appel, elle devait nettoyer le plancher des baraques. Elle remplissait un seau d'eau à la fontaine, tordait sa serpillière, l'enroulait autour du balai, et changeait l'eau sale à la fontaine après chaque baraque. Aucune confusion mentale ne venait perturber le processus. Le plancher était plus propre que jamais. Elle astiquait à fond et sans se presser ; elle avait dû prendre ce pli à la maison.

Elle n'était pas si folle que ça. Pour l'appel, elle disait PELLE. Quand une cloche tintait sur les fours à coke, elle pensait que c'était le début de la messe à l'église. Ayant la tête ailleurs, elle n'avait même pas besoin d'imaginer cette illusion. Son comportement s'adaptait non pas aux règles du camp mais aux situations. Elle était habitée par des instincts élémentaires, qu'on lui envoyait et qui déroutaient même l'ange de la faim. Il la hantait, comme nous tous, mais sans lui monter à la tête. Elle faisait les choses les plus simples sans discernement, et s'en remettait au hasard. Elle survécut au camp sans même faire de porte-à-porte. On ne la voyait jamais près des poubelles de derrière la cantine. Elle mangeait ce qu'elle pouvait trouver dans la cour du camp et sur le terrain de l'usine. Des fleurs, des feuilles, les graines des herbes folles. Et toutes sortes d'animaux : des vers et des chenilles, des asticots et des scarabées, des escargots et des araignées. Et, dans la cour, des crottes de chien gelées. On s'étonnait de voir à quel point les chiens de garde avaient confiance en cet être titubant coiffé d'un calot, à croire qu'il était des leurs.

Sa démente restait toujours dans les limites du pardonnable. Katie n'était ni affectueuse, ni revêche. Elle garda, toutes ces années durant, le naturel d'un animal domestique qui se sentait chez lui au camp. Elle n'avait vraiment rien d'étranger. Nous l'aimions bien.

Un après-midi de septembre où le soleil torride tapait encore, ayant fini mon travail, je me perdis dans les sentiers, derrière la Iama. Parmi les ardentes belles-dames, désormais immangeables, la folle avoine se balançait, grillée par l'été. Ses arêtes luisaient comme des squelettes de poisson et, dans leurs coques dures, les grains étaient encore laiteux. J'en mangeai. Sur le chemin du retour, pour ne plus nager dans les herbes folles, je suivis le chemin pelé. Katie le Planton était assise près du zeppelin. Posées sur une fourmilière, ses mains étaient toutes grouillantes et noires. Je lui demandai : Katie, tu fais quoi.

Je me fabrique des gants qui chatouillent, dit-elle.

Tu as froid, demandai-je.

Elle répondit : pas aujourd'hui, demain. Ma mère a fait des biscuits au pavot, ils sont tout chauds. Marche pas dessus, tu peux attendre, tout de même, t'es pas à la chasse. Quand on aura mangé tous les biscuits, on ira compter les soldats à la pelle. Et puis ils vont rentrer chez eux.

Ses mains redevinrent noires et grouillantes. Avant de lécher les fourmis, elle demanda : quand est-ce qu'elle va finir, la guerre.

Je dis : ça fait déjà deux ans qu'elle est finie. Viens, on rentre au camp.

Et elle : pas maintenant, tu vois bien que j'ai pas le temps.

L'affaire criminelle du pain

Fenia n'avait jamais de veste ouatée, mais une blouse blanche et, par-dessus, un gilet au crochet, toujours différent. Elle en avait un sépia, un violet sale comme une betterave pas épluchée, un ocre jaune, et un chiné gris et blanc. Ils avaient tous des manches trop larges et étaient un peu justes autour du ventre. On ne savait jamais quel gilet était prévu en fonction de quel jour, pour quelle raison Fenia en portait, ni pourquoi elle les enfilait par-dessus sa blouse. Ils ne pouvaient pas lui tenir chaud, étant constitués d'une multitude de trous et d'un peu de laine. De la laine d'avant-guerre reticotée bien des fois, effilochée, tout juste bonne à être travaillée au crochet. Elle venait peut-être de toutes les vestes usées d'une famille nombreuse, ou bien c'était un héritage, les tricots de tous les morts de la famille. Fenia avait-elle eu une famille avant-guerre, ou après, nous n'en savions rien. Personne ne s'intéressait à elle, mais tout le monde était à ses pieds parce qu'elle distribuait le pain. Elle était le pain et la maîtresse, et nous venions tous les jours lui manger dans la main.

Nous avions les yeux braqués sur elle comme si elle allait inventer le pain pour nous. Notre faim détaillait tous ses traits : ses sourcils comme deux brosses à dents, sa face au menton imposant, ses lèvres de cheval trop courtes qui ne lui couvraient pas bien les gencives, ses ongles gris, son grand couteau permettant un découpage minutieux des portions, et sa balance de cuisine à deux aiguilles. Et surtout ses yeux lourds, apathiques, comme les billes du boulier, qu'elle n'utilisait guère. Elle était d'une laideur repoussante, mais ça, on n'aurait pas osé le reconnaître, même en notre for intérieur, de peur qu'elle ne lise dans nos pensées.

Dès que les aiguilles de sa balance montaient et descendaient, je les suivais des yeux. J'avais la langue qui vibrait dans la bouche au même rythme, et je serrais les dents tout en gardant la bouche ouverte, pour que Fenia voie mes dents lui sourire. C'était un sourire forcé, de commande, à la fois vrai et faux, désarmé et sournois, pour ne pas perdre les faveurs de Fenia. Au lieu de mettre en jeu son sens de l'équité, il fallait l'encourager, si possible, et augmenter cette justice de quelques grammes.

En pure perte, car Fenia restait maussade. Son pied droit était beaucoup trop court. Elle clopinait tellement vers son étagère à pain que, selon nous, elle traînait la patte. Elle avait un tel fil à la patte qu'il lui abaissait même les commissures des lèvres — la gauche en permanence, et la droite de temps à autre —, à croire que sa mauvaise humeur venait du pain noir, et non du pied court. Les tics de sa bouche lui donnaient un air torturé, du côté droit.

Et comme c'était elle qui distribuait le pain à tout le monde, sa boiterie et son visage tourmenté nous semblaient illustrer fatalement le cours tordu de l'Histoire. Fenia avait une espèce de sainteté communiste. Elle était certainement chef de service à la direction du camp et officier du pain, sinon elle n'aurait jamais pu s'élever au rang de maîtresse du pain, complice de l'ange de la faim.

Elle était toute seule avec son couteau derrière son comptoir, dans une pièce blanchie à la chaux, entre sa balance et son boulier. Elle avait sûrement la tête pleine de listes. Elle savait précisément qui avait droit à une portion de 600 grammes, de 800 grammes ou 1 kilo.

Je succombai à la laideur de Fenia. Au fil du temps, je décelai en elle le contrepied d'une beauté, et finis par la vénérer. La répulsion m'aurait donné un air dur, et ç'eût été dangereux face aux aiguilles de la balance. Je me trouvais répugnant avec mes courbettes, mais seulement après avoir savouré son pain, qui me rassasiait vaguement pendant quelques minutes.

Aujourd'hui, il me semble que Fenia distribuait les trois sortes de pain que je connaissais à l'époque. La première était la ration quotidienne des Transylvains, ce pain acide du Dieu protestant, gagné à la sueur de Son front. La seconde était le pain complet tout brun, provenant des épis dorés d'Hitler et du Reich. La troisième était la ration de khleb sur la balance russe. L'ange de la faim connaissait cette trinité du pain, je crois, et la mettait à profit. L'usine de pain livrait le premier chargement à l'aube. Quand nous arrivions à la cantine, entre six et sept heures, Fenia avait déjà pesé les rations. Pour chacun de nous, elle remettait la portion sur la balance, équilibrait au gramme près, remettait une miette ou enlevait un morceau. De la pointe du couteau, elle montrait ensuite l'aiguille, et, penchant de travers son menton chevalin, me lançait un regard torve, à croire que tous les matins, depuis quatre cents jours, elle me voyait pour la première fois.

Six mois auparavant, quand il y avait eu cette affaire criminelle liée au pain, je m'étais dit que la faim nous rendait capables de tuer, la froide sainteté de Fenia s'étant glissée dans le pain.

En repasant le pain avec minutie, Fenia voulait nous montrer qu'elle était juste. Sur les étagères, les rations pesées à l'avance étaient protégées par des tissus blancs. Pour chaque ration de pain, Fenia soulevait un peu le lin blanc puis le remettait en place, comme les mendiants experts qui dévoilent un morceau de charbon en faisant du porte-à-porte. Dans la pièce blanchie à la chaux, avec sa blouse et ses tissus blancs, Fenia glorifiait l'hygiène alimentaire élevée au rang de culture du camp. Et de culture universelle. Les mouches devaient rester sur le tissu, par sur le pain. Elles se posaient dessus une fois que nous l'avions dans la main. Et quand elles ne s'envolaient pas assez vite, nous avalions leur faim avec une bouchée de pain. Je n'ai jamais réfléchi à la faim des mouches, ni au simulacre d'hygiène du lin blanc.

J'étais subjugué par la justice de Fenia, dont la gueule de travers allait de pair avec la précision de la pesée. Son allure hideuse frisait la perfection. Fenia n'était ni bonne ni mauvaise, ce n'était pas une personne, mais une loi en gilet à trou-trous. Jamais il ne me serait venu à l'idée de la comparer à d'autres femmes, aucune n'ayant une discipline aussi factice, une laideur aussi impeccable. Elle était à l'image de ce pain de mie dont nous convoitions les rations affreusement pâteuses et collantes, un lamentable étouffe-chrétien.

On nous donnait le matin notre ration de pain pour toute la journée. Comme presque tout le monde, j'étais candidat aux 800 grammes, la ration normale. On n'en avait que 600 pour les menus travaux sur le terrain du camp : vider les excréments des latrines dans des citernes, balayer la neige, faire des nettoyages d'automne et de printemps, blanchir la bordure du trottoir, dans l'allée centrale. Peu de gens avaient droit à 1 kilo, c'était l'exception en cas de travaux particulièrement durs. 600 grammes, ça peut paraître beaucoup, mais le pain était si lourd que même 800 grammes ne donnaient qu'une tranche épaisse comme le pouce, quand on la coupait au milieu du pain. Quand on avait la chance de récupérer un quignon à la croûte bien sèche et craquelée, la tranche faisait deux pouces.

La première décision de la journée était de savoir si j'aurais assez de tempérance pour ne pas manger toute ma ration au petit déjeuner avec la soupe aux choux, mais en mettrais de côté un morceau pour le soir tout en étant cerné par la faim. Il n'y avait pas de déjeuner ; étant au travail, on n'avait rien à décider. Le soir, à mon retour, j'avais une seconde décision à prendre, si toutefois j'avais su me retenir au petit déjeuner : suis-je assez tempérant pour me contenter de tâter mon oreiller, histoire de vérifier si le pain mis de côté y est bien. Puis-je attendre la fin du rassemblement pour le manger à la cantine. L'appel pouvait durer deux heures. Et s'il n'en finissait pas, encore plus longtemps.

Si j'avais manqué de tempérance le matin, je n'avais plus une miette de pain le soir, ni de décision à prendre. Je ne remplissais ma cuiller qu'à moitié, en aspirant à fond le contenu. J'avais appris à manger lentement, et à avaler de la salive après chaque gorgée de soupe. L'ange de la faim disait : la salive rallonge la soupe, et aller se coucher tôt raccourcit la faim.

J'allais me coucher tôt, mais j'étais réveillé en permanence par les battements de ma luette toute gonflée. Que je garde les yeux ouverts ou fermés, que je me tourne et me retourne, ou que je fixe la lumière réglementaire d'un air hébété, que quelqu'un ronfle comme s'il était en train de se noyer, que le ver élastique grince atrocement dans son coucou, la nuit était d'une ampleur incommensurable, et dedans, le lin blanc de Fenia était d'une blancheur infinie, recouvrant tant de pain inaccessible. Le matin, après l'hymne, la faim se précipitait avec moi vers Fenia et le petit déjeuner. Vers cette première décision surhumaine : suis-je capable de me retenir aujourd'hui et de garder un bout de pain pour le soir, et ainsi de suite.

Quelle suite...

Tous les jours, l'ange de la faim me dévorait le cerveau. Un jour, il m'a levé la main. Cette main aurait pu assommer Karli Halmen : ce fut l'affaire criminelle du pain.

Un jour où il était complètement libre, Karli Halmen avait mangé tout son pain au petit déjeuner. Tout le monde étant au travail, il avait la baraque pour lui jusqu'au soir. Et le soir, le pain mis de côté par Albert Gion avait disparu. Ce dernier s'était serré la ceinture cinq jours de suite pour économiser cinq bouts de pain, soit la ration d'un jour. De service avec nous toute la journée, il avait pensé en permanence à la soupe du soir et au pain, comme ceux qui en avaient mis de côté. Et en rentrant du travail, il avait regardé sous son oreiller, comme tout un chacun. Le pain n'était plus là.

Le pain avait disparu, et Karli Halmen était en caleçon et maillot de corps sur son lit. Albert Gion le força à se lever et lui envoya trois coups de poing dans la gueule. Sans souffler mot, Karli Halmen cracha deux de ses dents sur son lit. L'accordéoniste l'attrapa par la nuque, le poussa jusqu'au seau et lui plongea la tête dans l'eau. Des bruits de bulles et des râles s'échappèrent de son nez et de sa bouche, puis ce fut le silence. Le batteur lui retira la tête de l'eau et l'étrangla jusqu'à ce que sa bouche ait un spasme aussi laid que celle de Fenia. Tout en repoussant le batteur, j'ôtai ma claquette en bois en la brandissant d'une telle façon que j'aurais pu tuer le voleur de pain. L'avocat, qui s'était contenté de regarder la scène d'en haut, de son lit, se jeta sur moi par-derrière, m'arracha la socque et la lança contre le mur. Tout compissé, Karli Halmen vomissait des glaires pleines de pain, près du seau.

L'envie de tuer avait englouti mon bon sens. Non seulement le mien, mais celui de toute la meute. Nous traînâmes Karli et ses sous-vêtements pleins de sang et de pisse dehors, dans la nuit. C'était en février. Nous l'adossâmes au mur de la baraque, il chancela et tomba à la renverse. Sans même nous donner le mot, le

batteur et moi ouvrîmes nos braguettes ; Albert Gion et les autres en firent autant. Et tout le monde, puisque finalement c'était l'heure d'aller dormir, pissa sur la tête de Karli Halmen. Même l'avocat. Deux chiens de garde aboyèrent, suivis d'une sentinelle qui accourait. Les chiens reniflèrent le sang en grondant, et le planton lança des jurons. Avec l'avocat, il transporta Karli à la baraque des malades. Nous les suivîmes des yeux en nettoyant dans la neige nos mains ensanglantées. Tout le monde rentra sans un mot et se terra dans son lit. J'avais une tache de sang au poignet ; je la tournai vers la lumière pour constater que le sang de Karli était vermillon comme de la cire à cacheter ; Dieu merci, il ne sortait pas d'une artère, mais d'une petite veine. Dans un silence de mort, j'entendis le grincement du ver élastique comme s'il avait été tout près de ma tête. Je cessai de penser à Karli Halmen, à Fenia et à ses tissus d'une blancheur infinie, et même au pain hors de portée. Je sombrai dans un sommeil profond et tranquille.

Le lendemain, le lit de Karli Halmen était vide. Tout le monde se rendit à la cantine comme d'habitude. Même la neige était vide et non plus rouge, il avait reneigé. Karli Halmen resta deux jours au baraquement des malades. Puis il revint s'asseoir parmi nous à la baraque, plein de plaies purulentes, les yeux bouffis et à moitié fermés, les lèvres bleues. La querelle du pain étant vidée, chacun reprit son comportement habituel sans lui faire de remontrances au sujet du vol. Et il ne nous a jamais reproché de l'avoir puni, il savait qu'il l'avait mérité. Le tribunal du pain ne juge pas une cause, il punit. La pénurie ignore les réglementations et n'a pas besoin de loi. Si la pénurie en est une, c'est parce que l'ange de la faim est lui aussi un voleur qui dérobe le cerveau. La justice du pain se passe de prologue et d'épilogue, elle est simplement du présent. D'une transparence et d'un mystère parfaits. De toute façon, sa brutalité est autre que celle de la violence ignorant la faim. La morale usuelle n'a pas de prise sur le tribunal du pain.

Le tribunal du pain avait eu lieu en février. En avril, Karli Halmen était chez l'homme au rasoir ; ses plaies étaient guéries, sa barbe avait repoussé comme de l'herbe piétinée. J'étais après lui, j'attendais donc mon tour dans le miroir, comme Tur Prikulitch qui avait été derrière moi, une fois. Oswald Enyeter posa ses mains velues sur les épaules de Karli et demanda : depuis quand a-t-on deux dents qui manquent sur le devant. Karli Halmen répondit aux mains velues, sans parler à l'homme au rasoir ni à moi-même : depuis l'affaire criminelle du pain.

Le barbier ayant fini de le raser, je m'installai à sa place. Pour une fois, Oswald Enyeter se mit à siffler une sérénade en me faisant la barbe, et une tache de sang jaillit de la mousse. Elle n'avait pas le rouge vif de la cire à cacheter, elle était rouge foncé, comme une framboise dans la neige.

Madone au croissant de lune

Quand la faim est à son comble, nous parlons de notre enfance et de nourriture. Les femmes en parlent plus en détail que les hommes. Les plus prolixes sont les villageoises : pour elles, chaque recette n'a pas moins de trois actes, comme une pièce de théâtre. Les divergences sur les ingrédients accroissent le suspense de manière vertigineuse s'il faut ajouter à la farce aux lardons un oignon entier et surtout pas un demi, ou bien six gousses d'ail au lieu de quatre, si l'ail et l'oignon se hachent ou s'il vaut mieux les râper. Faut-il préférer la mie à la croûte, le cumin au poivre, l'origan étant de toute façon le mieux, bien préférable à l'estragon, lequel va avec le poisson, et non avec le canard. Faut-il glisser la farce entre la peau et la chair afin que la graisse la pénètre pendant la cuisson, ou bien doit-on à tout prix farcir la cavité abdominale afin qu'elle ne boive pas toute la graisse de la peau dans le four... Là, le drame atteint son point culminant. C'est tantôt la farce protestante du canard transylvain, tantôt la farce catholique du canard souabe qui l'emporte.

Et quand les femmes du village fabriquent en paroles des pâtes à potage, elles en ont à coup sûr pour une demi-heure, le temps de débattre du nombre d'œufs, de déterminer s'il faut remuer à la cuiller ou pétrir à la main, étaler une pâte fine comme du papier à cigarettes sans la déchirer, et la mettre à sécher sur la planche. Et l'enrouler, la découper, faire glisser les nouilles dans la soupe, donner un petit bouillon ou un gros, la servir parsemée d'une poignée de persil haché, ou n'en mettre qu'une petite pincée, voilà qui prend un quart d'heure de plus.

Les femmes de la ville ne discutent pas du nombre d'œufs à incorporer aux pâtes, elles veulent savoir combien en économiser. Et comme elles passent leur temps à faire des économies, leurs recettes ne donneraient même pas le prologue d'une pièce de théâtre.

Raconter des recettes, c'est tout un art, plus délicat que celui de raconter une histoire drôle. Le bon mot doit porter juste, même s'il n'est pas amusant. Quand la recette commence par PRENEZ, c'est déjà le fin mot de l'histoire, vu qu'ici, au camp, on n'a rien. Mais ce bon mot, on évite de le prononcer. Les recettes sont les histoires drôles de l'ange de la faim. Pour venir s'asseoir à la baraque des femmes, il y a un parcours semé d'embûches. À l'entrée, il faut dire qui on cherche en devançant la question. Le mieux est de demander d'emblée si Trudi est là et, tout en parlant, d'aller vers la gauche, au troisième rang, jusqu'à son lit. Les châlits sont des structures en fer surmontées d'un étage, comme chez les hommes. Des couvertures pendent çà et là pour dissimuler les amours du soir ; loin d'aspirer à me glisser derrière, je ne veux que des recettes. Les femmes me croient trop timide parce qu'un jour elles m'ont vu avec des livres. Elles pensent que la lecture rend délicat.

Au camp, je n'ai jamais lu les livres que j'avais apportés. Le papier y était strictement interdit, et au début du premier été j'avais caché mes livres sous des briques, derrière la baraque, avant de les bazarder. Moyennant cinquante pages de papier à cigarettes arraché à mon *Zarathoustra*, j'avais une mesure de sel, et même une de sucre si je donnais soixante-dix pages. Contre tout mon *Faust* relié pleine toile, Peter Schiel m'avait fabriqué un peigne à poux en fer-blanc. Quant à l'anthologie *Huit siècles de poésie*, je l'ai dévorée sous forme de polenta ou de saindoux, et le mince recueil de Weinheber, je l'ai transformé en millet. La lecture ne rend pas délicat, mais discret.

Après le travail, je regarde discrètement les jeunes surveillants russes qui se douchent. Si discrètement que je ne sais même plus pourquoi. Si je le savais, ils me tabasseraient à mort.

Une fois de plus, je n'ai pas été tempérant, j'ai mangé tout mon pain dès le petit déjeuner. Me revoilà chez les femmes, assis à côté de Trudi Pelikan sur son lit. Les deux Zirri nous rejoignent et s'installent en face de nous, sur le lit de Corina Marcu, qui est au kolkhoze depuis des semaines. J'observe le duvet doré et la verrue noire ornant les doigts maigres des deux compagnes, et pour ne pas passer tout de suite à la nourriture je parle de mon enfance.

Tous les étés, nous allions à la campagne pour les grandes vacances. Nous, c'est-à-dire ma mère, la bonne Lodo et moi. Notre maison de campagne était dans la région de la Wench, en face du mont Schnürleibl, et nous y passions deux mois en faisant chaque fois une excursion d'une journée à Schässburg, la ville la plus proche. Il fallait prendre le train en contrebas, dans la vallée, à une gare dont le nom hongrois était Hétur, et Siebenmänner en allemand. La cloche sonnait sur la maisonnette du chef de gare : le train venait de quitter la gare de Danesch et arriverait dans cinq minutes. Il n'y avait pas de quai. Lorsque le train entrait

en gare, le marchepied m'arrivait à la poitrine. Avant de monter, j'observais les roues noires au pourtour rutilant, les tiges des pistons, les essieux et les amortisseurs. Ensuite, le train longeait la baignade, la maison de Toma et le champ du vieux Zacharias. Nous lui donnions tous les mois deux paquets de tabac en guise de péage, puisque nous devons traverser son orge pour aller nous baigner. Après, il y avait le pont en fonte et l'eau jaune qui roulait dessous. Plus loin, la Villa Franca était juchée sur son rocher sableux, tout rongé : nous étions déjà à Schässburg. Nous commençons toujours par aller au café chic de la place du marché, le Martini. Nous détonnions un peu parmi les clients avec nos vêtements trop légers, ma mère en jupe-culotte, et moi en culotte courte avec mes chaussettes grises, les moins salissantes. Seule Lodo avait ses habits du dimanche comme au village, une grande blouse blanche et un foulard noir bordé de roses, avec des franges de soie verte. Des roses rouges en camaïeu plus grosses que nature, de la taille d'une pomme. Ce jour-là, nous avions le droit de manger tout ce que nous voulions, et à satiété. Nous avions le choix entre des truffes à la pâte d'amande, des meringues au chocolat, des savarins, de la génoise à la crème au beurre, des biscuits roulés aux noix, des rouleaux de pâte feuilletée pleins de mousse, des amandines à la confiture d'abricot, des bouchées aux noisettes, du gâteau au chocolat avec une pointe de rhum, des millefeuilles, du nougat et des opéras. Là-dessus, de la glace à la fraise dans une coupelle en argent, ou à la vanille dans un verre, ou au chocolat dans une petite coupe en porcelaine, toujours avec de la crème fouettée. Et pour finir, si on avait encore de la place, du gâteau aux griottes avec de la gelée. Je sentais le marbre frais de la table sous mes avant-bras, et, au creux des genoux, la douce panne de velours de la chaise. Tout en haut, sur le buffet noir, une madone au croissant vêtue d'une longue robe rouge se balançait au souffle du ventilateur, la pointe du pied posée sur un gracieux croissant de lune. Quand j'eus terminé mon histoire, c'était plutôt notre estomac qui se balançait, tandis que nous étions assis au bord du lit. Derrière moi, Trudi Pelikan tendit le bras pour attraper le pain qu'elle avait mis de côté sous son oreiller. Chacun prit sa gamelle et mit sa cuiller dans sa veste. Comme j'avais déjà ma vaisselle sur moi, on partit dîner ensemble. On se mit à la queue leu leu devant la marmite de soupe avant de s'installer à une grande table. Chacun avait sa méthode pour rallonger la soupe et se taisait. Du bout de la table, tandis que les cuillers ferrailaient, Trudi Pelikan me demanda : Léo, comment il s'appelait déjà, ton café...

Je criai : le Café Martini.

Et elle, deux ou trois cuillerées plus tard : et la femme sur la pointe des pieds. Je fis : la madone au croissant de lune.

Pain du jour, pain des joues

Le piège du pain, tout le monde tombe dedans à l'aveuglette.

Dans le piège de la tempérance au petit déjeuner, dans celui des échanges de pain au dîner, ou dans le piège nocturne du pain stocké sous l'oreiller. Le piège de la tempérance est le pire qu'ait trouvé l'ange de la faim : avoir faim et avoir du pain, mais ne pas le manger. Être plus dur avec soi-même que la terre gelée. Tous les matins, l'ange de la faim nous dit : pense à ce soir.

Le soir, avant la soupe aux choux, on échange du pain, la provision de chacun lui semblant toujours plus petite que celle du voisin. Lequel a la même impression.

Avant l'échange, le cerveau connaît un moment d'élan, suivi de doutes. Dans la main de l'autre, après l'échange, le pain est plus grand qu'il ne l'était dans la mienne. Et le pain qu'on m'a donné diminue, une fois dans ma main. Qu'il se détourne vite, l'autre. Il a de meilleurs yeux que moi, il m'a bien eu. Je n'ai plus qu'à faire un nouvel échange. Mais l'autre, à son tour, croit que c'est moi le profiteuse, au deuxième échange aussi. Et revoilà le pain qui diminue dans ma main. Je cherche un troisième échange. D'autres mangent déjà. Si la faim peut tenir le coup, il y a encore un quatrième ou un cinquième échange. Et si c'était en pure perte, on annule tout, et je récupère mon pain à moi.

Ces échanges de pain sont une nécessité permanente, ils vont vite et ratent leur coup de justesse. Le pain trompe, comme le ciment. De même que le ciment rend malade, le pain peut donner la maladie de l'échange. L'échange de pain, c'est le tapage de la vie : les yeux s'animent, les doigts s'agitent. Le matin, les aiguilles de la balance vacillent, le soir ce sont les yeux. Pour le troc, on ne cherche pas seulement le pain qu'il faut, il faut aussi trouver la tête voulue. On jauge l'autre et la fente de sa bouche, le mieux étant qu'elle ait presque la taille d'une faux effilée. Ensuite, on expertise le duvet d'affamé, au creux des joues, histoire de voir si les fins poils blancs sont assez longs et fournis. Quand un être va mourir d'inanition, un lièvre lui pousse sur les joues. Et là, on se dit que le pain de cet homme va être gâché : plus la peine de le nourrir, vu la taille du lièvre blanc. Voilà pourquoi on appelle pain des joues le quignon échangé avec ceux qui ont le lièvre blanc.

Le matin, on n'a pas le temps, et il n'y a rien à échanger. Le pain fraîchement coupé a l'air d'être le même. Le soir, chaque tranche sèche différemment, elle devient raide et anguleuse, ou courbe et ventrue. L'aspect qu'elle prend en se desséchant donne l'impression que le pain nous trompe. Tout le monde a ce sentiment, même sans avoir fait de troc. Et les échanges ne font que renforcer cette impression : une illusion d'optique se substitue à une autre. On est toujours floué, mais aussi fatigué. L'échange du pain du jour contre le pain des joues s'arrête aussi brusquement qu'il avait commencé. Le tapage est fini, les yeux fixent la soupe. Une main tient le pain, l'autre la cuiller.

Esseulé dans la horde des autres, chacun se met à rallonger sa soupe. Il y a aussi une horde de cuillers, de gamelles, de soupes aspirées à grand bruit, de pieds gesticulant sous les tables. La soupe réchauffe, elle vit dans le gosier. Je la fais siffler, il faut que je l'entende. Je m'interdis de compter les cuillerées. Si on ne les compte pas, il y en a plus de seize ou dix-neuf. Ces chiffres, autant les oublier.

Un soir, Konrad Fonn a fait un échange avec Katie le Planton. Elle lui a donné son pain du jour, et il lui a mis un petit rectangle de bois dans la main. Elle a mordu dedans, bouche bée, rien dans le gosier. Personne n'a ri, à part l'accordéoniste. Karli Halmen a pris le bout de bois et l'a plongé dans la soupe aux choux de l'accordéoniste, qui a rendu son pain à Katie le Planton.

Tout le monde tombe à l'aveuglette dans le piège du pain. Mais le pain des joues de Katie, personne n'a le droit d'en faire son pain du jour. C'est une des lois du tribunal du pain. Au camp, nous avons appris à dépouiller les morts sans avoir le frisson. On les déshabille avant le début de la rigidité, leurs vêtements nous empêchent de mourir de froid. Et nous mangeons leur quignon de pain. Après le dernier soupir, la mort est un bénéfice pour nous. Or Katie le Planton est vivante, même si elle ne sait pas où elle est. Nous qui le savons, nous la traitons comme un bien qu'on aurait amassé. Elle nous permet de réparer le mal qu'on se fait les uns aux autres. Tant qu'elle vit parmi nous, le principe, c'est que nous sommes capables de faire toutes sortes de choses, mais pas n'importe quoi. Ce fait a sans doute plus d'importance que Katie elle-même.

Le charbon

Du charbon, il y en a autant que de la terre, plus qu'il n'en faut.

Le CHARBON BITUMINEUX vient de Petrovka. Il est lourd, mouillé, collant, et plein de pierres grises. Il a une odeur âcre d'incendie, et des morceaux friables comme du graphite. Une fois qu'on l'a moulu dans la Molina et lavé dans la Moïka, il reste beaucoup de déchets.

Le CHARBON SULFUREUX de Kramatorsk arrive en général vers midi. La Iama surplombe le silo à charbon, un énorme trou souterrain recouvert d'un grillage. Les wagons-tombereaux arrivent un par un sur le grillage, ce sont des Pullman de soixante tonnes avec, sous le ventre, cinq portes qu'on ouvre au marteau, et si elles retombent tout de suite on entend cinq coups comme ceux du gong au cinéma. Dans ce cas, il est tout à fait inutile de grimper dans le wagon, car le charbon déboule à grand bruit. La poussière obscurcit la vue, et dans le ciel le soleil est gris comme une gamelle en fer-blanc. On respire un bon coup en avalant moins d'air que de poussière, et cette dernière crisse entre les dents. En un quart d'heure, les soixante tonnes sont déchargées. Il ne reste sur la Iama que quelques blocs trop volumineux. Le charbon sulfureux est léger, sec et cassant. Il a l'éclat cristallin du mica. Il n'est pas granuleux, il est constitué de parcelles et de poussière. Si son nom vient du soufre, il n'en a pas l'odeur. Le soufre venant du charbon se retrouve bien plus tard, sous forme de dépôts jaunes dans les mares de la cour. Ou encore la nuit, sur l'aire où sèchent les parpaings de mâchefer, le terril a des yeux jaunes en incandescence, comme des fragments de lune.

Le CHARBON ANTHRACITEUX vient de la toute proche mine de Rudni. On ne peut pas dire qu'il soit gras, sec, pierreux, sableux, ou granuleux. Il est tout cela à la fois, sans avoir la moindre particularité, et surtout il ne paie pas de mine. Il regorge d'anthracite, c'est sûr, mais il manque de caractère. C'est le charbon le plus précieux, paraît-il. Nous n'avons jamais été amis, de près ou de loin. Le charbon anthraciteux était perfide, difficile à décharger ; on avait l'impression de bêcher dans une boule de chiffons ou un enchevêtrement de racines.

Comme une gare, la Iama est vaguement recouverte d'un toit et pleine de courants d'air. Le vent cingle, le gel y est mordant, les jours brefs ; il y a de l'éclairage dès midi, un mélange de poussière de charbon et de neige. Par vent de biais, on reçoit la pluie en plein visage, ou de très grosses gouttes qui dégoulinent du toit. Il peut y avoir une chaleur torride, ou de longues journées de soleil et de charbon à en tomber à la renverse. Et le nom de ce charbon est aussi dur que son déchargement. C'est un nom qui fait bafouiller, on ne le murmure pas comme celui de la houille.

La HOUILLE est agile. Elle vient de Iasinovataïa. Le natchalnik chuchote plus ou moins en l'appelant le COUP D'GRISOU. Sale coup pour le lièvre gris, et c'est ce qui me plaît. Chaque wagon contient des noix, des noisettes, des grains de maïs et des petits pois. Les cinq abattants s'ouvrent facilement, on les libère presque du bout des doigts, et on les entend retomber. La houille pousse cinq grondements ; meuble, grise comme l'ardoise, elle est seule, débarrassée de ses déchets. En la regardant, on se dit : le coup d'grisou a le cœur tendre. Après le déchargement, le grillage est vide, on dirait qu'il n'a rien vu passer. Nous sommes en haut. Dessous, dans le ventre de la Iama, il doit y avoir des chaînes de montagne et des gorges pleines de houille. C'est là que le coup d'grisou a son dépôt.

Dans la tête aussi, on a un dépôt. L'air chaud de l'été vibre au-dessus de la Iama comme au pays, le ciel est aussi soyeux. Mais chez moi, personne ne sait que je suis encore vivant. En ce moment, à la maison, mon grand-père mange sa salade de concombres dans la véranda, et il me croit mort. Ma grand-mère attire les poules derrière la remise en imitant leur gloussement, elle leur lance de la nourriture dans l'ombre grande comme une pièce, et elle me croit mort. Mes parents sont peut-être à la Wench. Ma mère, en costume marin fait maison, est étendue dans les hautes herbes de l'alpage, et me croit déjà au ciel. Je ne peux pas lui dire en la secouant : tu m'aimes, toi, voyons, je suis encore en vie. Attablé à la cuisine, mon père remplit lentement les cartouches de grenaille, ce petites billes de plomb durci, en vue de la chasse aux lièvres, à l'approche de l'automne. Coup d'grisou.

Que les secondes traînent

J'étais à la chasse.

À l'approche du second automne, comme Kobelian s'était éloigné, j'ai abattu un rat-taupe d'un coup de pelle, dans la steppe. Il a poussé un bref sifflement, à la manière d'un train. Que les secondes traînent quand un front est fendu de travers au-dessus de la gueule. Coup d'grisou.

Je voulais le manger.

Là, rien que de l'herbe. Impossible d'attacher la bête avec de l'herbe et de la dépecer en me servant d'une pelle. Je n'avais ni les outils voulus, ni le cœur à ça. Ni le temps, car Kobelian est revenu, et il a vu. Alors j'ai laissé la bête traîner là, tout comme les secondes quand un front est fendu de travers au-dessus de la gueule. Coup d'grisou.

Père, un jour tu avais voulu m'apprendre à siffler pour répondre à une personne perdue.

Le sable jaune

Le sable jaune a des nuances qui vont du blond peroxydé au jaune canari, en se teintant même de rose. Il est si délicat que c'est pitié de le voir mélangé au ciment gris.

Un autre soir, sur le tard, Kobelian m'a emmené avec Karli Halmen faire un transport privé. De sable jaune. Cette fois-là, il a dit : on va chez moi. Je n'ai rien à construire, mais va y avoir un jour de fête, et on a de la culture, quoi.

Avec Karli, on a compris que le sable jaune, c'était de la culture. On en répandait après les nettoyages de printemps et d'automne dans la cour du camp et à l'usine, pour embellir les trottoirs. Au printemps, cette décoration fêtait la fin de la guerre, et à l'automne, la Révolution d'octobre. Le 9 mai, la paix avait déjà un an. Elle ne nous avait servi à rien : c'était notre deuxième année de camp. Vint le mois d'octobre. L'ornement printanier du sable jaune avait été balayé depuis belle lurette par le vent des journées sèches, et charrié par le ruissellement de la pluie. Pour décorer l'automne, du sable jaune tout frais avait été saupoudré dans la cour, comme du sucre glace. Ce sable embellissait le grand mois d'octobre, mais n'annonçait en rien notre retour à la maison.

Nos transports n'avaient rien à voir avec la beauté. Nous allions chercher à la CARIERA des tonnes de sable jaune que les chantiers dévoraient. Cette carrière était inépuisable : au moins trois cents mètres de long, vingt ou trente de profondeur, et du sable à perte de vue. Une arène exploitée à ciel ouvert, du sable. Toute la région pouvait venir se servir. Et plus on en prenait, plus la carrière s'agrandissait, plus elle s'enfonçait en rongant le sol.

Il suffisait d'être khitri, malin, et de garer le camion tout contre la paroi sableuse : là, plus besoin de remonter le sable jusqu'à la benne, on le pelletait tranquillement au même niveau, ou on le faisait dégringoler sans peine.

Fascinante, la carrière avait tout d'une empreinte d'orteil. Du sable pur, sans une miette de terre. De grandes strates horizontales et rectilignes, superposant blanc cireux, chair livide, jaune pâle, jaune acide, ocre et rose. Fraîches et humides. Le sable devenait floconneux quand on le pelletait, il séchait en s'envolant. La pelle marchait toute seule, le camion se remplissait vite et se déchargeait lui-même grâce à sa benne basculante. En compagnie de Karli Halmen, j'attendais le retour de Kobelian à la carrière.

Kobelian se laissait tomber dans le sable, lui aussi, et restait allongé pendant que nous chargions. Il allait jusqu'à fermer les yeux, à dormir peut-être. Nous lui donnions un petit coup de pelle sur la chaussure quand le camion était plein. Il se levait d'un bond et marchait lourdement jusqu'à la cabine, comme un homme en fil de fer. Et l'empreinte de son corps restait dans le sable, à croire qu'il y avait deux Kobelian, un moulé en creux par terre, et un debout près de la cabine, le fond de culotte mouillé. Avant de monter, il crachait deux fois dans le sable ; puis il attrapait le volant d'une main, se frottait les yeux de l'autre, et démarrait.

C'était alors à notre tour de nous coucher dans le sable sans rien faire, et de l'écouter ruisseler, se lover contre nous. En haut, le ciel s'incurvait. Entre le ciel et le sable s'étendait la ligne zéro d'une bande d'herbe. Temps à l'arrêt, silencieux et lisse, et tout autour, un scintillement microscopique. Les lointains nous entraient dans la tête, on se disait qu'on avait foutu le camp, qu'on appartenait à tous les sables des quatre coins du monde, et non aux travaux forcés. Une fuite en position couchée, voilà ce que c'était. Je laissais mes yeux vagabonder, je m'évadais sous l'horizon, sans danger, sans conséquence. Le sable me maintenait le dos par-dessous, et le ciel me hissait le visage vers lui. Le ciel ne tarda pas à devenir aveugle, et mes yeux le firent redescendre vers eux ; mes prunelles et mes sinus étaient remplis de soleil, un bleu immobile les perçait de part en part. Nul ne savait où j'étais, sous le ciel qui me recouvrait entièrement. Pas même le mal du pays. Dans le sable, le ciel ne mettait pas le temps en marche, et il n'arrivait pas non plus à en inverser le cours ; et le sable jaune ne pouvait rien changer à la paix, fût-ce la troisième ou la quatrième. Même après la quatrième, nous étions encore au camp.

Karli Halmen était couché face contre terre dans son enfoncement. Désormais refermées, les cicatrices de l'affaire du pain luisaient comme des zébrures de cire dans ses cheveux ras. La soie rouge des veinules brillait à travers les pavillons de ses oreilles. Je repensai à mon dernier rendez-vous, au parc des aulnes puis aux bains Neptune, avec ce Roumain deux fois plus vieux que moi et marié. Il m'avait attendu très longtemps, la fois où je n'étais pas venu. Et bien des fois après, jusqu'à ce qu'il comprenne que je ne reviendrais plus

jamais. Kobelian devait repasser une demi-heure plus tard, au bas mot.

Et ma main se souleva encore pour caresser Karli. Heureusement, il me détourna de la tentation. Il releva la tête, ayant mordu le sable. Il mangeait, le sable crissait entre ses dents, et il l'avalait. Je restai figé tandis qu'il se remplissait la bouche une seconde fois. Des grains de sable tombaient de ses joues pendant qu'il mâchait. Ils avaient laissé l'empreinte d'un tamis sur ses joues, son nez et son front. Et sur les deux joues, les larmes faisaient un cordon brun pâle.

Quand j'étais petit, je mordais dans les pêches, puis je les laissais tomber, la trace de la morsure vers le bas. Ensuite, je les ramassais, je mangeais le morceau plein de sable, et je les rejetais par terre. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le noyau. Mon père m'avait emmené chez le médecin parce que je n'étais pas normal et que j'aimais le sable. Maintenant j'en ai marre, du sable, et je ne sais même plus à quoi ça ressemble, une pêche.

Je dis : c'est jaune, avec du duvet et un peu de soie rouge autour du noyau.

Au bruit du camion qui arrivait, nous nous relevâmes.

Karli se mit à pelleter. Quand il remplissait sa pelle, ses larmes coulaient à la verticale. Quand il faisait voler le sable, elles lui coulaient à gauche dans la bouche, et à droite dans l'oreille.

Les Russes ont leurs chemins

Karli Halmen et moi avons retraversé la steppe en camion. Des rats-taupes détalait de toutes parts. Partout des ornières, des touffes d'herbe écrasées, laquées de sang mordoré, déjà sec. Partout des nuées de mouches et leurs processions sur des fourrures écrasées, vidées de leurs entrailles. Beaucoup brillaient encore, toutes fraîches, irisées d'entrelacs bleuâtres évoquant un amas de colliers de nacre. D'autres étaient violacées, à demi décomposées, ou déjà racornies comme des fleurs séchées. Et à l'écart des ornières gisaient les rats-taupes projetés par les véhicules, à croire que les roues les avaient épargnés et qu'ils étaient endormis. Karli lança : morts, on dirait des fers à repasser. Jamais, au grand jamais ils n'avaient eu l'air de ça. Comment avait-il pu avoir une idée pareille... Ce mot, je l'avais déjà oublié.

Certains jours, les rats-taupes ne se méfiaient pas assez des roues. Ces jours-là, comme le vent avait le souffle d'un véhicule bruyant, il perturbait peut-être leur instinct. Quand les roues s'approchaient des animaux, ils trottaient mollement, pas pour sauver leur peau. J'étais certain que Kobelian ne se donnait jamais la peine de faire un écart pour un rat-taupe. Et tout aussi certain qu'il n'en avait jamais écrasé : jamais on n'avait entendu un couinement sous ses roues. De toute façon, le vacarme du camion Lancia aurait couvert ce sifflement aigu.

Ce couinement des rats-taupes sous les roues, je le connais toutefois pour l'avoir entendu dans ma tête à chaque transport. Bref, déchirant, trois syllabes sifflant : coup d'grisou. Comme si on l'assommait d'un coup de pelle, c'est exactement pareil, parce que ça va tout aussi vite. Et je sais aussi l'effroi de la terre et sa vibration en cercles concentriques, à cet endroit-là, on dirait qu'une grosse pierre est tombée dans l'eau. Je sais même que juste après avoir asséné un seul coup de toutes ses forces, on a les lèvres qui brûlent d'avoir été mordues.

Depuis que j'ai abandonné ce rat-taupe, j'essaie de me persuader qu'on ne peut pas manger ces animaux même si, vivants, ils ne vous inspirent pas la moindre compassion, et que, morts, ils n'ont rien de dégoûtant. Si j'éprouvais de la pitié ou du dégoût, ce ne serait pas à l'égard des rats-taupes, mais de moi-même. Je serais dégoûté d'avoir hésité par pitié, mais l'animal n'y serait pour rien.

Tout de même, si on avait le temps avec Karli, la prochaine fois, si on pouvait descendre, le temps que Kobelian remplisse trois ou quatre sacs d'herbe fraîche pour ses chèvres, si on avait plein de temps... Je crois que Karli ne marcherait pas dans la combine, du fait de ma présence. Il faudrait que je perde un certain temps à l'encourager, et du coup il serait presque trop tard, même si on avait le temps une prochaine fois. Faudrait que je dise : on ne va pas avoir honte face aux rats-taupes ou à la steppe. Je crois qu'il serait surtout gêné vis-à-vis de lui-même. Moi, non. Je suis moins gêné vis-à-vis de Kobelian. Il faudrait sans doute que je demande à Karli pourquoi il le prend pour modèle. Si Kobelian était à des lieues de chez lui, comme nous, je suis convaincu qu'il mangerait des rats-taupes. Faudrait lui dire ça.

Pendant bien des jours, on ne voyait plus dans la steppe que des touffes d'herbes écrasées et laquées de brun, du jour au lendemain. Et du jour au lendemain, tous les nuages avaient fondu. Dans le ciel, il ne restait plus que des grues décharnées et, sur terre, des mouches à viande grasses et déchaînées. Mais dans l'herbe il n'y avait plus de rats-taupes morts.

Où sont-ils, demanderais-je à Karli. Regarde un peu les Russes, va savoir pourquoi il y en a plein qui, en marchant dans la steppe, se baissent et restent assis un bout de temps. Tu crois qu'ils se reposent, qu'ils sont tous fatigués. Mais ceux-là, comme nous, ont un nid dans le crâne et le ventre creux. Les Russes ont leurs chemins à eux. Et plus de temps que nous. Ils sont chez eux dans la steppe. Kobelian n'a rien contre ça. Va savoir pourquoi, dans sa cabine il a toujours une pelle à manche court près de la pédale de frein ; l'herbe, c'est à la main qu'il l'arrache. Quand nous ne sommes pas dans les parages, il ne ramasse pas seulement de l'herbe pour ses chèvres : voilà ce que je dirais à Karli sans avoir besoin de mentir, car je suis loin de savoir la vérité. Et même si je la savais, ce ne serait qu'une vérité, et son contraire en serait une autre. Toi et moi, nous ne sommes pas les mêmes avec Kobelian que sans lui, dirais-je. D'ailleurs moi, je suis différent quand je suis sans toi. Tu es le seul à te figurer que tu n'es jamais un autre. Tu étais bien différent, le jour où tu as volé du pain, moi-même j'étais différent, et tous les autres aussi. Mais ça, je ne le dirais jamais, parce que ce serait un reproche.

La fourrure pue quand elle brûle. Je dépèce la bête et toi, allume vite un feu, dirais-je, si Karli se décidait

tout de même à marcher dans la combine.

Karli et moi n'avons cessé de traverser la steppe avec Kobelian. Une semaine plus tard, nous étions encore en haut du camion. L'air était blême, l'herbe orange, et le soleil faisait virer la steppe vers la fin de l'automne. Les gelées nocturnes avaient saupoudré de sucre les rats-taupes écrasés. Nous dépassâmes un vieux qui, pris dans le tourbillon de poussière, agita sa pelle. C'en était une à manche court. Sur l'épaule, il avait un sac à peine chargé, mais déjà lourd. Karli fit : celui-là, c'est pas de l'herbe qu'il ramasse. Si on avait le temps la prochaine fois, si on pouvait descendre. Kobelian n'aurait rien contre ça, mais toi qui veux avoir du tact, tu ne marcherais jamais dans cette combine.

Une faim aveugle, ce n'est pas un vain mot. Karli et moi ne savions pas grand-chose l'un de l'autre. Nous étions trop souvent ensemble. Quant à Kobelian, il ne savait rien de nous, et nous ne savions rien de lui. Nous étions tous différents de ce que nous sommes.

Les sapins

Peu avant Noël, j'étais dans la cabine avec Kobelian. Le soir tombait, nous faisons un autre trajet au noir chez son frère, avec un chargement de charbon.

Une gare en ruine et des pavés, les abords d'une petite ville. Nous nous engageâmes dans une rue du faubourg, cahoteuse et sinueuse. Le ciel avait encore une bande de lumière, et derrière une grille en fonte des épicéas noirs se dressaient dans la nuit ; minces et pointus, ils dépassaient de loin tout le reste. Kobelian s'arrêta trois maisons plus loin.

Je commençai à décharger, et il agita mollement la main pour signifier : pas si vite, on a le temps. Il entra dans une maison jaunie par la lueur des phares, mais qui devait être blanche.

Je posai mon manteau sur le toit de la cabine et me mis à pelleter aussi lentement que possible. Or c'était la pelle qui commandait et m'imposait un rythme, je n'avais qu'à suivre. Ensuite, elle était fière de moi. Depuis des années, s'il me restait un peu de fierté, c'était grâce au pelletage. Le camion ne tarda pas à être vide, alors que Kobelian était toujours chez son frère.

Il arrive qu'un projet mûrisse lentement, mais c'est électrisant de prendre une décision à toute vitesse et, avant même de s'en croire capable, d'être poussé par sa soudaineté. J'avais déjà enfilé mon manteau. En songeant que les voleurs se retrouvaient au trou, je doublai le pas vers les épicéas. Le portail n'était pas verrouillé. Ce devait être un parc ou un cimetière à l'abandon. Je cassai toutes les branches du bas, ôtai mon manteau et les enveloppai dedans. Laissant la porte ouverte, je me précipitai chez le frère de Kobelian. La maison était désormais à l'affût, toute blanche dans l'obscurité profonde ; les phares étaient éteints, Kobelian avait déjà fermé le hayon. Mon ballot avait une forte odeur de résine et de peur âcre au moment où je le lançai dans le camion par-dessus ma tête. Assis dans la cabine, Kobelian puait la vodka. Ça, c'est ce que je dis aujourd'hui, mais sur le moment j'avais pensé qu'il sentait la vodka : n'étant pas alcoolique, il devait en prendre avec de la nourriture bien grasse, et il aurait pu penser à moi.

À une heure si tardive, on ne savait jamais ce qui vous attendait à la porte du camp. Trois chiens de garde se mirent à aboyer. Du canon de son fusil, la sentinelle fit tomber le ballot que j'avais dans les bras. Les branches se retrouvèrent par terre, sous le manteau de ville au col de velours. Les chiens reniflèrent les branches, et surtout le manteau. Le plus fort d'entre eux, sans doute le chef de meute, le prit dans sa gueule et le traîna comme un cadavre jusqu'à la place du rassemblement, au milieu de la cour. Lui courant après, je sauvai de justesse le manteau, qu'il lâcha.

Deux jours plus tard, le livreur de pain passa près de moi avec son chariot. Sur la serviette de lin blanc, il y avait un nouveau balai fait d'un manche de pelle et de mes branches de sapin. C'était trois jours avant Noël, et ce mot disposait un peu de sapin dans toutes les pièces. Dans ma valise, je n'avais que les gants de laine verts de ma tante Fine. Depuis deux semaines, l'avocat était mécanicien dans une usine. Je lui demandai du fil de fer. Paul Gast m'apporta une petite gerbe de morceaux longs comme la main, une sorte de houppe attachée à une extrémité. Je fabriquai un arbre en fil de fer, détricotai mes gants et nouai aux branches des brins de laine verte aussi épais que des aiguilles.

L'arbre de Noël trônait sur la petite table, au-dessous du coucou. L'avocat y accrocha deux boules de pain brun. Sur le moment, je ne me demandai pas d'où venait ce reste de pain servant à faire des décorations : j'étais sûr qu'il les mangerait le lendemain. Tout en les pétrissant, il me parla de chez lui.

Avant Noël, chez nous, au lycée d'Oberwischau, on allumait tous les matins la couronne de l'Avent, pour le début des cours. Elle était accrochée au-dessus de l'estrade. Notre professeur de géographie, M. Léonida, était chauve comme un œuf. Les bougies allumées, tout le monde chanta Mon beau sapin roi des forêts que j'aime ta verdu... Léonida fit AÏE, et tout le monde s'arrêta net. De la cire rose avait coulé sur sa calvitie. Léonida nous cria d'éteindre les bougies. Il se rua sur le dossier de sa chaise, tira de sa veste un canif en fer-blanc, un poisson argenté. Viens là, me dit Léonida ; j'ouvris le canif, il se pencha en avant, et je grattai la cire qu'il avait sur le crâne, sans l'écortcher. Mais quand je me rassis sur mon banc, il fonça sur moi pour me donner une gifle. Quand je voulus m'essuyer les yeux, il cria : les mains dans le dos.

Dix roubles

Grâce à Tur Prikulitch, Béa Zakel m'avait procuré un propousk, un laissez-passer pour le bazar. La perspective d'une semi-liberté, il vaut mieux éviter d'en parler aux crève-la-faim. Je gardai ça pour moi. Je pris ma taie d'oreiller, les bandes molletières de M. Carp, car il s'agissait comme toujours de faire du troc pour avoir des calories. Je me mis en route à onze heures, avec ma faim pour compagnon de route.

Après la pluie, on était encore dans la brume. Les pieds dans la boue, des marchands portaient des vis rouillées, des roues dentées ; de vieilles sorcières vendaient de la vaisselle en fer-blanc, de petits tas de pigment bleu pour peindre les maisons. Autour de la peinture, les flaques étaient bleues. À côté, on voyait des monceaux de sel et de sucre, de pruneaux, de polenta, de millet, d'orge et de pois secs. Il y avait même des gâteaux à la farine de maïs et à la mélasse sur des feuilles vertes de raifort sauvage. Des édentés portaient du lait caillé dans des bidons en fer-blanc, un jeune unijambiste avec sa béquille un seau plein de sirop de framboise. Des vagabonds sillonnaient lestement le bazar, proposant des fourchettes et des couteaux tordus, ou des cannes à pêche. Dans des boîtes de conserve américaines, des alevins argentés filaient comme autant d'épingles de sûreté vivantes.

Mes bandes molletières sous le bras, je jouais des coudes dans la cohue. Un vieux en uniforme, au crâne pelé, des dizaines de décorations accrochées sur la poitrine, avait deux livres devant lui : un sur le Popocatépetl, et l'autre dont la couverture montrait deux grosses puces. Je feuilletai ce dernier parce qu'il était plein d'images. Deux puces sur un fauteuil à bascule, à côté de la main du compteur tenant un minuscule fouet ; une puce sur l'accoudoir du rocking-chair ; une puce attelée à une calèche de mariage en coquille de noix ; deux puces sur la poitrine d'un garçon, entre les aréoles, et deux longues rangées de piqûres de puce lui descendant jusqu'au nombril.

Le vieux en uniforme me prit les bandes molletières et se les appliqua sur la poitrine, puis sur l'épaule. Je lui montrai que c'était pour les jambes. Il eut un rire creux venu du ventre, comme celui qu'avait parfois Tur Prikulitch pendant l'appel, le cri d'un gros dindon. Sa lèvre inférieure restait parfois coincée derrière un chicot. Le marchand d'à côté s'approcha, prit les bandes molletières, et passa leurs lanières de cuir entre ses doigts. Là-dessus, un homme portant des couteaux rangea sa marchandise dans la poche de sa veste, et se mit les bandes molletières sur les hanches, à gauche et à droite, puis sur le postérieur en bondissant comme un fou. Le vieux au chicot imita des bruits de pet en guise d'accompagnement. Vint ensuite un homme au cou entouré d'un bandage, appuyé sur une béquille dont la traverse était une faux cassée, enveloppée dans des haillons. Il glissa le bout de sa béquille dans une des bandes molletières et la lança en l'air. Je courus la chercher. La deuxième atterrit un peu plus loin. En me baissant pour la ramasser dans la boue, je vis, juste à côté, un billet tout froissé.

Quelqu'un l'aura perdu, espérons qu'il ne s'en est pas encore aperçu, me dis-je. Peut-être qu'il le cherche déjà. Va savoir si un des gars de la bande a vu le billet pendant qu'on se moquait de moi ; si c'est juste au moment où je me suis penché, il observe mon manège. Le petit groupe riait encore de moi et de mes bandes molletières, mais je serrai l'argent dans mon poing.

Pour échapper aux regards à toute vitesse, je me fondis dans la foule. Serrant mes bandes molletières sous mon aisselle, je lissai le billet : dix roubles.

Dix roubles, c'était une fortune. Mange sans compter, me dis-je, mange seulement, et ce que tu n'arrives pas à avaler, mets-le dans ton oreiller. Je n'avais plus le temps de m'occuper des bandes molletières, cette agaçante curiosité n'avait fait que me ridiculiser. Relâchant le bras, je les laissai tomber par terre et filai dans la direction opposée avec mes dix roubles, comme un alevin argenté.

Mon cœur battait la chamade, j'étais en nage ; pour deux roubles, j'achetai deux verres de sirop de framboise et les bus d'une traite. Ensuite, j'achetai deux gâteaux à la mélasse et mangeai même les feuilles de raifort ; amères, elles devaient sûrement être bonnes pour l'estomac, comme un médicament. Ensuite, j'achetai quatre crêpes russes fourrées au fromage. Deux pour l'oreiller, deux pour tout de suite. Ensuite, je bus un petit pot de lait caillé. Je dévorai encore deux gâteaux au tournesol. Revoyant l'unijambiste, je vidai un autre verre de sirop. Ensuite, je comptai mon argent : un rouble et six kopeks. Ce n'était plus assez pour du sucre, ni même pour du sel. La femme aux pruneaux me regardait faire mes comptes ; elle avait un œil brun et l'autre tout blanc, sans pupille, comme une fève. Je lui montrai l'argent que j'avais dans la main.

Elle le repoussa et dit non en agitant les bras, l'air de chasser une mouche. Je restai là comme une souche à lui montrer mon argent. Pris d'un tremblement, je fis le signe de croix en marmonnant une sorte de prière : Notre Père, aide-moi. Cette affreuse tortue de malheur, induis-la en tentation, Seigneur, et délivre-moi du mal, murmurai-je en pensant à la froide sainteté de Fenia ; à la fin, je prononçai un AMEN dur et clair, afin de donner forme à ma demande d'intercession. Émue, la femme riva sur moi son œil de fève, prit mon argent, et remplit de pruneaux une vieille toque verte de cosaque. J'en versai la moitié dans mon oreiller, et le reste dans mon calot ouaté pour les manger tout de suite ; après avoir vidé mon calot, j'attaquai les deux crêpes que j'avais mises de côté. Dans l'oreiller, il n'y avait plus que le reste de pruneaux.

Un vent chaud soufflait sur les acacias, et la boue séchée s'écaillait près des flaques : on aurait dit des tasses grises. Sur le sentier longeant la route du camp, une chèvre marchait en rond. Elle avait le cou pelé à force de tirer sur sa corde, tellement enroulée autour du pieu que l'herbe était hors de portée. Vert et oblong, son regard chavirait comme celui de Béa Zakel, et elle avait l'air tourmenté de Fenia. Elle voulait me suivre. Je repensai aux chèvres bleues, sèches, gelées et coupées en deux que nous avons brûlées pour nous chauffer, dans le wagon à bestiaux. N'ayant fait que la moitié du chemin, je serais en retard au portail du camp, sans parler des pruneaux. Pour les mettre à l'abri du planton, je les pris dans mon oreiller et les mangeai. Derrière le village russe, on apercevait déjà la tour de refroidissement à travers les peupliers. Au-dessus de son nuage blanc, le soleil devint carré et s'engouffra dans ma bouche. Le palais comme obstrué par un mur, je respirais avec difficulté. J'avais des brûlures d'estomac, mes intestins tonitruants tournaient et retournaient dans mon ventre comme des cimenteries. Mon regard se révolta et la tour de refroidissement se mit à tourner. La terre aussi, sous le mûrier auquel je m'appuyai. Un camion voleta sur la route. Sur le trottoir, trois chiens errants s'unirent en flottant. En larmes, je vomis contre l'arbre, navré de rendre ce repas qui m'avait coûté cher.

Tout se retrouva au pied du mûrier, dans un scintillement.

Tout, tout, tout.

La tête appuyée au tronc, j'observai de près les menus morceaux étincelants, comme pour les remanger des yeux. Ensuite, je marchai dans le vent vide sous le premier mirador, l'oreiller et l'estomac vides. J'étais le même qu'avant, mais sans mes bandes molletières en veau et de survie. Du haut de son mirador, le planton recracha des graines de tournesol qui planèrent comme des mouches. En moi, le vide avait l'amertume de la bile, j'étais mal comme tout. Mais dès les premiers pas dans la cour, je me demandai s'il restait de la soupe aux choux, à la cantine. Elle était fermée. Suivant le clic-clac de mes semelles de bois, je me dis en cadence :

Il y a la matrone au nuage blanc. J'ai ma pelle, une place à la baraque, et je pourrai sûrement trouver un petit coin entre la faim et la crève. Faut juste que je le trouve, parce que la faim est plus forte que moi. La froide sainteté de Fenia la boiteuse pense juste. Elle est équitable, elle répartit la nourriture. Pourquoi aller au bazar, alors que le camp me garde prisonnier pour mon bien ; au bazar, on ne peut que se moquer de moi, vu que je ne suis pas à ma place. Au camp, je suis chez moi, le planton du matin m'a reconnu, il m'a fait signe d'entrer. Et son chien de garde est resté couché sur le pavé chaud ; lui aussi me connaît. Même la place de l'appel me connaît, et le chemin de la baraque, je le retrouverais les yeux fermés. Pas besoin de semi-liberté : j'ai le camp, et il m'a. Il me faut juste un châlit, le pain de Fenia et ma gamelle. Quant à Léo Auberg, je peux m'en passer.

L'ange de la faim

La faim est un objet.

L'ange est monté au cerveau.

L'ange de la faim ne pense pas. Il pense juste.

Il ne fait jamais défaut.

Il connaît mes limites et sait sa direction.

Il sait mon origine et connaît son action.

Il savait déjà tout avant de me rencontrer, et il connaît mon avenir.

Tel le mercure, il s'accroche à tous les vaisseaux capillaires. Une douceur dans le palais. La pression écrase

déjà l'estomac et la cage thoracique. Excès de peur.

Tout s'est allégé.

Les yeux béants, l'ange de la faim fonce dans un seul sens, décrit des cercles étroits en titubant, en

équilibre sur la bascule du souffle. Il connaît le mal du pays, dans le cerveau, et les culs-de-sac qui sont en

l'air.

La faim béante, l'ange de l'air fonce d'un autre côté.

Il me chuchote à l'oreille, autant pour moi que pour lui : à l'endroit d'un chargement, on peut aussi

décharger. Il est fait de la chair qu'il trompe. Qu'il aura trompée.

Il connaît le pain du jour, le pain des joues, et envoie déjà le lièvre blanc.

Il dit qu'il revient, mais il reste.

Quand il vient, c'est en force.

C'est d'une grande clarté :

1 pelletée = 1 gramme de pain.

La faim est un objet.

Les secrets latins

Après avoir avalé notre pitance, nous poussons les longues tables de bois et les bancs contre le mur. Le samedi, de temps à autre, nous avons le droit de danser jusqu'à minuit moins le quart, puis nous remettons tout en place. À minuit pile, l'hymne russe retentit dans le haut-parleur, et chacun doit être au baraquement. Le samedi, l'eau-de-vie de betterave égaie les sentinelles, qui ont la gâchette facile. Le dimanche matin, quand un homme gît dans la cour, il paraît que c'est une tentative de fuite. Et si on le retrouve en caleçon dans la cour parce qu'il devait filer aux toilettes, ses intestins rongés ne supportant plus la soupe aux choux, ce n'est pas une excuse. Malgré tout, nous casons par-ci par-là un tango dans ces samedis de cantine. Quand on danse sur la pointe du pied, comme la madone au croissant du Café Martini, on vit dans le monde de ses origines. On est dans une salle de bal décorée de guirlandes et de lampions, en tenue de soirée, parmi les broches, les cravates, les pochettes en soie et les boutons de manchette. Avec ses deux anglaises et son chignon crêpé comme un panier d'osier, ma mère danse en nu-pieds beiges à hauts talons, à lanières aussi fines qu'une pelure de poire. Elle a une robe en satin vert et, juste sur le cœur, une broche à quatre émeraudes, un trèfle à quatre feuilles. Et mon père est en costume mastic, avec une pochette blanche et un œillet blanc à la boutonnière.

Quant à moi, le travailleur de force, j'ai des poux dans ma veste ouatée et des chiffons puants dans mes caoutchoucs. La salle de bal de mon pays et le vide de mon estomac me donnent le tournis. Je danse avec une des deux Zirri, celle au duvet soyeux sur les mains, Zirri Kaunz. C'est l'autre, Zirri Wandschneider, qui a une verrue grosse comme une olive sous l'annulaire. En dansant, Zirri Kaunz m'assure qu'elle vient de Kastenholz — le bois dont on fait les bahuts. À la différence de l'autre Zirri, elle n'est pas de Wurmloch — le trou de ver. Sa mère a grandi à Agneteln et son père à Wolkendorf, le village des nuages. Avant sa naissance, ses parents sont venus s'installer à Kastenholz, où son père a acheté un grand vignoble. Il y a aussi le village de Liebling, c'est-à-dire Chéri, et la ville de Gross-Scham, soit Grand-Pubis. C'est dans le Banat, pas en Transylvanie. Le Banat, je n'y comprends rien, dit Zirri, je ne m'y retrouve pas. Moi non plus, fais-je en tournant autour d'elle dans ma veste trempée de sueur, tandis que la sienne me tourne autour. C'est la cantine entière qui tourne. Lorsque tout virevolte, il n'y a plus rien à comprendre. Et ces maisons de bois, au fond du camp, faut pas non plus essayer de comprendre, dis-je, elles s'appellent les maisons des Finlandais, alors que dedans il y a des Ukrainiens russes.

Après la pause, c'est l'heure du tango. Je danse avec l'autre Zirri. Notre chanteuse, Loni Mich, se poste un peu devant les musiciens. Pour chanter La Paloma, elle fait un demi-pas de plus afin d'avoir la chanson rien que pour elle. Elle raidit bras et jambes, roule des yeux, dodeline de la tête. La naissance de son goitre vibre, sa voix se fait rauque comme un courant en eaux profondes :

*Un bateau sombre tôt ou tard
Le glas va sonner
Pour chacun de nous
Ohé du matelot
Un jour faut en finir
Un jour la mer nous emporte
Elle ne rendra personne
Pas un ne reviendra*

Pendant La Paloma et sa danse plissée, tout le monde doit se taire. Le souffle coupé, chacun songe à ce qui s'impose, qu'il le veuille ou non. Là, chacun trimballe son mal du pays comme une lourde caisse. Zirri traîne des pieds, je lui plaque une main sur les reins jusqu'à ce qu'elle retrouve la cadence. Depuis un moment, elle détourne la tête pour que je ne la voie pas. Elle a le dos qui tremble, je sens qu'elle pleure. Les pas traînants font assez de bruit, je ne dis rien. Que pourrais-je dire, sinon qu'il ne faut pas pleurer.

Comme on ne peut pas danser sans orteils, Trudi Pelikan fait tapisserie sur le banc, et je m'installe à côté

d'elle. L'hiver dernier, ses orteils ont gelé. L'été, ils ont été écrasés par le tombereau de chaux, et à l'automne on l'a amputée parce que des vers s'étaient glissés sous son pansement. Depuis, elle marche sur les talons, les épaules rentrées, en se penchant en arrière. Sa bosse s'arrondit, et ses bras se raidissent comme des manches de pelle. Le deuxième hiver, comme on n'a pas pu l'employer au chantier, à l'usine ni au garage, elle est devenue assistante à la baraque des malades.

La baraque des malades, selon nous, c'est un mouvoir. Trudi Pelikan dit : nous n'avons pas de médicaments, rien que de l'ichtyol pour faire des frictions. C'est que la doctoresse est russe ; d'après elle, les Allemands meurent par vagues. La vague d'hiver est la plus forte, suivie de celle d'été, avec ses épidémies. L'automne, le tabac mûrit, et cela amène une autre vague. On s'intoxique en buvant une décoction de tabac, moins chère que l'eau-de-vie de houille. S'ouvrir les veines avec des tessons de verre, ça ne coûte rien, comme se couper une main ou un pied à la hache. Un autre truc gratuit mais plus difficile, selon Trudi Pelikan, est de foncer tête baissée sur un mur de briques pour s'assommer.

La plupart des gens, on ne les connaissait que pour les avoir vus à l'appel ou à la cantine. Je savais déjà que beaucoup avaient disparu. Mais s'ils n'étaient pas tombés à la renverse sous mes yeux, je ne les considérais pas comme morts. Je me gardais bien de demander où ils étaient. Quand on est instruit par l'exemple de tant d'autres qui passent l'arme à gauche plus vite que vous, l'angoisse prend de l'ampleur. Elle devient énorme, au fil du temps, et elle a tout de l'indifférence, c'est à s'y méprendre. Néanmoins, le premier à découvrir un corps doit être débrouillard et le déshabiller vite tant qu'il est encore souple, et avant qu'un autre ne prenne ses habits. Il s'agit d'être le premier à rafler le pain que le mort a mis de côté dans son oreiller. Dépouiller un mort est notre façon de le pleurer. À l'arrivée de la civière, la direction du camp ne doit avoir qu'un cadavre à emporter.

Quand on ne connaît pas le mort personnellement, on ne pense qu'au profit. Le dépouiller n'a rien de méchant ; dans la situation inverse, il en ferait autant avec vous, et on serait content pour lui. Le camp est un monde à l'esprit pratique : pas de pudeur ni d'épouvante, on ne peut pas se le permettre. On agit avec une indifférence immuable, si ce n'est une satisfaction résignée... Rien à voir avec le malin plaisir. Je crois que moins on redoute les morts, plus on tient à la vie. Mais on a tendance à se faire des illusions : on se persuade que les absents ont simplement été transférés dans un autre camp. Ce qu'on sait ne vaut rien, si on croit le contraire. À l'instar du tribunal du pain, le dépouillement des morts ne connaît que le présent, mais agit sans violence. Il se fait sobrement, en douceur.

*À la maison de mon père y a un tilleul
À la maison de mon père y a un banc
Et si je les retrouve un jour
J'y resterai toujours*

C'est l'air qu'interprète Loni Mich, notre chanteuse, et la sueur perle sur son front. Lommer la Cithare a son instrument sur les genoux et un anneau de métal au pouce. Après chaque vers, il pince les cordes pour créer un suave écho, et chante en même temps. Quant à Anton Kowatsch, il n'arrête pas d'avancer son tambour pour pouvoir lorgner Loni entre ses baguettes. Les couples filent à travers la chanson avec quelques faux pas, comme des oiseaux se posant par grand vent. Trudi Pelikan lance : de toute façon on ne peut plus marcher, il ne nous reste que la danse ; nous sommes de l'ouate épaisse avec de l'eau qui vogue et des os qui craquent, plus faibles qu'un roulement de tambour. Pour m'expliquer, elle énumère les secrets latins qu'elle a appris à la baraque des malades.

Polyarthrite, myocardite, dermatite, hépatite, encéphalite, pellagre, dystrophie avec fente buccale, dite au faciès simiesque. Dystrophie accompagnée de raideur et de froideur des mains, dite à la patte de coq. Démence, tétanos, typhus, eczéma, ischémie, tuberculose. Puis dysenterie avec selles sanglantes, furoncle, ulcère, atrophie musculaire, dessèchement de la peau dû à la gale, diminution du volume des gencives, chute des dents, caries. Trudi Pelikan ne parle pas des lésions dues au froid. Telles les engelures du visage colorant la peau en rouge brique avec des taches blanches aux arêtes vives, qui deviennent brun foncé dès les premières chaleurs du printemps, comme c'est le cas dès maintenant, sur le visage des danseurs. Et puisque je reste muet sans poser la moindre question, Trudi Pelikan me pince le bras bien fort en disant : Léo, sans blague, ne meurs pas cet hiver.

Le batteur chante à deux voix avec Loni :

*Cesse de rêver, marin,
Ne pense pas à chez toi*

Au beau milieu de la chanson, Trudi m'apprend que tout l'hiver on a empilé les morts dans l'arrière-cour : on les a recouverts de neige, on les a fait durcir plusieurs nuits d'affilée. Les fossoyeurs, ces paresseux, ces saligauds, ils découpent les cadavres à la hache pour ne pas avoir à creuser de tombes, mais de simples trous.

J'ai bien écouté ce qu'elle a dit, et je sens en moi un peu de tous ces secrets latins. La musique excite la mort, qui peut tanguer en rythme.

Je fuis la musique pour rejoindre la baraque. Sur les deux miradors, du côté de la route, les factionnaires montent la garde, minces et figés ; on dirait qu'ils sont descendus de la lune. Du lait gicle des lanternes de surveillance, et à l'entrée du camp, au poste de garde, des rires s'envolent dans la cour ; on se pinte encore à l'eau-de-vie de betterave. Un chien est couché sur l'avenue du camp. Il a une lueur verte dans les yeux et un os entre les pattes. Croyant que c'est un os de poulet, j'envie le chien. Il le sent et se met à gronder. Pour l'empêcher de me sauter dessus, je lance : Vania.

Ce n'est sûrement pas son nom, mais il me regarde : il pourrait dire le mien s'il le voulait. Vaut mieux filer avant. Je m'en vais à grandes enjambées et me retourne quelquefois pour vérifier qu'il ne me suit pas. Arrivé à la porte de la baraque, je vois qu'il n'est pas penché sur son os. Il me suit toujours des yeux, ou bien c'est ma voix qu'il suit, ou encore Vania. Un chien de garde peut lui aussi avoir la mémoire qui flanche, et puis ça lui revient. La faim, quant à elle, ne part pas, mais elle revient. La solitude, c'est pareil. Peut-être que la solitude russe s'appelle Vania.

Je me faufile jusqu'au châlit et me couche tout habillé. Comme toujours, la lumière réglementaire est allumée au-dessus de la petite table en bois. Et comme chaque fois que je ne trouve pas le sommeil, je regarde fixement le tuyau de poêle et ses plis aux coudes, puis le coucou et ses deux pommes de pin en fonte. Et je me revois, enfant.

Avec mes boucles noires, je suis chez moi, à la porte de la véranda, et je n'arrive même pas à la poignée. J'ai ma peluche sous le bras, un chien brun qui s'appelle Mopi. Mes parents rentrent de la ville, ils passent sous l'auvent. Ma mère a son petit sac en vernis rouge, dont elle a enroulé la chaîne autour de sa main pour l'empêcher de cliqueter dans l'escalier. Mon père a son chapeau de paille blanc à la main. Il entre dans le séjour. Ma mère s'arrête, me remet les cheveux en arrière et m'enlève ma peluche. Elle la pose sur la table de la véranda, la chaîne du sac cliquette, et je dis : rends-moi Mopi, sinon je suis tout seul.

Elle rit : mais tu m'as, moi.

Je fais : tu peux mourir, toi. Pas lui.

Dans le ronflement léger des gens trop faibles pour aller danser, j'entends ma voix d'enfant. Elle est si veloutée que j'en ai le frisson. PELUCHE, drôle de nom pour un chien en tissu bourré de sciure. Au camp, rien que des PELURES à avaler, la peur au ventre. Les Russes, eux, ont des PIROJKI. Je ne vais pas me remettre à penser à la mangeaille. Je sombre dans le sommeil et fais un rêve.

Je suis rentré chez moi à califourchon sur un cochon blanc, dans le ciel. Vu d'en haut, le pays est facile à reconnaître, ce sont bien ses contours. Les voilà même délimités par des clôtures. Mais le pays est plein de valises sans propriétaire et, parmi elles, de moutons qui paissent sans berger. Au cou, ils ont des pommes de pin qui leur font des sonnailles.

Je dis : ça, c'est une grande bergerie avec des valises, ou bien une grande gare avec des moutons. Plus personne n'habite là, où vais-je donc aller.

Du haut du ciel, l'ange de la faim me voit, et il répond : rentre à califourchon.

Je dis : mais là, je vais mourir.

Si tu meurs, je ferai en sorte que tout soit orange et sans douleur, dit-il.

Je reviens, et il tient parole. Pendant que je meurs, le ciel est orange au-dessus de tous les miradors et je n'ai pas mal.

Alors je me réveille, je m'essuie les commissures de la bouche avec mon oreiller. C'est l'endroit qu'aiment les punaises, la nuit.

Parpaings de mâchefer

Les parpaings de mâchefer sont de gros blocs à base de scories, de ciment et de chaux. On mélange le tout dans une bétonnière, puis on moule avec une presse manuelle. La briqueterie se trouvait près des terrils, derrière la cokerie, de l'autre côté de la Iama, où il y avait assez de place pour faire sécher des milliers de blocs. Ils étaient alignés par terre en rangs serrés, comme les tombes d'un cimetière militaire. Les rangées ondulaient au gré des bosses et des trous du terrain. De plus, chacun avait sa manière bien à lui de poser son parpaing, qui se transportait sur une planchette. À force de recevoir des parpaings mouillés, les planchettes étaient gonflées, crevassées, percées.

Les porter était un long numéro d'équilibre : quarante mètres séparaient la presse de l'aire de séchage. Comme chacun s'y prenait différemment, les rangées n'étaient pas droites. D'ailleurs, le chemin se modifiait à chaque bloc qu'on posait : il avançait, reculait ou traversait carrément une rangée parce qu'on avait dû remplacer un parpaing raté ou récupérer la place gâchée dans l'alignement de la veille.

Un parpaing sortant de la presse pesait dix kilos et s'émiettait comme du sable mouillé. Il fallait porter la planchette sur le ventre en sautillant, et coordonner la langue, les épaules, les coudes, les hanches, le ventre et les genoux en fonction de la courbure des orteils. Car ces dix kilos n'avaient encore rien d'un bloc, et il fallait les porter à leur insu, les prendre en traître, onduler régulièrement avec un mouvement de bascule pour les empêcher de vaciller et de tomber brusquement de la planche. Un transport rapide et uniforme permettait de les déposer à terre sans les bouleverser, en ne leur causant que l'effroi d'un glissement bien lisse. Il fallait s'accroupir, garder les genoux fléchis, la planchette sous le menton, puis écarter les coudes comme des ailes et faire glisser le bloc d'un coup bien net. C'était la seule façon de le placer juste à côté d'un autre sans abîmer ses arêtes ni celles du bloc voisin. Un seul faux pas pendant la danse, et le parpaing s'effondrait comme un tas de boue.

On avait aussi le visage crispé en portant les blocs, et surtout en les déposant. Il fallait garder la langue droite et les yeux fixes. Quand on ratait son coup, on ne pouvait même pas pousser un juron de colère. Après chaque tranche de travail, nous avions les yeux et les lèvres rectangulaires comme les blocs, à force d'être figés. Là encore, le ciment était de la partie. En quête de vastes espaces, il s'envolait. Il y en avait plus sur nous, sur la bétonnière et dans la presse que sur les blocs. Pour les mouler, nous posions d'abord la planchette dans la presse, que nous remplissions à la pelle, en comprimant à la manivelle pour faire remonter le bloc et la planche dans le moule. Ensuite, pour transporter cette dernière, il fallait l'attraper des deux côtés et exécuter son numéro de danse et d'équilibre jusqu'à l'aire de séchage.

Des parpaings, on en pressait nuit et jour. Le matin, ça allait encore, la presse était toute fraîche de buée, nous avions le pied léger, et le terrain n'était pas en plein soleil. Ce dernier était déjà ardent au sommet des crassiers. À midi, la chaleur devenait écrasante. Les pieds perdaient leur pas mesuré, le moindre nerf était bouillant dans les mollets, les genoux flageolaient. On avait les doigts gourds. Et en déposant les blocs on n'arrivait plus à garder la langue bien droite. Il y avait du rebut, et autant de coups dans le dos. Le soir, le faisceau lumineux d'un projecteur éclairait la scène. Dans cette lumière crue, la bétonnière et la presse étaient comme duvetées de papillons de nuit qui virevoltaient. Ils ne cherchaient pas que la lumière ; l'odeur humide du mélange au mâchefer les attirait comme celle des fleurs nocturnes. Ils se posaient sur les parpaings pour y tamponner doucement leurs trompes et leurs pattes filiformes, même si l'aire de séchage était à moitié dans l'obscurité. En plein transport, les papillons nous empêchaient de nous concentrer sur le numéro d'équilibre. On voyait le duvet de leur tête, les bracelets ornant leur ventre ; à entendre le bruissement de leurs ailes, on aurait dit que le parpaing était vivant. Il en arrivait parfois deux ou trois d'un coup qui se posaient sur un bloc, l'air d'avoir surgi de l'intérieur. Sur la planche, le mélange humide avait beau être composé de mâchefer, de ciment et de chaux, on aurait dit un tas de larves compressées dont se seraient échappées des phalènes. Elles se faisaient porter de la presse jusqu'à l'aire de séchage, quittant la lumière du projecteur pour des ombres hétéroclites. Obliques et dangereuses, ces ombres déformaient le contour des blocs, décalaient l'agencement des rangées. Même le parpaing posé sur la planche ne savait plus à quoi il ressemblait. On hésitait, craignant de confondre les arêtes du bloc et celles de l'ombre. Une vague vibration trompeuse émanait aussi des terrils. D'innombrables incandescences leur faisaient des yeux jaunes comme ceux des animaux nocturnes qui produisent leur propre lumière pour éclairer leurs insomnies ou les

brûler. Sur les terrils, ces yeux de braise avaient une âcre odeur de soufre.

Au lever du jour, la fraîcheur venait d'un ciel en verre dépoli. Les pieds se faisaient légers, du moins dans la tête, puisque la relève de l'équipe approchait et qu'on voulait oublier toute sa fatigue. Même le projecteur était las, le jour le rendait terne et nébuleux. L'air bleu surplombait notre irréel cimetière militaire, traitant avec égalité toutes les pierres, toutes les rangées. Une justice silencieuse s'épandait, la seule qu'il y eût au camp.

Le parpaing avait bien de la chance ; nos morts à nous n'avaient ni stèles, ni alignements. Il valait mieux éviter d'y penser, pour ne pas gâcher nos numéros de danse et d'équilibre, les jours et les nuits suivants. Si l'on y songeait, il y avait du rebut, et autant de coups dans le dos.

Flacon serein, flacon sceptique

C'était le temps de la peau sur les os, et celui, éternel, de la soupe aux choux. De la kapousta le matin au réveil, de la kapousta le soir après l'appel. KAPOUSTA, c'est le chou en russe, et celui d'une soupe qui, souvent, n'en contient pas. En dehors du russe et de la soupe, kapousta est un mot composé de deux choses qui n'ont rien de commun, sauf le terme en question. CAP, c'est la tête, en roumain, et PUSZTA la plaine hongroise. On se dit ça en allemand, et le camp est russe comme la soupe aux choux. On veut faire le malin avec ces trucs insensés, or KAPOUSTA, une fois décomposé, ne saurait être un mot de la faim. Les mots de la faim sont une carte géographique dont les pays ont des noms culinaires qu'on dit dans sa tête. Soupe des jours de fête, hachis, côtelettes, jambonneau, rôti de lièvre, quenelles au foie, cuissot de chevreuil, lièvre à l'aigre-douce, et cætera.

Chaque mot de la faim est un mot de nourriture : on en a l'image dans les yeux et le goût dans le palais. Les mots de la faim et les mots de nourriture alimentent l'imagination. Ils se mangent eux-mêmes et se régalent. Faute d'être repu, on assiste au repas. Tout affamé chronique a ses préférences à lui, des termes culinaires rares, fréquents, ou constants. Chacun se délecte d'un autre mot. Ni la kapousta ni la soupe à la belle-dame n'en étaient, parce qu'on en mangeait pour de bon. Il fallait bien.

Dans la faim, la vue et la cécité ne font qu'un, je crois : c'est la faim aveugle qui voit le mieux la nourriture. Il y a des mots de la faim muets, d'autres sonores, de même que la faim comporte des aspects secrets et publics. Les mots de la faim, ces mots de nourriture, ont beau prédominer dans les conversations, on reste seul. Chacun mange ses mots en solitaire ; les autres convives en font autant. La faim des autres n'a aucun intérêt : la disette, ça ne se partage pas. La soupe aux choux, notre principal aliment, avait pour principe de diminuer la chair et de faire perdre la raison. L'ange de la faim courait partout avec frénésie. Il perdait toute mesure et, en un seul jour, pouvait s'étendre plus que l'herbe durant tout l'été, ou la neige en hiver. Peut-être autant qu'un grand arbre pointu, toute sa vie. L'ange de la faim ne faisait pas que s'agrandir ; selon moi, il se multipliait. Même si tout le monde se ressemblait, il procurait à chacun un tourment personnalisé. Car dans la trinité de la peau, des os et des œdèmes dystrophiques, il n'y a pas de différence entre les hommes et les femmes ; leur sexe est en sommeil. On continue certes à dire LE ou LA, comme on dit le peigne ou la baraque. Et comme ces derniers, les crevards ne sont ni masculins ni féminins, ils ont la neutralité matérielle des objets — il faudrait en parler au neutre.

N'importe où j'étais, sur mon châlit, entre les baraquements, dans la Iama, avec l'équipe de jour ou de nuit, en pleine steppe avec Kobelian, près de la tour de refroidissement, à la Bania ou au village pour du porte-à-porte, tout ce que je faisais crevait la faim. Chaque objet évoquait les dimensions de ma faim, que ce fût en longueur, en largeur, en hauteur, ou à cause de sa couleur. Entre le dais du ciel et la poussière de la terre, chaque endroit avait l'odeur d'une nourriture différente. L'avenue du camp sentait le caramel, le portail le pain frais, la rue qu'on traversait pour aller à l'usine sentait les abricots chauds, la barrière de l'usine les noix confites, l'entrée de l'usine les œufs brouillés, la Iama, le poivron à l'étouffée, le mâchefer sentait la soupe à la tomate, la tour de refroidissement les aubergines grillées, et le labyrinthe de tuyaux fumants embaumait le strudel à la vanille. Dans les herbes folles, les morceaux de goudron sentaient la compote de coings, et le four à coke avait l'odeur du melon. C'était un enchantement et une torture. Même le vent nourrissait notre faim en transportant des mets sensibles qui n'avaient rien d'abstrait.

Depuis que les sacs d'os masculins et féminins étaient asexués les uns pour les autres, c'était l'ange de la faim qui s'accouplait avec chacun de nous : il trompait jusqu'à la chair qu'il avait déjà dérobée, et attirait encore plus de poux et de punaises dans nos lits. Le temps de la peau sur les os était celui de l'épouillage hebdomadaire où l'on passait les troupes en revue dans la cour du camp, après le travail. Pour les débarrasser de leurs poux, il fallait sortir tous les objets sans exception, les valises, les habits, les châlits et nous.

C'était le troisième été, les acacias étaient en fleurs, le vent du soir sentait le café au lait chaud. J'avais tout mis dans la cour, et Tur Prikulitch arriva avec Chichtvanionov, le camarade aux dents vertes. Il portait une badine en saule qu'il venait d'écorcer, longue comme deux flûtes, assez souple pour frapper, et taillée en pointe pour fouiller. Écœuré par notre misère, il piquait sa badine dans le contenu des valises et jetait nos affaires par terre.

Je m'étais mis tant bien que mal au milieu de la parade, les fouilles étant impitoyables pour les premiers et

les derniers. Mais cette fois-là, Chichtvanionov eut envie d'être maniaque au milieu du rang qu'il passait en revue. Sa badine s'enfonça dans ma caisse de phonographe, et, sous les habits, tomba sur le nécessaire de toilette. Posant sa badine, il l'ouvrit pour y découvrir ma soupe cachée. Depuis trois semaines, j'en avais dans mes deux beaux flacons ; ç'eût été dommage de les jeter du simple fait qu'ils étaient vides. Et pour cette raison, je les avais remplis de soupe aux choux. Un des flacons était ventru, en verre cannelé, avec un bouchon qui se vissait ; l'autre avait le ventre plat, un col plus large, et je lui avais taillé un bouchon en bois. Pour empêcher la soupe de pourrir, je l'avais scellée hermétiquement comme une compote maison. J'avais fait couler des gouttes de cire autour du bouchon, car Trudi Pelikan m'avait prêté une bougie venant de la baraque des malades.

Chto eto, demanda Chichtvanionov.

De la soupe aux choux.

Pour quoi faire.

Il secoua les flacons et la soupe moussa.

Poniatno, répondis-je.

Souvenir : Kobelian m'avait appris ce mot qui, chez les Russes, était bien vu. Je le prononçai, mais Chichtvanionov devait se demander à qui ce souvenir était destiné. Fallait-il être bête pour avoir besoin de mettre en flacon, comme souvenir, cette soupe aux choux qu'on nous servait deux fois par jour.

C'est pour chez toi, demanda-t-il.

J'acquiesçai. C'était le comble, d'avoir voulu en rapporter à la maison. Des coups, ça ne m'aurait pas atteint, mais le commandant n'était qu'au milieu de la parade et n'avait pas de temps à perdre. Il confisqua mes flacons et me convoqua.

Le lendemain, Tur Prikulitch vint me chercher à la cantine et m'emmena au bureau des officiers. Il arpentait l'avenue comme un forcené suivi d'un condamné. Je lui demandai ce qu'il faudrait dire. Sans se retourner, il eut un geste de rejet signifiant à peu près : moi, je ne m'en mêle pas. Chichtvanionov hurlait. Tur aurait pu se dispenser de traduire, car je connaissais tout par cœur. J'étais un fasciste, un espion, un saboteur, un parasite, un béotien qui, en volant de la soupe aux choux, avait trahi le camp, le pouvoir et le peuple soviétiques.

À la cantine, la soupe était inconsistante ; dans ces flacons au col étroit, elle était inexistante. Les vagues filaments de chou qui flottaient dedans étaient, pour Chichtvanionov, une dénonciation patente. J'étais dans une situation délicate lorsque Tur, ayant une idée, leva le petit doigt : c'était un médicament. Ce mot-là n'était pas très bien vu, chez les Russes. Tur s'en avisa à temps, tourna son index contre sa tempe comme pour y percer un trou, et lança d'un air malicieux : obscurantisme.

Ça tombait sous le sens. Depuis trois ans seulement au camp, moi qui n'étais pas encore rééduqué, je croyais toujours aux potions magiques contre les maladies. Tur expliqua que le flacon au bouchon vissé, je le gardais comme remède contre la colique, et l'autre en cas de constipation. Pensif, Chichtvanionov croyait non seulement ce que lui racontait Tur, mais aussi que l'obscurantisme, loin d'être bon au camp, n'était pas si mal que ça dans la vie courante. Il regarda encore une fois les deux flacons, les secoua en les faisant mousser jusqu'en haut, poussa vers la droite celui au bouchon vissé, et l'autre vers la gauche. Les deux flacons se retrouvèrent côte à côte. Chichtvanionov avait désormais des lèvres attendries, un regard clément. Tur, qui avait du flair, me dit :

Vas-y, file.

Il faut croire qu'ensuite, pour une raison inexplicable ou parfaitement intelligible, Chichtvanionov n'a pas jeté mes flacons.

D'ailleurs qu'est-ce qu'une raison... Je n'ai jamais su pourquoi j'avais rempli ces flacons de soupe aux choux, ni si c'était lié à la phrase de ma grand-mère : je sais que tu reviendras. Étais-je assez candide pour croire vraiment qu'à mon retour je présenterais officiellement ma soupe aux choux à la famille, ces deux flacons de vie au camp, ou avais-je gardé, malgré l'ange de la faim, l'idée de revenir avec un souvenir de voyage... De sa seule et unique croisière à Constantinople, ma grand-mère m'avait rapporté une minuscule pantoufle bleu ciel. Mais c'était l'autre grand-mère, et non celle qui avait parlé de mon retour ; habitant ailleurs, elle n'avait pas assisté à mon départ. Les flacons devaient-ils me servir de témoins, à la maison, ou l'un était-il serein, et l'autre sceptique... Peut-être que celui au pas de vis contenait le retour à la maison, et que le bouchon de bois scellait hermétiquement un éternel séjour au camp. Va savoir s'ils étaient aussi contradictoires que la colique et la constipation, si Tur en avait trop appris sur mon compte, et si j'avais eu raison d'engager des conversations avec Béa Zakel.

Du reste, le retour à la maison et l'éternel séjour au camp étaient-ils vraiment contradictoires... Je voulais probablement être à la hauteur des deux situations, le cas échéant. La vie au camp, et la vie en général, je souhaitais qu'elles soient indépendantes du désir quotidien de rentrer chez soi sans jamais le pouvoir. Plus je voulais rentrer chez moi, plus je m'empêchais d'y penser, pour ne pas être démolí, au cas où je n'en aurais jamais le droit. L'envie de rentrer, on ne s'en débarrassait pas. À seule fin d'avoir une alternative, je me disais : si on nous retient ici pour toujours, ce sera ma vie et voilà tout. Finalement, les Russes vivent, eux

aussi. Je ne vais pas lutter de toutes mes forces contre l'idée de m'établir ici ; il faut simplement que je reste comme cette moitié de moi, celle au flacon hermétiquement scellé. Je peux me rééduquer, sans trop savoir comment, mais la steppe y pourvoira. L'ange de la faim s'était tellement emparé de moi que mon cuir chevelu flottait déjà, rasé de près à cause des poux.

L'été d'avant, Kobelian avait déboutonné sa chemise, qui s'était mise à flotter, sous le vaste ciel, et il avait dit je ne sais quoi sur l'âme herbeuse de la steppe et les sentiments que lui inspirait l'Oural. Je les voyais bien me rentrer dans la poitrine.

Intoxication à la lumière du jour

Ce matin, le soleil s'est levé très tôt, comme un ballon rouge gonflé à bloc, si bien qu'au-dessus de la cokerie le ciel était trop plat.

Il faisait nuit quand notre équipe s'est mise au travail. À la lumière du projecteur, nous étions dans la cuve PEK, un bassin ayant deux mètres de profondeur, la longueur et la largeur de deux baraques. Le fond était enduit d'une couche de poix épaisse d'un bon mètre, très ancienne et déjà pétrifiée. Il fallait enlever cette couche à l'aide de pioches et de barres de fer, et la charger sur une brouette que nous remontions ensuite jusqu'aux rails en passant sur une passerelle branlante ; là, nous devions encore rouler la brouette sur une planche, la hisser sur le wagon et y déverser la poix.

C'était du verre noir que nous débitions à la hache ; des tessons cannelés, concaves et dentelés s'envolaient autour de nos têtes. Sans poussière visible. Mais quand, la brouette vide, je reprenais la passerelle dans la nuit noire pour entrer dans le faisceau lumineux, une cape d'organza scintillait en l'air : la poussière de verre. Au rythme du projecteur qui se balançait au vent, cette cape se volatilisait pour revenir, l'instant d'après, flotter au même endroit sous l'aspect d'une volière chromée.

À six heures, l'équipe avait fini son travail, et il faisait grand jour depuis une heure. Le soleil avait rapetissé, mais il était violent, avec sa sphère compacte comme un potiron. Mes yeux embrasés me démangeaient, et les sutures de mon crâne n'étaient que palpitations. À mon retour au camp, tout m'aveugla. Mes carotides battaient, prêtes à éclater, mes prunelles bouillaient dans mon front, mon cœur cognait dans ma poitrine, et j'avais des crissements dans les oreilles. Enflée comme une pâte chaude, ma gorge durcissait. Ma tête et mon cou ne faisaient plus qu'un. Le gonflement gagna les épaules, le cou et le torse formèrent un seul bloc. La lumière me transperçait, il fallait vite retrouver l'obscurité de la baraque. J'aurais voulu qu'il y fasse noir comme dans un four, or la lumière des fenêtres me tuait elle aussi. Je cachai ma tête sous l'oreiller. Vers le soir, il y eut un apaisement, mais j'étais de nuit. L'obscurité venue, je dus retourner dans la cuve PEK, sous le projecteur. Lors du second service, le natchalnik apporta un seau contenant une pâte rosâtre et grumeleuse. Il fallut s'en enduire le visage et le cou avant de descendre dans le bassin. Elle sécha aussitôt en s'écaillant.

Le lendemain, au lever du soleil, le goudron faisait rage dans ma tête et c'était encore pire. Tel un chat moribond, je regagnai le camp à tâtons, en allant droit à la baraque des malades. Trudi Pelikan me caressa le front. La doctoresse traça en l'air une tête encore plus grosse, et dit SONTSE, SVET, BOLID. Et Trudi Pelikan, en pleurant, m'expliqua vaguement qu'il s'agissait de réactions photochimiques des muqueuses.

Qu'est-ce que c'est.

Tu es intoxiqué par la lumière du jour, répondit-elle.

Sur une feuille de raifort, elle me donna une noix de pommade contre les crevasses qu'elle avait préparée elle-même à base de calendula et de saindoux. Me trouvant trop sensible pour aller à la cuve PEK, la doctoresse déclara qu'elle me donnait trois jours d'arrêt de travail. Elle en parlerait sans doute à Tur Prikulitch.

Je restai trois jours au lit. Les vagues de fièvre me rejetaient à la maison, tout somnolent, ou dans notre villégiature de la Wench. Derrière les sapins, le soleil se lève très tôt, comme un ballon rouge. Je regarde par l'entrebâillement de la porte, mes parents dorment encore. Je vais à la cuisine, et sur la table un miroir portatif est posé contre le pot de lait. Cete grande perche de tante Fine s'affaire entre le fourneau et le miroir avec son fer à friser. Vêtue d'une robe en organza, elle se fait des ondulations. Ensuite, elle me peigne et discipline mes mèches rebelles avec de la salive. Elle me prend par la main, nous allons cueillir des marguerites pour la table du petit déjeuner.

L'herbe humide de rosée m'arrive jusqu'à la poitrine, on entend des bruissements, des bourdonnements, et la prairie est pleine de marguerites à franges blanches et de campanules bleues. Je cueille du plantain lancéolé, dit herbe du tireur : avec la tige, on se fabrique une fronde qui projette la capsule séminale. J'envoie ce projectile sur la robe en organza d'un blanc éblouissant. Et là, un cordon brun de sauterelles agglutinées se retrouve entre l'organza et la combinaison de ma tante. Elle laisse tomber son bouquet de marguerites et écarte les bras, figée de peur. Je me glisse sous sa robe et, me servant de ma main comme d'une pelle, j'enlève les sauterelles en accélérant le mouvement. Elles sont froides et lourdes comme des vis

mouillées. Elles pignent, j'en ai le frisson. Au-dessus de moi, il n'y a plus de tante Fine ni d'ondulations, mais un colosse de sauterelles perché sur des allumettes.

C'est sous cette robe en organza que, pour la première fois, je dus pelleter désespérément. Et plus tard, couché dans un baraquement, je dus pendant trois jours m'enduire de crème au calendula. Les autres continuèrent à aller au bassin PEK. Vu que j'étais trop sensible, Tur Prikulitch m'envoya au sous-sol du mâchefer.

Et j'y restai.

*Chaque tranche de travail
est une œuvre d'art*

Nous sommes deux au sous-sol, Albert Gion et moi, sous les chaudières à vapeur de l'usine. Au baraquement, Gion est soupe au lait. Dans le sombre sous-sol, il est circonspect et impérieux, comme tous les mélancoliques. Peut-être qu'il ne l'a pas toujours été, mais qu'un jour il s'est mis à ressembler au sous-sol. Il y travaille depuis longtemps. Nous nous disons peu de choses, le strict nécessaire.

Albert Gion lance : je vide trois tombereaux, t'en fais trois.

Je réponds : et après, j'arrange le tas.

Il dit : oui, t'iras pousser le wagon.

Notre service se fait dans ce va-et-vient, on vide et on pousse jusqu'à la fin de la première moitié, puis Albert Gion déclare : on va dormir une demi-heure sous la planche, sous le numéro sept, on sera tranquilles.

Ensuite, c'est le début de la seconde moitié.

Albert Gion fait : je vide trois tombereaux, t'en fais trois.

Je réponds : et après, j'arrange le tas.

Il dit : oui, t'iras pousser.

Et moi : je pousserai le neuf quand il sera plein.

Lui : non, tu vides tout de suite, c'est moi qui vais pousser, même la soute est pleine.

À la fin du service, l'un ou l'autre dit : viens, on va nettoyer, faut qu'on rende le sous-sol en bon état.

Au bout d'une semaine de sous-sol, je me suis retrouvé chez l'homme au rasoir avec Tur Prikulitch derrière moi, dans le miroir. J'étais à moitié rasé lorsque, levant des yeux onctueux et des doigts propres, il m'a demandé : comment c'est, chez vous, au sous-sol.

C'est charmant, chaque tranche de travail est une œuvre d'art.

Il a souri par-dessus l'épaule du barbier, sans se douter que c'était vrai. Il y avait un soupçon de haine dans sa voix, et les ailes de son nez luisaient en rose, comme les veines de marbre sur ses tempes.

Qu'est-ce que t'avais comme crasse sur la tête hier, a-t-il lancé, t'avais des sortes de boyaux qui pendaient par les trous de ton calot.

Qu'est-ce que ça peut faire, ai-je répondu, la poussière de charbon, c'est une bonne couche de duvet. Mais après le service, le sous-sol est impeccable, parce que chaque tranche de travail est une œuvre d'art.

Le chant du cygne

Après ma première journée au sous-sol, Trudi m'a lancé : finie la poix, t'es quand même mieux sous terre que dans la poisse.

Ensuite, elle m'a raconté que très souvent, la première année passée au chantier, elle fermait les yeux pour rêver, tout en traînant le tombereau. À présent, elle va chercher les cadavres nus dans la chambre mortuaire, les pose par terre dans l'arrière-cour, comme du bois fraîchement écorcé. Même maintenant, en sortant les morts, elle ferme souvent les yeux comme lorsqu'elle était attelée au tombereau, et elle refait ce rêve.

Lequel, demandé-je.

Un Américain qui fabrique des conserves de jambon, riche, beau, jeune (enfin, pas forcément beau et jeune) tombe amoureux de moi (ou non), mais il a tellement d'argent qu'il rachète ma liberté et me fait sortir d'ici en m'épousant. Ce serait une sacrée chance, dit-elle. Surtout si en plus il avait une sœur pour toi.

Pas la peine qu'elle soit jeune et belle, ni amoureuse, répétai-je. Là-dessus, Trudi Pelikan eut le fou rire. Le coin droit de sa bouche se mit à trembler, puis quitta son visage, à croire que le fil rattachant le rire à la peau s'était cassé.

Je lui racontai donc en vitesse mon rêve récurrent d'un cochon blanc que je chevauchais pour rentrer chez moi. En une seule phrase et sans le cochon :

Figure-toi qu'en rêve je suis souvent dans le ciel, à califourchon sur un chien gris qui me ramène chez moi.

Elle demanda : c'est un des chiens de garde.

Non, un chien du village.

Trudi lança : pourquoi à califourchon, tu irais plus vite en volant. Moi, je ne fais que des rêves éveillés. Quand je dépose les cadavres dans l'arrière-cour, je voudrais pouvoir m'envoler jusqu'en Amérique, comme un cygne.

Connaissait-elle par hasard le cygne qu'il y avait sur le panneau ovale des bains Neptune... Sans lui poser la question, je fis : le chant du cygne est toujours rauque, c'est le gonflement de sa luette qu'on entend.

Scories

L'été, en pleine steppe, j'ai vu un remblai de scories blanches qui m'a rappelé les sommets enneigés des Carpates. Selon Kobelian, ce remblai ferait une route, un jour. Les scories blanches avaient durci à la chaleur, et leur structure granuleuse avait l'air d'un dépôt calcaire avec du sable coquillier. Dans des taches éparses, le blanc se teintait de rose, parfois si intense qu'il virait au gris, sur le pourtour. J'ignore ce qui donne au rose grisonnant une beauté si enjôleuse et prenante ; il n'est plus minéral, et sa lassitude morose est celle de l'homme. Va savoir si le mal du pays a une couleur.

Un autre tas de scories blanches, de la taille d'un homme, formait une suite de collines à côté de la Iama. Il n'avait pas durci, de l'herbe poussait sur le pourtour. Quand une averse tombait pendant que nous pelletions, nous allions nous réfugier dedans. Nous nous creusions des trous dans les scories blanches qui, en s'effritant, nous enveloppaient. En hiver, la neige fumait dessus, et nous nous réfugiions dans nos trous, triplement abrités par la couche de neige, les scories et notre harnachement ouaté. Il y avait une accueillante odeur de soufre, dont les vapeurs se faufilaient partout. Tapis dedans, recouverts jusqu'au menton, nous pointions le nez comme des bulbes précoces, avec la couche de neige qui fondait près de nos bouches. Quand nous ressortions du tas de scories, nos vêtements étaient troués par les fragments incandescents, et le rembourrage pendait de toutes parts.

À force de charger et de décharger, je connais les scories du haut-fourneau, qui sont moulues et d'un rouge sombre. Elles n'ont rien à voir avec les blanches, c'est de la poussière ocré qui hante l'air à chaque envolée de pelle et retombe lentement comme un drapé. Sèches comme l'été torride et parfaitement aseptiques, les scories rouge foncé ne suscitent pas le mal du pays.

Il y en a aussi de verdâtres, qui ont durci dans des prés à l'abandon, ces terres incultes situées derrière l'usine. Sous les herbes folles, elles faisaient comme des blocs de sel qu'on aurait léchés. Rien ne nous liait, elles me laissaient passer mon chemin et ne m'inspiraient pas la moindre pensée.

Mais ma préférée entre toutes, ma scorie quotidienne, ma scorie des équipes de nuit et de jour, était issue des fours à coke et de leurs chaudières : c'était le mâchefer brûlant ou froid du sous-sol. Les fours se trouvaient dans le monde d'en haut, il y en avait cinq côte à côte, grands comme des immeubles. Ils étaient chauffés par cinq chaudières qui produisaient la vapeur de toute la cokerie et pour nous, au sous-sol, du mâchefer brûlant et froid générant toutes nos tranches de travail, leurs phases brûlantes ou froides.

Les scories froides ne proviennent que des chaudes, elles ne sont que leur poussière refroidie. Les scories froides, on ne les vide qu'une fois par tranche de travail, alors qu'il faut enlever les chaudes en permanence. Au rythme des fours, nous devons en remplir d'innombrables petits chariots, puis les pousser jusqu'en haut du monticule et les renverser au bout des rails.

Les scories chaudes peuvent se modifier tous les jours. Elles prennent l'aspect que leur donne le mélange de charbon, selon qu'il est favorable ou perfide. Si le mélange est bon, on retrouve sur la grille des plaques brûlantes de quatre ou cinq centimètres d'épaisseur. Après avoir dégagé de la chaleur, elles sont friables et se brisent en morceaux secs, qui tombent aisément du hayon, comme du pain grillé. Au grand étonnement de l'ange de la faim, le chariot se remplit assez vite, même quand on est affaibli. Mais si le mélange est mauvais, les scories ont la viscosité de la lave, elles sont incandescentes et pâteuses. Au lieu de quitter la grille d'elles-mêmes, elles s'accumulent entre les portes du four. À l'aide d'un tisonnier, on en détache des morceaux, qui s'étirent comme de la pâte. On n'arrive pas à vider le four ni à remplir le chariot. La tâche est ardue, de longue haleine.

Si le mélange est catastrophique, le four a carrément la colique. Et sans attendre l'ouverture de la porte, les scories coliqueuses s'écoulent par l'entrebâillement comme une chiasse de grains de maïs. Elles sont rouges et chauffées à blanc, mais il est préférable de ne pas les regarder. Dangereuses, elles peuvent se glisser dans le moindre trou des vêtements. Comme on ne peut pas les arrêter, le chariot déborde et elles l'ensevelissent. Il faut fermer la porte du four à la diable, mettre ses jambes, ses caoutchoucs et ses chiffons à l'abri de l'inondation de braise, éteindre cette dernière au jet d'eau, dégager le chariot à coups de pelle, le pousser sur le monticule et nettoyer les dégâts — le tout en même temps. C'est un vrai désastre, surtout vers la fin du service. On perd un temps infini alors que les quatre autres fours ne peuvent pas attendre : il aurait fallu les vider depuis longtemps. La cadence devient infernale, on a des éblouissements, les mains et les pieds

qui tremblent. Je déteste les scories coliqueuses, même à présent.

Mais les scories froides, celles qu'on a une seule fois par tranche, je les adore. Elles sont bien honnêtes avec nous, patientes, sans rien d'imprévisible. Nous n'avions besoin d'être ensemble que pour les chaudes, Albert Gion et moi. Les froides, chacun aurait voulu les avoir pour lui tout seul. Les froides étaient dociles et confiantes, et pour un peu on aurait dit qu'elles avaient besoin de soutien — on pouvait tranquillement rester seul avec leur sable violet. Ce mâchefer était dans la rangée du fond, il avait ses hayons et son chariot à lui, sans grille et ventru.

J'aimais être seul avec elles, l'ange de la faim savait à quel point. Ces scories n'étaient pas tout à fait froides, elles étaient tièdes et sentaient un peu le lilas, les pêches de vigne duveteuses et les abricots tardifs. Mais elles sentaient surtout la fin du boulot car, le quart d'heure suivant, le service était fini, et il n'y avait plus de désastre possible. Elles sentaient le chemin du retour après le sous-sol, la soupe de la cantine et le repos. Elles avaient même l'odeur du monde des civils, elles me faisaient délirer. Je m'imaginais qu'au lieu de sortir du sous-sol en veste ouatée pour regagner la baraque, j'étais bien mis, avec un borsalino, un pardessus camel et une écharpe bordeaux, et que j'allais dans un salon de thé, à Bucarest ou à Vienne, m'asseoir à une petite table de marbre. Le mâchefer froid était si extravagant qu'en prime il vous offrait des mirages permettant de retrouver la vie en catimini. Grisé par ce poison, on pouvait trouver son bonheur dans les scories froides — un bonheur fatal.

Tur Prikulitch avait tout lieu de penser que j'allais me plaindre. Pour cette simple raison, il ne me posait la question que de temps en temps, chez l'homme au rasoir :

Alors, c'est comment, chez vous, au sous-sol.

Est-ce que ça va, au sous-sol.

Quelles nouvelles du sous-sol.

Alors, ça gaze, au sous-sol.

Ou simplement : et le sous-sol.

Histoire de lui couper ses effets, je répondais invariablement : chaque tranche de travail est une œuvre d'art.

S'il avait eu la moindre idée du mélange de grisou et de faim, il m'aurait demandé où je traînais, au sous-sol. Et j'aurais dit : près des cendres volantes, cette espèce de scorie froide qui traîne partout, recouvrant tout le sous-sol de son duvet. Les cendres volantes ont de quoi vous rendre heureux. Elles ne sont pas toxiques, elles voltigent. Elles sont gris souris, veloutées, inodores, faites de petites plaques, de minuscules écailles. Elles vibronnent en permanence et se posent sur tout, comme des cristaux de givre. La moindre surface se couvre de duvet. À la lumière, la grille protégeant l'ampoule est transformée par les cendres volantes en cage de cirque pleine de poux, de punaises, de puces et de termites. Les termites ont des ailes spéciales pour le vol nuptial, je l'ai appris à l'école. Et aussi qu'ils vivent dans des camps, qu'ils ont un roi, une reine et des soldats. Lesquels ont de grosses têtes. Il y a les soldats à fortes mandibules, ceux à nez proéminent, ou à glande frontale. Et ils sont nourris par des ouvriers. La reine est trente fois plus grosse qu'eux. Je crois qu'il existe la même différence entre l'ange de la faim et moi, ou entre Béa Zakel, Tur Prikulitch et moi.

Au contact de l'eau, la cendre volante coule et, si elle n'est pas de l'eau, elle en boit. Elle gonfle jusqu'à former des stalactites en forme de vaisselle, voire des enfants en béton qui mangent des pommes grises. Au contact de l'eau, la cendre volante use de sortilèges.

Sans lumière et sans eau, elle gît comme une morte. Elle fait une vraie fourrure aux murs du sous-sol, de la fourrure artificielle sur nos calots, et elle nous met des bouchons de caoutchouc dans les narines. On ne voit pas le visage d'Albert Gion, qui est aussi noir que le sous-sol ; seuls le blanc de ses yeux et ses dents volent en l'air. Je ne sais jamais s'il est triste ou simplement renfermé. Quand je lui pose la question, il fait : ça, je n'y pense même pas. Blague à part, nous sommes les cloportes de la cave.

À la fin de notre service, nous allons prendre une douche à la Bania, près du portail de l'usine. On a beau se savonner trois fois la tête, le cou et les mains, les cendres volantes restent grises, et les scories froides violettes. Les couleurs du sous-sol se sont insinuées dans notre peau en la rongant. Moi, ça ne me dérangeait pas, j'en étais même un peu fier vu que c'étaient les couleurs du mirage.

Désolée pour moi, Béa Zakel se demanda un instant comment le formuler avec ménagement, tout en sachant que ce serait vexant : tu as l'air de sortir d'un film muet, on dirait Rudolph Valentino.

Elle venait de se laver les cheveux, sa natte en soie lisse était encore humide. Ses joues bien nourries avaient la rougeur des fraises.

Quand j'étais petit, je courais dans le jardin pendant que ma mère et la tante Fine prenaient le café. Pour la première fois de ma vie, j'avais vu une grosse fraise mûre, et j'avais crié : venez voir, y a une grenouille en feu, toute brillante.

J'ai une escarville rapportée du camp, sur la face externe de mon tibia droit. Elle a refroidi en moi et s'est transformée en scorie froide. Elle luit à travers ma peau comme un tatouage.

L'écharpe bordeaux

Albert Gion, mon compagnon du sous-sol, m'avait dit en rentrant du poste de nuit : maintenant qu'il fait chaud, on peut au moins réchauffer notre faim au soleil, même si on n'a rien à manger. N'ayant rien à me mettre sous la dent, j'allai réchauffer ma faim dans la cour du camp. L'herbe était encore brune, piétinée, brûlée par le gel. Le soleil de mars avait des franges pâles. Au-dessus du village russe, le ciel était une eau ondoyante, et le soleil allait à la dérive. L'ange de la faim me poussa vers les poubelles de derrière la cantine. J'y trouverais sûrement des pelures de pommes de terre si personne ne m'avait précédé ; presque tout le monde était encore à l'œuvre. Voyant Fenia bavarder avec Béa Zakel près de la cantine, je sortis les mains de mes poches et adoptai l'allure d'un promeneur. Les poubelles, ce serait pour plus tard. Fenia portait son gilet en crochet mauve, et je repensai brusquement à mon écharpe bordeaux. Après le fiasco des bandes molletières, je ne voulais plus retourner au bazar. Les beaux parleurs comme Béa Zakel étaient également bons en négociations : elle pourrait échanger mon écharpe contre du sucre et du sel. Fenia alla retrouver son pain à la cantine en clopinant d'un air tourmenté. Ayant rejoint Béa, je lui demandai : quand vas-tu au bazar. Elle dit : peut-être demain.

Béa sortait quand elle voulait ; des laissez-passer, Tur lui en donnait, si toutefois elle en avait besoin. Elle m'attendit sur le banc de l'avenue, pendant que j'allais chercher l'écharpe. Elle était tout au fond de ma valise, à côté de mon mouchoir de batiste. Cela faisait des mois que je ne l'avais pas touchée, elle avait la finesse de la peau. Ses carreaux fluides me donnèrent le frisson ; quelle honte pour moi d'être aussi négligé alors qu'elle était toujours caressante, avec son alternance de dés mats et de dés brillants... Elle n'avait pas changé au camp, son motif quadrillé avait conservé l'ordre tranquille d'antan. Elle n'était plus rien pour moi, et je n'étais plus rien pour elle.

Quand je la remis à Béa, ses yeux chavirèrent avec cette rotation hésitante, proche du strabisme. Ses yeux, sa seule beauté, étaient énigmatiques. Elle se mit l'écharpe autour du cou et ne put s'empêcher de la caresser des deux mains, les bras croisés sur la poitrine. Elle avait les épaules fines, et des bras comme des baguettes, mais ses hanches et son postérieur étaient des fondations imposantes, à l'ossature massive. Avec son buste délicat et son arrière-train massif, Béa Zakel se composait de deux statures différentes.

Cette écharpe bordeaux que Béa avait emportée pour l'échanger, Tur Prikulitch la porta le lendemain, pour l'appel, et toute la semaine suivante. Il avait transformé mon écharpe bordeaux en guenille de l'appel. Depuis, chaque rassemblement était, en prime, la pantomime de mon écharpe. Elle lui allait bien. Mes os étaient lourds comme du plomb : je n'arrivais plus à inspirer en expirant dans la foulée, à lever les yeux au ciel, ni à trouver un endroit où m'accrocher au bord des nuages. Ce qui m'en empêchait, c'était mon écharpe, au cou de Tur Prikulitch.

Prenant mon courage à deux mains après l'appel, j'allai demander à Tur d'où venait cette écharpe. Il répondit sans hésiter : de chez moi, je l'ai toujours eue.

Il ne mentionna pas Béa. Deux semaines étaient passées, et elle ne m'avait pas remis la moindre miette de sucre ou de sel. Ces deux êtres repus avaient gravement trompé ma faim, s'en doutaient-ils seulement... Ils m'avaient fait tomber dans la misère, à tel point que ma propre écharpe ne m'allait plus. Ne savaient-ils pas que c'était mon bien, tant que je n'avais rien eu en échange. Un mois entier s'écoula, et le soleil se raviva. La belle-dame repoussa, vert argenté, tout comme le fenouil sauvage et ses plumets. Je sortais du sous-sol pour en remplir ma taie d'oreiller. Quand je me baissais, la lumière s'éclipsait, et mes yeux ne voyaient qu'un soleil noir. À la cuisson, ma belle-dame n'avait qu'un goût de boue, faute de sel. Tur Prikulitch portait toujours mon écharpe, et l'équipe de nuit allait toujours au sous-sol puis, dans le désert des après-midi, aux poubelles de la cantine qui avaient meilleur goût que mes faux épinards ou ma soupe à la belle-dame sans sel.

En allant aux ordures, je tombai sur Béa Zakel, laquelle se remit à parler des Beskides qui débouchent sur les Carpates, et du petit village de Lugi qu'elle avait quitté pour Prague. Quand elle en arriva à la reconversion de Tur dans le commerce, je lui coupai la parole :

Béa, c'est toi qui as donné mon écharpe.

Elle dit : c'est lui qui l'a prise. Il est comme ça.

Comment, demandai-je.

Eh bien, comme ça, dit-elle. Il te donnera sûrement quelque chose en échange, peut-être une journée de liberté.

Dans ses yeux, ce n'était pas le soleil qui étincelait, mais la peur. Pas de moi, mais de Tur.

Béa, que veux-tu que je fasse d'un jour de liberté, dis-je. Ce qu'il me faut, c'est du sucre et du sel.

Les substances chimiques

Il en va des substances chimiques comme des scories. Qui peut savoir tout ce que dégagent les terrils, la pourriture du bois, les métaux rouillés et les gravats. Il ne s'agissait pas seulement d'odeurs. À notre arrivée au camp, nous fûmes renversés de voir la cokerie complètement détruite. Il était impossible d'imaginer que c'était seulement dû à la guerre : la pourriture, la corrosion, la moisissure et l'effritement dataient d'avant. Ils étaient aussi anciens que l'indifférence humaine et la toxicité des substances chimiques. C'étaient ces substances elles-mêmes, on le voyait, qui avaient concouru à délabrer l'usine. Le fer des tuyaux et des machines avait dû se détériorer, voire exploser. À un moment donné, l'usine avait été ultra-moderne, le dernier cri de la technique et de l'industrie allemande dans les années vingt et trente. Des noms tels que FOERSTER ou MANNESMANN se lisaient encore sur la ferraille.

Ces noms, il fallait les chercher sur les épaves tout en inventant d'aimables mots pour lutter contre les substances toxiques qui, on le sentait bien, poursuivaient leurs attaques et se liguèrent contre nous autres internés, et nos travaux forcés. Pour désigner ces derniers, les Russes et les Roumains avaient trouvé un aimable mot, RECONSTRUCTION. Il était désintoxiqué. En fait de construction, on aurait dû parler de CONSTRUCTION FORCÉE.

Comme je ne pouvais échapper aux substances chimiques et que j'étais à leur merci — elles rongeaient nos souliers, nos vêtements, nous attaquaient les mains et les muqueuses —, j'avais décidé de convertir les odeurs de l'usine à mon avantage. Je me convainquais de l'existence de rues odorantes, je m'habituais à inventer des séductions pour tous les chemins du terrain : naphthaline, cirage, encaustique, chrysanthèmes, savon à la glycérine, camphre, résine de sapin, alun, fleurs de citronnier. J'arrivai à une dépendance agréable pour empêcher ces substances de disposer de ma personne en l'empoisonnant. Dépendance agréable ne signifiait pas que j'avais fait la paix avec ces substances. Ce qui était agréable, c'était d'avoir des mots pour y échapper, comme il y avait des mots de la faim ou de la nourriture : ces mots étaient pour moi une nécessité substantielle, une nécessité et une torture, parce que j'y croyais tout en sachant à quoi ils me servaient.

Sur le chemin de la Iama, près de l'anguleuse tour de refroidissement, il y avait de l'eau qui s'écoulait à l'extérieur : cette tour ruisselante, je l'avais baptisée PAGODE. En bas, il y avait un bassin qui, même l'été, sentait les manteaux d'hiver et la naphthaline. Là, aux abords de la pagode, la naphthaline avait une odeur anguleuse et noire. Une fois que j'avais dépassé la pagode, cette odeur redevenait ronde et blanche. Je me revoyais enfant. L'été, nous prenions le train pour aller à la Wench. Par la fenêtre du train, je voyais près de Kleinkopisch la flamme de la sonde détectant le gaz naturel. Elle était d'un rouge fauve, et je m'étonnais qu'une flamme si petite puisse dessécher les champs de maïs de toute la vallée, qui étaient d'un gris cendré comme à la fin de l'automne. Des champs séniles, au plus fort de l'été. C'était la sonde, le journal nous l'avait appris. Un mot désagréable, qui signifiait que la sonde brûlait encore et que personne ne pouvait l'arrêter. D'après ma mère, les gens iraient chercher du sang de buffle à l'abattoir, cinq mille litres, dans l'espoir qu'en coagulant vite il ferait un bouchon. J'avais déclaré que l'odeur de cette sonde était celle des manteaux d'hiver dans l'armoire. Et ma mère avait répondu : oui, c'est de la naphthaline.

Du goudron de houille, que les Russes appellent NEFT. On lit parfois ce mot sur des wagons-citernes. C'est du pétrole, et je pense tout de suite à la naphthaline. C'est ici que soleil tape le plus fort, au coin de la Moïka, cette ruine de huit étages où l'on traite la houille. Le soleil absorbe le goudron de houille qui se trouve dans l'asphalte ; il a l'odeur d'une immense boîte de cirage, grasse et piquante, âcre et salée. À midi, en pleine chaleur, mon père s'étendait sur le divan pour faire la sieste, pendant que ma mère cirait ses chaussures. Chaque fois que j'arrive à la ruine de la Moïka, quelle que soit l'heure, il est midi pile chez moi, à la maison.

Les cinquante-huit batteries de coke sont numérotées et se dressent à la verticale en une longue file, comme des cercueils ouverts. L'extérieur est en brique, et l'intérieur a un revêtement d'argile réfractaire qui s'effrite en poussière bise. En POUX DU PUBIS repus. Des flaques d'huile brillent par terre, et l'argile réfractaire, en se délitant, forme des cristaux évoquant le limon jaune. Ils ont l'odeur du massif de chrysanthèmes jaunes qu'il y a dans la cour de M. Carp. Mais il ne pousse ici que de l'herbe décolorée par l'acide. L'heure de midi est exposée au vent chaud, et les rares herbes, sous-alimentées comme nous, traînent le poids de leurs brins ondulés.

Nous sommes de nuit, Albert Gion et moi. Le soir, je vais au sous-sol en longeant tous les tuyaux, dont certains sont enveloppés dans de la laine de verre, d'autres nus et rouillés. Certains nous arrivent aux genoux, d'autres nous dépassent. Une fois, il faudrait tout de même que j'aille jusqu'au bout d'un tuyau, dans les deux sens, histoire de savoir d'où il vient et où il va. Je ne saurais toujours pas s'il transporte une substance, ni laquelle. Une fois, je devrais suivre jusqu'au bout un tuyau dégageant de la vapeur blanche, pour la simple raison qu'il transporte de la vapeur blanche de naphthaline. La cokerie, il faudrait tout de même qu'on me l'explique un jour. J'aimerais bien savoir ce qui s'y passe ; cela dit, les mots désignant les processus techniques pourraient parasiter mes mots d'évasion. Serais-je d'ailleurs capable de retenir tous les noms de ces squelettes, dans les trouées et les clairières... De la vapeur blanche s'échappe des soupapes en sifflant, avec des vibrations souterraines. De l'autre côté tinte la cloche de la batterie numéro un, comme tous les quarts d'heure, bientôt ce sera la cloche de la deux. Les exhausteurs exhibent leur carcasse en fer, leurs échelles et leurs escaliers. Et par-dérrière, la lune migre vers la steppe. Ces nuits-là, je revois les pignons de ma ville, son pont des Mensonges, son escalier du Doigtier, son mont-de-piété, qui s'appelait LA CASSETTE À BIJOUX. Et aussi Muspilli, mon professeur de chimie.

Dans la jungle des tuyaux, les soupapes qui gouttent sont des FONTAINES DE NAPHTALINE. La nuit, on voit toute la blancheur de leurs robinets. C'est un blanc fluide, pas comme la neige. Quant aux tours, leur noir n'est pas celui de la nuit, c'est un noir épineux. Et la lune, qui a une vie ici, en a une autre chez moi, au-dessus des pignons de ma ville. Ici comme là-bas, son halo reste allumé toute la nuit pour éclairer ses meubles surannés, un fauteuil en velours et une machine à coudre. Le fauteuil en velours sent la fleur de citronnier, la machine à coudre l'encaustique.

J'étais plein d'admiration pour la tour de refroidissement parabolique, la MATRONE, une tour grandiose qui faisait bien cent mètres de haut. Son corset imbibé de noir sentait la résine de pin. Et son nuage blanc, toujours pareil à lui-même, était de la vapeur d'eau. Si elle était inodore, elle réveillait les muqueuses nasales, intensifiait toutes les odeurs présentes et l'invention de mots d'évasion. À part la matrone, seul l'ange de la faim produisait des mirages aussi réussis. À côté de la tour parabolique, il y avait une montagne d'engrais artificiel datant d'avant-guerre. Kobelian nous avait dit que cet engrais était un produit dérivé du charbon. DÉRIVÉ était un mot reconfortant. Vu de loin, cet engrais d'avant-guerre brillait comme du savon à la glycérine emballé dans de la cellophane. Je me revoyais à onze ans, l'été 1938, à Bucarest, dans l'avenue Calea Victoriei ; c'était la première fois que j'allais dans un grand magasin moderne, au rayon des bonbons, qui avait la taille d'un boulevard. Un souffle doux dans les narines, et le bruissement de la cellophane sous les doigts. J'avais eu des frissons glacés, des sueurs brûlantes, même au fond de moi. Et ma première érection. D'autant que le magasin s'appelait Sora, la sœur. L'engrais d'avant-guerre avait durci pour former un bloc de couches translucides jaunes, vert amande et grises. De près, il avait l'âcre odeur de l'alun. Et l'alun, je pouvais m'y fier, il stoppait les saignements. Bien des plantes y poussaient, n'absorbaient que l'alun et avaient des fleurs violacées comme du sang coagulé, puis des baies laquées de brun comme le sang séché des rats-taupes dans la steppe herbeuse.

Un autre composé chimique était l'anthracène. Il y en avait sur tous les chemins, il attaquait nos caoutchoucs. L'anthracène est du sable huileux ou de l'huile cristallisée en sable. Quand on marche dessus, il redevient de l'huile bleue comme de l'encre, ou vert-de-gris comme des champignons écrasés. L'anthracène sentait le camphre.

Et parfois, malgré toutes les rues odorantes et les mots d'évasion, on sentait le bassin PEK et son goudron de houille. Je le redoutais depuis mon intoxication, et j'étais content d'avoir le sous-sol.

Mais au sous-sol il doit y avoir des substances invisibles, inodores et insipides. Ce sont les plus perfides. Ne les remarquant pas, je ne peux pas leur donner de nom pour y échapper. Elles se cachent pour que je ne les voie pas, se retranchent derrière les vertus du lait. Une fois par mois, après le travail, Albert Gion et moi recevons du bon lait censé lutter contre les substances invisibles, pour que notre intoxication soit plus lente que celle du Russe Youri, qui était au sous-sol avec Albert avant mes ennuis avec la lumière du jour. Pour qu'on tienne le coup plus longtemps, on nous donne un demi-litre de bon lait, à la loge du gardien de l'usine, dans un bol en fer-blanc. C'est un don venu d'un autre monde. Il a le goût de ce qu'on serait encore, si on n'était pas chez l'ange de la faim. Ce lait, je peux m'y fier, il fait du bien à mes poumons. Et chaque gorgée annule le poison, comme la neige immaculée qui dépasse toutes les comparaisons.

Toutes, toutes, toutes.

Et tous les jours, j'espère que ce lait frais va durer un mois entier et me protéger. Même si je n'ose pas trop le dire, j'espère qu'il est le frère inconnu de mon mouchoir blanc. Et le vœu fluide de ma grand-mère. Je sais que tu reviendras.

Qui a remplacé mon pays

Le même rêve m'a hanté trois nuits de suite. Je suis reparti chez moi à travers les nuages, à califourchon sur un cochon blanc. Mais vu d'en haut, mon pays avait une autre forme ; il n'y avait plus de mer au bord, et au centre plus de montagnes du tout, plus de Carpates. Un pays plat, sans la moindre localité, couvert de folle avoine déjà jaunie par l'automne.

Qui a remplacé mon pays, demandai-je.

L'ange de la faim me dit du haut du ciel : l'Amérique.

Et où est la Transylvanie.

En Amérique.

Et les gens, où sont-ils partis, fis-je.

Il se tut.

Même la seconde nuit, il ne me dit pas où les gens étaient partis. Ni la troisième. Ça me tracassa toute la journée du lendemain. Après le travail, Albert Gion me conseilla d'aller voir Lommer la Cithare, dans l'autre baraque. Il était connu pour ses interprétations des rêves. Il secoua treize haricots blancs dans mon calot ouaté, les renversa sur le couvercle de sa valise et étudia les treize distances qui les séparaient. Puis les trous de vers, les creux et les éraflures de chaque haricot. Selon lui, il y avait une route entre le troisième et le neuvième, et le sept était ma mère. Le deux, le quatre, le dix et le huit étaient des roues, mais de petite taille. Le véhicule était un landau. Blanc. Je protestai : il ne pouvait pas y avoir de landau chez moi, vu que mon père l'avait transformé en chariot à provisions dès que j'avais su marcher. Lommer la Cithare voulut savoir si ce landau transformé était blanc, et me montra sur le neuf que, dedans, on apercevait même une tête coiffée d'un bonnet bleu, sans doute un garçon. Je remis mon calot en lui demandant ce qu'il voyait d'autre. Il fit : rien. Dans sa veste, il avait un quignon de pain mis de côté. Il ne me réclama pas un sou vu que c'était la première fois, dit-il. Mais je crois que c'était à cause de mon abattement.

Je regagnai ma baraque. Il ne m'avait rien dit de la Transylvanie, de l'Amérique, de l'endroit où les gens étaient partis. Ni de moi. Dommage pour les haricots, pensai-je ; ils sont peut-être usés par tous les rêves du camp. On pourrait en faire une bonne soupe.

C'est que moi, je tente toujours de me persuader que je n'ai guère de sentiments. Si je prends une chose à cœur, elle ne m'affecte pas outre mesure. Je ne pleure presque jamais. Loin d'être plus fort que les larmoyants, je suis plus faible qu'eux. Ils ont de l'audace, eux. Quand on n'a que la peau sur les os, c'est courageux d'avoir des sentiments. Je préfère être lâche. La différence est minime : ma force me sert à ne pas pleurer. Si d'aventure je me permets d'avoir un sentiment, je fais tourner le point névralgique autour d'une histoire qui rabâche sèchement que je n'ai pas le mal du pays. Par exemple l'odeur des marrons chauds, tout de même nostalgique. Mais ce ne sont que les marrons d'Autriche-Hongrie des récits de mon grand-père, ils sentaient le cuir frais. Matelot, il en avait décortiqué dans le port de Pula pour les manger avant de s'embarquer sur le voilier *Danube* et de faire le tour du monde. Mon absence de mal du pays, c'est donc le mal du pays raconté par mon grand-père qui me sert à surmonter celui que j'ai ici. Bref, quand il m'arrive d'avoir un sentiment, c'est une odeur. Celle du mot marrons ou matelots. Avec le temps, chaque odeur verbale s'annule, comme les haricots de Lommer la Cithare. À force de ne plus pleurer, on peut devenir un monstre. Le petit rien qui m'empêche d'être un monstre — à moins que je n'en sois un depuis longtemps —, c'est tout au plus la phrase Je sais que tu reviendras.

Depuis longtemps, j'ai appris à mon mal du pays à garder les yeux secs. Et maintenant, je voudrais par-dessus le marché qu'il n'ait pas de maître. Pour qu'il ne voie plus mon état, ne me demande plus de nouvelles de ceux qui sont à la maison. Pour qu'il n'y ait plus de gens, dans ma tête, mais rien que des objets. Que je pourrais déplacer ça et là sur le point sensible, comme on bouge les pieds en dansant La Paloma. Les objets sont petits ou grands, parfois bien trop lourds, mais ils ont une mesure.

Si j'y arrive, mon mal du pays sera insensible à la nostalgie. Du coup, il ne sera que la soif d'un endroit où, jadis, j'ai mangé à ma faim.

L'homme patate

Pendant deux mois, j'ai eu des pommes de terre à ajouter à ma pitance. Deux mois de patates bouillies strictement réparties en entrée, plat principal ou dessert.

L'entrée, c'était des patates cuites à l'eau salée et parsemées de fenouil sauvage. Je conservais les pelures pour avoir en plat principal, le lendemain, des dés de pommes de terre aux nouilles. Les nouilles, c'étaient les pelures de la veille, ajoutées à celles du jour même. Et le troisième jour, au dessert, il y avait des pommes de terre non pelées, coupées en tranches et grillées, saupoudrées de graines de folle avoine et d'un peu de sucre.

J'avais emprunté à Trudi Pelikan une demi-mesure de sucre et une demi-mesure de sel. Après la troisième paix, elle pensait comme tout le monde qu'on aurait bientôt le droit de rentrer chez nous. Au bazar, Béa Zakel lui avait échangé son manteau boulé aux belles manchettes de fourrure contre cinq mesures de sucre et cinq de sel. La négociation s'était mieux passée que pour mon écharpe en soie, que Tur Prikulitch continuait d'arborer lors du rassemblement, même si ce n'était pas en permanence. Jamais par une chaleur torride, mais en automne, de temps à autre. Et moi, je demandais régulièrement à Béa Zakel quand Tur ou elle me donneraient quelque chose en échange.

Après un appel du soir sans écharpe, Tur me convoqua dans son bureau avec Albert Gion, mon compagnon du sous-sol, et l'avocat Paul Gast. Tur puait l'eau-de-vie de betterave. Toute sa gueule avait l'air huilée, comme ses yeux. Il raya des rubriques sur la liste, mit nos noms dans d'autres, et déclara que le lendemain Albert Gion et moi n'aurions pas de sous-sol, et que l'avocat serait dispensé d'usine. Il venait d'inscrire quelque chose d'autre dans les rubriques. Il nous avait complètement embrouillés. Il reprit du début : Albert Gion irait au sous-sol comme d'habitude, mais avec l'avocat, sans moi. Je demandai pourquoi, et il fit, en plissant les yeux : parce que demain à six heures pile, tu vas au kolkhoze. Sans bagages. Tu reviens le soir. Je demandai comment, et il dit : eh bien, à pied. Tu verras trois terrils à ta droite, tu les prends comme repère, et sur ta gauche tu trouveras le kolkhoze.

J'étais sûr que ce ne serait pas pour une seule journée. Au kolkhoze, on mourait encore plus vite ; on logeait dans des trous creusés dans la terre, ayant cinq ou six marches de profondeur, sous un toit de brindilles ou d'herbe. La pluie passait à travers, et en bas la nappe d'eau montait. On avait un litre d'eau par jour pour boire et se laver. Ce n'était pas la famine, mais on mourait de soif en plein soleil et, à cause de la boue et de la vermine, le tétanos s'infiltrait dans les lésions purulentes. Au camp, tout le monde avait peur du kolkhoze. J'étais sûr que Tur, au lieu de me payer l'écharpe, voulait m'envoyer au casse-pipe pour en hériter.

Je partis à six heures avec ma taie d'oreiller dans ma veste, pour d'éventuels larcins au kolkhoze. Le vent sifflait au-dessus des choux et des betteraves, les herbes ondoyaient, orangées, la rosée scintillait par vagues. Au milieu, il y avait de la belle-dame ardente. J'avais le vent contre moi, et toute la steppe me rentrait dedans pour que je m'effondre : j'étais maigre, elle était avide. Derrière un champ de choux et une mince bande d'acacias, je vis le premier terril, de l'herbe, et un champ de maïs au fond. Ensuite, il y eut le deuxième terril. Des rats-taupes regardaient par-dessus les herbes, dressés sur leurs pattes arrière avec leurs dos bruns, leurs queues longues comme le doigt et leurs ventres pâles. Ils faisaient de petits signes de tête, les pattes avant jointes comme pour prier. Même leurs oreilles étaient latérales, comme celles des humains. Ils opinèrent du bonnet une dernière seconde, puis de l'herbe vide se balança au-dessus de leurs trous, mais autrement qu'avec le vent.

Ces rats-taupes sentaient que je marchais seul dans la steppe, sans surveillance : je finis par m'en rendre compte. Ils ont de l'instinct, ils prient pour ma fuite, pensai-je. J'aurais pu m'enfuir à ce moment-là, mais où aller... Peut-être voulaient-ils m'avertir, supposant que j'étais en fuite depuis longtemps. Je me retournai pour voir si j'étais suivi. Très loin derrière moi arrivaient deux personnages, probablement un homme et un enfant, sans fusil, mais avec deux pelles à manche court. Le ciel était tendu au-dessus de la steppe comme un filet bleu, rivé à la terre au loin, sans le moindre interstice.

Au camp, trois tentatives d'évasion avaient déjà eu lieu : toujours des Carpato-Ukrainiens, des compatriotes de Tur Prikulitch. Même s'ils parlaient bien le russe, ils s'étaient fait prendre et on les avait exhibés lors du rassemblement, défigurés par les coups. On ne les avait plus revus ; ils avaient été envoyés

dans un camp spécial ou au tombeau.

À ma gauche, près d'une guérite, je vis une sentinelle, le pistolet à la ceinture, un jeune gars maigre qui avait une demi-tête de moins que moi. Il me fit signe, il m'avait attendu. Sans me laisser le temps de m'arrêter, il marchait d'un bon pas le long des champs de choux. Il mâchait des graines de tournesol : il s'en jetait deux d'un coup dans la bouche, crispait les joues, puis il recrachait l'écorce d'un côté et happait de l'autre les prochaines graines en recrachant déjà. Nous marchions aussi vite qu'il grignotait. Je me disais qu'il devait être muet. Il ne parlait pas, ne transpirait pas, et ses acrobaties buccales étaient en rythme. Il avançait, comme entraîné par le vent sur des roues. Il mangeait sans souffler mot, comme une machine à écorcer les graines. Il me tira par le bras, on s'arrêta. Une vingtaine de femmes étaient dispersées dans le champ. Sans outils, elles déterraient les pommes de terre à la main. La sentinelle m'attribua une rangée. Le soleil était comme un morceau de braisé au milieu du ciel. Je me servis de mes mains comme d'une pelle, le sol était dur. Ma peau se fissurait, la boue brûlait mes plaies. Quand je levais la tête, des essaims de points volaient en papillotant sous mes yeux. Le sang était bloqué dans mon cerveau. Dans le champ, ce jeune gars armé d'un pistolet était non seulement sentinelle, mais aussi natchalnik, brigadier, chef d'équipe et inspecteur, tout à la fois. S'il surprenait deux femmes en train de bavarder, il leur fouettait le visage avec des tiges ou leur fourrait des pommes de terre pourries dans la bouche. Il n'était pas muet. Ce qu'il criait en même temps, je ne le comprenais pas. Ce n'étaient pas des jurons sur le charbon, des ordres du chantier ni des mots du sous-sol.

Peu à peu, je compris autre chose : Tur Prikulitch s'était entendu avec lui pour qu'il me fasse trimer toute la journée avant de me descendre, le soir venu, pour tentative d'évasion. Ou bien on avait prévu de me mettre tout seul dans un trou creusé dans la terre, le soir, comme j'étais le seul homme. Ce n'était peut-être pas pour un seul soir, mais définitif, et là, je ne reviendrais plus jamais au camp.

À la tombée de la nuit, non content d'être planton, surveillant, brigadier, chef d'équipe et inspecteur, ce type était le commandant du camp. Les femmes se mettaient en rang pour le comptage, disaient leur nom et leur numéro, retournaient les poches de leurs vestes et montraient les deux pommes de terre qu'elles avaient dans chaque main. Elles avaient le droit d'en garder quatre moyennes. S'il y en avait une trop grosse, il la remplaçait. Étant le dernier du rang, je montrai mon oreiller. Il contenait vingt-sept pommes de terre, sept moyennes et vingt grosses. Il fallut en garder quatre moyennes et enlever les autres. L'homme au pistolet me demanda mon nom. Je dis : Léopold Auberg. L'air d'établir un rapport avec mon nom, il prit une pomme de terre moyenne et, d'un coup de pied, me l'envoya par-dessus l'épaule. Je rentrai la tête. La deuxième, il me la jettera au visage sans se servir de son pied, il tirera dessus au pistolet en plein vol, et la réduira en purée avec ma cervelle. Pendant que j'y pensais, il me regarda ranger ma taie d'oreiller dans ma poche. Ensuite, il me fit sortir du rang en me tirant par le bras, et, à croire qu'il était redevenu muet, me montra le soir, la steppe par où j'étais arrivé le matin. Il me planta là, donna l'ordre de marche aux femmes et, derrière la brigade, partit dans l'autre sens. Je restai au bord du champ, le vis s'éloigner avec les femmes, certain qu'il ne tarderait pas à laisser la brigade pour revenir me chercher. En l'absence de témoins, il y aurait un seul coup de feu et la mention : abattu lors d'une tentative d'évasion.

Tel un serpent brun, la brigade rapetissait en partant vers les lointains. Ayant pris racine devant l'énorme tas de pommes de terre, je commençai à croire qu'il n'y avait pas d'accord préalable entre Prikulitch et le planton, mais entre Prikulitch et moi. Et que le tas de patates était l'accord en question : Tur voulait me payer l'écharpe en nature.

Je me bourrai de patates jusque sous le calot, il y en avait de toutes les dimensions. J'en comptai 273. L'ange de la faim, ce voleur de première, me vint en aide. Mais après m'avoir aidé, il redevint un tortionnaire de première et me laissa faire seul le long chemin du retour.

Je me mis en route, et ne tardai pas à avoir des démangeaisons partout : c'étaient les poux de la tête, du cou et de la nuque, des aisselles, de la poitrine, et ceux du pubis, autant dire les morpions. J'avais des démangeaisons entre les orteils, sous les chiffons de mes caoutchoucs. Pour me gratter, j'aurais dû lever le bras, mais je n'y arrivais pas, avec mes manches bourrées de patates. En marchant, j'aurais dû plier le genou, et c'était impossible avec mon pantalon plein à craquer. Je traînai la savate près du premier terril. Vint le deuxième, ou pas, il m'échappa. Les patates pesaient plus lourd que moi. Il faisait déjà bien trop noir pour voir le troisième. Dans tous les coins du ciel, des étoiles étaient enfilées comme des perles. La Voie lactée va du sud vers le nord, avait dit l'homme au rasoir lorsque son deuxième compatriote avait été exhibé sur la place du camp, après l'échec de sa tentative d'évasion. Pour aller vers l'ouest, selon lui, il fallait traverser la Voie lactée et tourner à droite, puis marcher droit devant soi, donc toujours à gauche de la Grande Ourse. Et moi, je ne trouvais même pas le deuxième terril ni le troisième, que j'aurais dû voir à ma gauche. Mieux vaut être suivi de toutes parts que complètement perdu. Les acacias, le maïs, et même mes pas avaient une cape noire. Les têtes de chou me suivaient du regard comme des têtes humaines avec toutes sortes de coiffures et de calots. Seule la lune portait une coiffe blanche et me tripotait le visage comme une infirmière. Je me dis : si ça se trouve, je n'ai que faire de ces patates, je suis gravement intoxiqué par les produits du sous-sol, même si je ne le sais pas encore. J'entendais des cris d'oiseaux étouffés dans les arbres

et, au loin, le gémissement d'un babil. Les silhouettes nocturnes pouvaient couler à flots. Faut pas que j'aie peur, sinon je vais me noyer. Je parle tout seul, pour ne pas prier : les choses durables ne se gaspillent pas, elles n'ont besoin que d'un rapport au monde qui soit éternellement le même. Le rapport que la steppe entretient avec le monde est de guetter, la lune a celui d'éclairer. Les rats-taupes ont la fuite et les herbes le balancement. Moi, mon rapport au monde est la nourriture.

Le vent fredonnait, et j'entendais la voix de ma mère. Le dernier été que j'avais passé à la maison, elle n'aurait pas dû dire : ne pique pas ta fourchette dans les patates, ça les écrase, prends ta cuiller, la fourchette c'est pour la viande. Elle ne pouvait pas s'imaginer que la steppe connaissait sa voix, que les pommes de terre m'entraînaient sous terre, la nuit, dans la steppe, ni que les étoiles, dans le ciel, étaient toutes piquantes. À table, ce jour-là, personne ne s'était douté que je me traînerais comme un placard à travers prés et champs. Que, seulement trois ans plus tard, revenant au camp seul dans la nuit, je serais un homme patate disant qu'il rentrait à la maison.

À la porte du camp, les chiens aboyèrent avec leurs voix nocturnes de sopranos qui ressemblaient toujours à des pleurs. Peut-être que Tur Prikulitch s'était mis d'accord avec les sentinelles, qui me firent signe de passer sans me contrôler. Je les entendis rire derrière moi en tapant des pieds par terre. Avec tout ce capiton, je ne pouvais pas me retourner, mais il y en avait sans doute un qui avait imité la raideur de ma démarche.

Le lendemain, j'apporte trois patates moyennes à Albert Gion, qui est aussi de nuit. Peut-être qu'il voudra les faire cuire tranquillement sur la grille en fer, au feu de l'arrière-cour. Il ne veut pas. Il les regarde une à une et les met dans son calot. Il demande : pourquoi t'en as pris juste 273.

Juste parce que moins 273, c'est le degré zéro absolu de l'échelle Celsius, dis-je ; il ne peut pas faire plus froid.

Toi, aujourd'hui, avec tes préoccupations scientifiques, t'as dû te tromper dans tes comptes.

Me tromper, sûrement pas, fais-je, le nombre 273 se concentre sur lui-même, c'est un postulat.

Un postulat, dit Albert Gion, t'aurais pas pu trouver autre chose. Bon sang, Léo, t'aurais pu te barrer.

Je donnai vingt pommes de terre à Trudi Pelikan pour payer le sucre et le sel. Deux mois plus tard, peu avant Noël, les 273 patates étaient finies. Les dernières avaient, comme Béa Zakel, des yeux glauques qui chaviraient vers un regard en coin. La question était de savoir s'il fallait le lui dire un jour.

Le ciel en bas, la terre en haut

Dans notre maison de campagne à la Wench, tout au fond du verger, il y avait un banc en bois sans dossier. On l'avait appelé l'oncle Hermann, car on ne connaissait personne de ce nom. L'oncle Hermann enfonçait dans la terre deux pieds ronds faits de troncs d'arbre. Son assise n'était rabotée que sur le dessus ; dessous, le bois avait encore son écorce. En plein soleil, l'oncle Hermann suait de grosses gouttes de résine. Quand on les enlevait, elles repoussaient le lendemain.

Plus haut, sur la colline herbeuse, il y avait la tante Luia. Elle avait un dossier et quatre pieds ; moins grande et plus mince que l'oncle Hermann, elle était son aînée. L'oncle Hermann était venu après elle. Je me roulais dans l'herbe jusqu'en bas de la colline, sous les yeux de Tante Luia. Le ciel en bas, la terre en haut, et l'herbe au milieu. L'herbe me retenait toujours par les pieds pour que je ne tombe pas dans le ciel. Je voyais toujours le bas-ventre gris de tante Luia.

Un soir, ma mère était assise sur tante Luia, et j'étais étendu dans l'herbe à ses pieds. Nous regardions en l'air, toutes les étoiles étaient là. Et ma mère releva le col de sa veste en tricot au-dessus de son menton, si bien que le col avait des lèvres. Ce ne fut pas elle qui le dit, mais le col :

Le ciel et la terre sont le monde. Si le ciel est si grand, c'est parce que pour chaque homme un manteau y est accroché. Si la terre est si grande, c'est à cause de toutes les distances qui nous séparent des orteils du monde. Mais ils sont si éloignés d'ici qu'il faut arrêter de penser, parce que ces distances, on les ressent comme des haut-le-cœur à vide.

Je demandai : où est-ce, le plus loin du monde.

Là où il s'arrête.

À ses orteils.

Oui.

Y en a dix aussi.

Oui, je crois.

Tu sais quel manteau t'appartient.

Je le saurai seulement quand je serai au ciel.

Mais là, il y a les morts.

Oui.

Comment ils arrivent là-haut.

Ils font le trajet avec leur âme.

Et l'âme, elle a des orteils.

Non, des ailes.

Est-ce que les manteaux ont des manches.

Oui.

Est-ce que les manches sont leurs ailes.

Oui.

Est-ce que l'oncle Hermann et la tante Luia sont un couple.

Oui, si le bois se marie.

Puis ma mère se leva pour rentrer à la maison. Moi, je m'installai sur tante Luia, juste à l'endroit où ma mère s'était assise. À cet endroit, le bois était chaud. Dans le verger, le vent noir frémissait.

L'ennui au pluriel

Aujourd'hui, je ne suis ni du matin, ni de l'après-midi, ni de la nuit. La dernière tranche de nuit est toujours suivie d'un long mercredi de liberté. C'est mon dimanche, et il ne s'arrête que le jeudi, à deux heures. J'ai trop d'air libre autour de moi. Il faudrait que je me coupe les ongles, mais la dernière fois j'ai eu l'impression de couper ceux d'un autre, sur mes doigts. Je ne savais pas qui c'était.

Par la fenêtre de la baraque, on voit l'avenue jusqu'à la cantine. Les deux Zirri apportent un seau qui doit contenir du charbon, il est lourd. Elles dépassent le premier banc, s'installent sur le deuxième parce qu'il a un dossier. Je pourrais ouvrir la fenêtre et leur faire signe, ou bien sortir. Je mets déjà mes caoutchoucs et, une fois chaussé, je reste assis sur mon lit.

Il y a l'ennuyeuse mégalomanie du ver élastique dans le coucou, le coude noir du tuyau de poêle. Et, par terre, l'ombre de la petite table usée. Quand le soleil tourne, elle a une nouvelle ombre. Il y a l'ennui de l'eau, à la surface du seau en fer-blanc, sans parler de l'eau de mes jambes gonflées. L'ennui de la couture béante de ma chemise, celui de l'aiguille qu'on m'a prêtée, l'ennui tremblotant de la couture qui me fait descendre le cerveau sur les yeux, et l'ennui du fil qu'on coupe avec les dents.

Chez les hommes, il y a l'ennui des dépressions larvées, quand ils jouent aux cartes sans passion, en bougonnant. Avoir un bon jeu devrait vous donner envie de gagner, mais les hommes abandonnent la partie avant qu'elle ne soit gagnée ou perdue. Les femmes ont l'ennui du chant, des chansons nostalgiques lors de l'épouillage, avec l'ennuyeuse robustesse des peignes à poux en corne et en bakélite. Sans parler de l'ennui des peignes en fer-blanc ébréchés qui ne servent à rien. L'ennui du rasage, celui des crânes comme des boîtes en porcelaine décorées de fleurettes de pus et de guirlandes de piqûres fraîches ou touchant à leur fin. L'ennui muet de Katie le Planton. Elle ne chante jamais. Je lui ai demandé : Katie, tu ne peux pas chanter. Elle a répondu : je me suis déjà peignée, tu vois, le peigne gratte quand il n'y a pas de cheveux.

La cour du camp est un village désert au soleil, les dentelures des nuages sont en feu. Dans l'alpage, ma tante Fine m'avait montré le soleil couchant. Une bourrasque lui avait soulevé les cheveux comme un nid d'oiseau avec, derrière, une raie blanche qui lui barrait le milieu du crâne. Elle avait dit : le petit Jésus fait cuire des gâteaux. J'avais demandé : dès maintenant. Dès maintenant, avait-elle répondu.

Il y a l'ennui des conversations qui sont du temps perdu, pour ne pas dire des occasions perdues. Pour un souhait bien modeste, on use beaucoup de mots, et il n'en reste pas grand-chose, de ces mots. J'évite souvent les conversations et, quand je les recherche, j'en ai peur, surtout si c'est avec Béa Zakel. Il se peut qu'en lui parlant je ne veuille rien obtenir du tout ; que je plonge mon regard dans ses yeux oblongs parce que je veux demander grâce à Tur. Au fond, si je parle à tout le monde plus que je ne le voudrais, c'est pour être moins seul. Comme s'il était possible d'être seul au camp. C'est impossible, même lorsqu'il n'est qu'un village désert au soleil.

C'est toujours la même chose : je m'étends, car ensuite il n'y aura plus la même tranquillité, quand les autres reviendront du travail. Ceux qui sont de nuit n'ont pas de longues tranches de sommeil, je me réveille au bout de quatre heures de sommeil obligatoire. Je pourrais calculer combien de temps il va falloir attendre l'arrivée d'un ennuyeux printemps, d'une nouvelle paix absurde, et les rumeurs d'un prochain retour au pays. Et moi, étendu dans l'herbe nouvelle de cette nouvelle paix, j'aurai la terre entière bouclée dans le dos. Mais on va nous transférer dans un autre camp, plus à l'est, un camp de bûcherons. J'emballer mes guenilles du sous-sol dans la mallette du phonographe, je fais mes préparatifs à n'en plus finir. Les autres attendent déjà. La sirène de la locomotive retentit, et je saute au dernier moment sur le marchepied. Nous allons d'une forêt de sapins à l'autre. Les sapins bondissent de côté, évitent les rails et regagnent leur place en sautillant après le train. Nous arrivons et descendons, le commandant Chichtvanionov en tête. Je prends mon temps, en espérant qu'on ne s'apercevra pas que dans ma caisse de phonographe je n'ai pas de scie ni de hache, mais mon mouchoir blanc et mes hardes du sous-sol. Dès la descente du train, le commandant se change ; son uniforme a des boutons de corne et des épaulettes ornées de feuilles de chêne, même si nous sommes dans une forêt de sapins. Il s'impatiente, davaï, dépêche-toi, me dit-il ; des scies et des haches, on en a en veux-tu en voilà. Je descends, et il me donne un sac en papier brun. Encore du ciment, me dis-je, mais un coin du sac est déchiré et il en coule de la farine blanche. Je le remercie du cadeau, prends le sac sous le bras gauche et salue du bras droit. Chichtvanionov lance : on va se détendre les jambes et faire sauter ça dans

ces montagnes. Je comprends alors que la farine blanche est de la dynamite.

Au lieu d'avoir ces idées-là, je ferais mieux de lire. Mais j'ai vendu voilà longtemps l'affreux *Zarathoustra*, le gros *Faust* et le mince Weinheber, devenus du papier à cigarettes, pour apaiser un peu ma faim. Lors de mon dernier mercredi de liberté, j'ai imaginé que loin de monter dans le train nous étions dans notre baraque sans roues qui nous emmenait vers l'est en s'étirant comme un accordéon pendant la marche. Sans la moindre secousse, on voyait des acacias défiler et gratter aux fenêtres avec leurs branches. Assis près de Kobelian, je lui ai demandé : comment se fait-il que le camp avance alors qu'il n'a pas de roues. Et il a répondu : c'est sur des roulements à billes qu'on fiche le camp.

Je suis las et n'ai aucune envie d'aspirer follement à quoi que ce soit. Il y a toutes sortes d'ennuis, ceux qui foncent devant, et ceux qui traînent derrière clopin-cloplant. Pour peu que je les traite bien, ils ne me font rien, ils sont ma propriété quotidienne. Toute l'année, l'ennui de la fine lune surplombe le village russe ; son cou simule une fleur de concombre ou une trompette aux touches grises. Quelques jours plus tard se met à croître une demi-lune, comme une casquette accrochée en l'air. Et les jours suivants, c'est l'ennui de la sphère entière, la lune pleine à ras bord. Tous les jours, il y a l'ennui des barbelés sur le mur du camp, celui des sentinelles en haut des miradors, les chaussures de Tur Prikulitch aux pointes reluisantes, et l'ennui de mes caoutchoucs déchirés. L'ennui du nuage blanc de la tour de refroidissement, ainsi que l'ennui des serviettes blanches recouvrant le pain. Et celui des plaques d'amiante ondulées, des vapeurs de goudron et des vieilles flaques d'huile.

Il y a l'ennui du soleil : là, le bois se dessèche, la terre s'amenuise autant que le bon sens, et les chiens de garde sommeillent au lieu d'aboyer. Avant que l'herbe ne meure de soif, le ciel se couvre, et voilà l'ennui des cordes de pluie, par terre ; le bois gonfle, les souliers collent à la boue, et les vêtements à la peau. Les feuillages sont torturés par l'été, les couleurs par l'automne, et nous par l'hiver.

Il y a l'ennui de la neige fraîchement tombée avec la poussière de charbon, celui de la vieille neige avec la poussière de charbon, l'ennui de la vieille neige avec des pelures de patates, et celui de la neige fraîchement tombée sans pelures de patates. L'ennui de la neige pleine de plis de ciment et de taches de goudron, la laine farineuse sur les chiens de garde, et leurs aboiements à la profondeur de tôle ou aux aigus de soprano. Il y a l'ennui des tuyaux qui gouttent, leurs stalactites de glace qui ont l'air de radis de verre, et l'ennui de la neige, velours meublant l'escalier du sous-sol. Il y a aussi le fil de glace fondant telle une résille sur l'argile réfractaire des batteries de coke. Et l'ennui de la neige collante, avide d'êtres humains, qui nous vitre les yeux et nous grille les joues.

Sur les larges voies de chemin de fer russes, il y a la neige recouvrant les traverses, la rouille couronnant les vis rapprochées, deux, trois, voire cinq, qui font comme des épaulettes indiquant divers grades. Et sur le remblai, quand quelqu'un tombe à la renverse, il y a l'ennui de la neige avec le cadavre et sa pelle. Dès qu'on a déblayé, on oublie le corps, parce que sous une bonne couche de neige, on ne voit pas sa silhouette décharnée. On ne voit que l'ennui d'une pelle abandonnée. Il ne faut pas rester à côté. Lorsque le vent se lève faiblement, une âme s'envole, parée de plumes. Lorsque le vent est fort, elle part en faisant des vagues. Et elle n'est pas seule : il faut croire que chaque cadavre laisse un ange de la faim désœuvré qui se cherche un nouvel hôte. Mais aucun de nous ne peut en nourrir deux.

Trudi Pelikan m'a raconté que la doctoresse russe et Kobelian l'ont accompagnée près du remblai, pour charger sur le camion le corps gelé de Corina Marcu. Trudi est montée dans la benne pour déshabiller le cadavre avant qu'on ne l'enterre, mais la doctoresse a dit : on fera ça plus tard. Elle s'est installée dans la cabine avec Kobelian, et Trudi Pelikan est restée dans la benne avec le corps. Kobelian n'est pas allé au cimetière mais au camp, où Béa Zakel attendait à la baraque des malades ; au ronflement du camion, elle est apparue à la porte, son enfant sur le bras. Kobelian a chargé sur son épaule le corps de Corina Marcu et, sur les instructions de la doctoresse, l'a déposé dans son bureau, et non dans la chambre mortuaire ou la salle de soins. Il ne savait pas à quel endroit, et la doctoresse lui a dit : attends. Le corps pesant trop lourd sur son épaule, il l'a fait glisser par terre et l'a maintenu d'aplomb en l'appuyant contre lui, le temps que la doctoresse dégage la table en rangeant des boîtes de conserve dans un seau. Sans souffler mot, Kobelian a posé la morte sur la table. Croyant que Béa Zakel attendait les habits, Trudi Pelikan s'est mise à déboutonner la veste de la morte. Mais la doctoresse a lancé : d'abord les cheveux. Béa Zakel a enfermé son enfant dans un réduit où il y en avait d'autres. Tout contre la cloison en bois, le petit s'est mis à crier, rejoint par les autres enfants, qui hurlaient encore plus fort, comme des chiens qui poussent des aboiements suraigus dès que l'un d'eux a commencé. Béa Zakel a tiré la morte par les cheveux jusqu'au bord de la table, en les faisant pendre à l'extérieur. Par miracle, Corina n'avait jamais été tondue, mais la doctoresse lui a coupé les cheveux à ras. Béa les a soigneusement rangés dans un coffret en bois. Trudi voulait savoir à quoi ils pouvaient servir, et la doctoresse a répondu : à faire des coussins à mettre aux fenêtres. Pour qui, demanda Trudi, et Béa dit : à l'atelier du tailleur, M. Reusch nous fabriquera des boudins en tissu, et les cheveux arrêteront les courants d'air. En se savonnant les mains, la doctoresse lança : j'ai peur qu'on s'ennuie, une fois mort. Ça, vous avez raison, répliqua Béa d'une voix suraiguë. Là-dessus, elle arracha deux pages vides du registre des malades, et en recouvrit le coffret de bois. Avec son coffret sous le bras, elle avait l'air

d'avoir acheté des denrées périssables au magasin du village russe. Sans attendre les vêtements, elle disparut avec le coffret avant qu'on n'ait fini de déshabiller la morte. Kobelian rentra au camion. Trudi Pelikan mit un certain temps à dénuder la morte : elle ne voulait pas découper sa bonne veste ouatée. Alors qu'elle tirait dessus dans tous les sens, une broche en forme de chat s'échappa de la poche et tomba près du seau. En se baissant pour la prendre, Trudi Pelikan déchiffra ce qui était écrit sur une des boîtes de conserve brillantes : CORNED BEEF. Elle n'en croyait pas ses yeux. La doctoresse en profita pour ramasser la broche. Pendant tout ce temps, le camion ronflait dehors, sans repartir. La broche à la main, la doctoresse sortit, revint les mains vides en disant : Kobelian est au volant, il n'arrête pas de dire mon Dieu et de pleurer.

L'ennui est la patience de la peur. Il ne veut surtout pas exagérer. Parfois seulement, il veut savoir où j'en suis, et il y tient beaucoup.

Je pourrais manger un bout de pain que j'ai mis de côté dans mon oreiller, avec un peu de sucre ou de sel. Ou faire sécher mes chiffons mouillés près du poêle, sur un dossier de chaise. La petite table en bois projette une ombre plus longue, le soleil a tourné. Au printemps prochain, je me débrouillerai peut-être pour prélever deux bouts de caoutchouc sur le tapis roulant de l'usine ou bien sur un pneu, et je les apporterai au cordonnier.

Béa Zakel a été la première à porter des baletki au camp, dès l'été dernier. J'étais allée la voir au magasin de l'habillement, j'avais besoin de nouvelles claquettes. J'avais fouillé dans le tas, et elle avait dit : je n'en ai que des trop grandes ou des minuscules, des dés à coudre ou des bateaux, les moyennes sont parties. J'en ai essayé beaucoup, histoire de rester plus longtemps. Après avoir choisi des petites, j'ai demandé quand elle en recevrait des moyennes. Ce qui m'a valu d'en avoir des grandes. Béa Zakel a dit : enfile-les tout de suite, laisse les vieilles ici. Regarde ce que j'ai, des baletki.

Je demande : d'où ça vient.

Elle dit : de chez le cordonnier. Regarde, c'est souple, on se croirait pieds nus.

Combien ça coûte.

Ça, faut que tu demandes à Tur.

Peut-être que Kobelian me donnera pour rien deux morceaux de caoutchouc qui devront avoir la taille d'une tôle de pelle. Pour payer le cordonnier, il faudrait que je vende du charbon pendant qu'il fait encore froid. L'été, l'été prochain, l'ennui enlèvera peut-être ses chiffons pour enfile des baletki. Et là, en marchant, il aura l'impression d'être pieds nus.

Frère de substitution

Début novembre, Tur Prikulitch m'appelle dans son bureau.

J'ai reçu une lettre de chez moi.

La joie me donne des palpitations dans le palais, je n'arrive pas à refermer la bouche. Tur fouille dans une boîte, son placard est entrouvert ; sur la porte fixe, on a collé une photo de Staline avec des pommettes hautes et grises comme deux terrils, un nez imposant comme un pont en fonte, et une moustache comme une hirondelle. Le poêle à charbon ronronne et, dessus, une casserole en fer-blanc murmure, pleine de thé. À côté du poêle, il y a un seau plein d'antracite. Tur dit : remets donc un peu de charbon, le temps que je trouve ton courrier.

Je cherche dans le seau trois morceaux de bonne taille, et la flamme bondit comme un lièvre blanc sur un lièvre jaune. Puis le jaune saute sur le blanc, les lièvres s'entredéchirent en sifflant à deux voix Coup d'grisou. Le feu me souffle son ardeur sur le visage, et l'attente m'insuffle de la peur. Je referme la petite porte du poêle, Tur referme son placard. Il me tend une carte postale gratuite de la Croix-Rouge.

Sur la carte, une photo est soigneusement piquée à la machine avec du fil blanc. Elle représente un enfant. Tur me regarde dans les yeux, je regarde la carte, et l'enfant cousu me dévisage tandis que Staline regarde tout le monde de la porte du placard.

Sous la photo, il y a écrit :

Robert, né le 17 avr. 1947.

C'est l'écriture de ma mère. Le bébé a un bonnet au crochet avec un ruban sous le menton. Je lis encore une fois : Robert, né le 17 avr. 1947. Rien d'autre. L'écriture me donne un coup au cœur. L'esprit pratique de ma mère, le gain de place grâce à l'abréviation AVR. pour avril. Mon pouls bat dans la carte et non dans la main qui la tient. Tur pose sur la table la liste du courrier et un crayon, je dois chercher mon nom et signer. S'approchant du poêle, il écarte les mains, écoute le murmure du thé et le sifflement des lièvres dans le feu. D'abord, les rubriques se mettent à danser sous mes yeux, puis ce sont les lettres. Je m'agenouille au bord de la table, mes bras retombent dessus, j'enfouis la tête dans mes mains et je sanglote.

Tu veux du thé, demande Tur. Tu veux du schnaps. Et moi qui croyais que tu serais content.

Oui, fais-je, je suis content qu'on ait encore la vieille machine à coudre à la maison.

Je bois un verre d'eau-de-vie avec Tur, puis un autre. C'est beaucoup trop, quand on n'a que la peau sur les os. L'eau-de-vie me brûle l'estomac, les larmes me brûlent les joues. Ça fait une éternité que je n'ai pas pleuré : mon mal du pays, je lui ai appris à avoir les yeux secs, et même à ne pas avoir de maître. Tur me met le crayon dans la main et me montre la rubrique voulue. J'écris en tremblant : Léopold. Il me faut ton nom en entier, dit Tur. Écris-le, toi, fais-je, je ne peux pas.

Ensuite, je sors dans la neige avec, dans ma veste ouatée, le bébé cousu sur la carte. Du dehors, j'aperçois à la fenêtre du bureau le boudin en tissu qui arrête les courants d'air, celui dont Trudi Pelikan m'a parlé. Il est soigneusement piqué à la machine et rembourré. Les cheveux de Corina Marcu n'ont pas suffi, il y en a sûrement d'autres avec. Des entonnoirs blancs s'écoulent des ampoules, le mirador du fond oscille dans le ciel. Les haricots blancs de Lommer la Cithare sont répandus dans toute la cour enneigée. La neige glisse toujours plus loin, avec le mur du camp. Mais sur l'avenue du camp où je marche, elle se soulève jusqu'à mon cou. Le vent a une faux acérée. Je n'ai pas de pieds, je marche sur les joues, et bientôt je n'en aurai plus. Je n'ai que ce bébé cousu sur la carte, c'est mon frère de substitution. Mes parents ont fait un enfant parce qu'ils ne comptent plus sur moi. Ma mère trouverait une autre abréviation, DÉC. pour décédé. Elle l'a déjà fait. Avec sa couture soigneusement piquée au fil blanc, n'a-t-elle pas honte, ma mère, de m'obliger à lire sous la ligne :

Tu n'as qu'à mourir là où tu es, ça nous ferait de la place à la maison.

Sous la ligne, dans le blanc

La carte de ma mère était arrivée au camp en novembre. Sept mois d'acheminement : on l'avait expédiée en avril. Le bébé cousu dessus était au monde depuis presque un an déjà.

Cette carte avec mon frère de substitution, je l'ai mise tout au fond de ma valise, près du mouchoir blanc. Il n'y avait qu'une ligne sur la carte, et pas un mot me concernant, pas même sous la ligne, dans le blanc.

Au village russe, j'avais appris à quémander de la nourriture. Je ne voulais pas quémander auprès de ma mère pour qu'elle cite mon nom. Durant les deux années suivantes, je me suis forcé à ne pas répondre à la carte. Les deux années précédentes, l'ange de la faim m'avait appris à mendier. Et les années suivantes, il m'apprit la fierté bourrue, aussi brutale que la tempérance face au pain. J'étais cruellement tourmenté. Tous les jours, l'ange de la faim me montrait ma mère en train de nourrir son fils de substitution sans s'occuper de mon existence. Repue, l'air dégagé, elle ne cessait d'aller et venir dans ma tête, avec son landau blanc. Et je la regardais de tous les endroits où je n'apparaissais pas. Je n'étais même pas sous la ligne, dans le blanc.

Le fil de Minkowski

Ici, chacun a son présent. Chacun touche le sol de ses caoutchoucs ou ses claquettes, fût-ce au sous-sol, douze mètres sous terre, ou sur la planche du silence. Quand nous ne travaillons pas, Albert Gion et moi, nous restons assis, sur ce banc fait de deux pierres et d'une planche. Comme l'ampoule dans son grillage, un feu de charbon brûle sur un brasero. Nous nous reposons sans rien dire. Je me demande souvent si je sais encore compter. Si nous en sommes à la quatrième année et à la troisième paix, ce sous-sol doit avoir connu une première et une deuxième paix, lui aussi, et des prémices de paix, mais sans moi. Et au sous-sol, il doit y avoir autant de tranches de jour et de nuit que de strates dans la terre. J'aurais dû compter les tranches que j'ai faites avec Albert, mais sais-je encore compter.

Sais-je encore lire. À Noël, mon père m'avait offert un livre : *La physique et toi*. D'après ce livre, chaque homme et chaque événement ont leur propre espace et leur propre temps. C'est une loi de la nature. Par conséquent tout, absolument tout a sa légitimité bien à soi, dans le monde. Et chaque chose existante a son propre fil, le FIL DE MINKOWSKI. Tel que je suis assis, j'ai au-dessus de la tête un fil de Minkowski partant vers le haut en ligne droite. Quand je bouge, il suit mes mouvements en s'infléchissant. En somme, je ne suis pas seul. Le moindre recoin du sous-sol a son fil, comme chaque personne du camp. Et aucun fil n'en touche un autre. Au-dessus de nos têtes, nous avons une forêt de lignes à l'agencement rigoureux. Chacun respire avec son fil, là où il se trouve. La tour de refroidissement respire deux fois plus, car le nuage qui s'en échappe a probablement son fil à lui. Appliqué au camp, ce livre ne s'y connaît pas beaucoup. Même l'ange de la faim a son fil de Minkowski. Mais ce livre ne dit pas si un ange de la faim laisse toujours son fil de Minkowski en nous pour être sûr de ne pas partir, quand il dit qu'il va revenir. Peut-être que ce livre en aurait imposé à l'ange de la faim, j'aurais dû l'apporter.

Je me tais presque toujours sur le banc du sous-sol, et je regarde à l'intérieur de ma tête comme par la fente éclairée d'une porte. Dans ce livre, il y avait aussi l'idée qu'à tout moment, en tout lieu, chacun déroule son propre film. Dans chaque tête, la bobine enregistre seize images par seconde. *PROBABILITÉ DE SÉJOUR* était un des mots qu'on pouvait lire dans *La physique et toi*. Comme si je n'avais pas la certitude d'être ici, comme si je n'avais aucune envie de partir pour ne plus y être. Et s'il en est ainsi, c'est parce que mon corps est une particule en un lieu, en l'occurrence le sous-sol, et dans le même temps une onde, à cause du fil de Minkowski. De plus, en ma qualité d'onde, je peux être ailleurs, et quelqu'un, sans être ici, peut se trouver à mes côtés. Libre à moi de choisir qui. Pas une personne, plutôt un objet qui irait avec les strates du sous-sol. Par exemple le DINOSAURE, cet élégant car rouge foncé, aux pare-chocs chromés, qui reliait Hermannstadt et Salzbourg. L'été, ma mère et la tante Fine prenaient le Dinosaur pour aller faire une cure à Ocna-Baia, à dix kilomètres de chez nous. À leur retour, j'avais le droit de lécher leurs bras nus pour sentir le sel des bains d'Ocna. Et elles me racontaient les écailles nacrées que faisaient les plaquettes de sel, entre les herbes des prés. Par la fente lumineuse que j'ai dans la tête, j'ai mis en marche le car Dinosaur entre le sous-sol et moi. Lui aussi a une fente lumineuse et un fil de Minkowski. Il n'y a jamais eu de contact entre nos fils, mais nos fentes lumineuses se retrouvent sous l'ampoule où les cendres volantes tourbillonnent avec leur fil de Minkowski. Assis à côté de moi sur le banc, Albert Gion et son fil se taisent. Et ce banc est la planche du silence, parce que Albert ne peut pas me dire dans quel film il est en ce moment ; moi non plus, je ne peux pas lui dire qu'au sous-sol j'ai un car rouge foncé aux pare-chocs chromés. Chaque tranche de travail est une œuvre d'art, mais son fil de Minkowski n'est qu'un câble en acier avec des wagons qui circulent. Et chaque wagon, au bout de son câble, n'est qu'un transport de scories, douze mètres sous terre.

Il m'arrive de croire que je suis mort il y a cent ans et que j'ai la plante des pieds transparente. Au fond, si je regarde à l'intérieur de ma tête par la fente éclairée, c'est seulement parce que je tiens à garder l'espoir farouche et buté qu'on pense à moi quelque part, à un moment donné. Sans même savoir où je me trouve en ce moment. Il se pourrait que je sois ce vieil homme avec une dent en moins, en haut à gauche, sur une photo de mariage qui n'existe nullement, et dans le même temps un enfant fluet dans une cour d'école n'existant pas davantage. Et de la même façon je suis le rival et le frère d'un frère de substitution qui est mon rival du fait que nous existons tous les deux en même temps. Ou de manière non simultanée, puisque nous ne nous sommes jamais vus. À aucun moment.

Dans le même temps, je sais que pour l'heure il ne s'est pas encore produit ce que l'ange de la faim considère comme ma mort.

Chiens noirs

Sortant du sous-sol, je me retrouve dans la neige matinale, qui m'aveugle. Sur les miradors se dressent quatre statues de scories noires. Ce sont non pas des soldats, mais quatre chiens noirs. La première et la troisième statue bougent la tête, tandis que la deuxième et la quatrième restent figées. Puis le premier chien bouge les pattes, le quatrième son fusil, et le deuxième et le troisième restent figés.

Sur le toit de la cantine, la neige est du lin blanc. Pourquoi Fenia a-t-elle mis la serviette du pain sur le toit... Le nuage de la tour de refroidissement est un landau blanc, il va retrouver les bouleaux blancs au village russe. Alors que mon mouchoir blanc de batiste avait déjà passé trois hivers dans ma valise, j'ai frappé à la porte de la vieille Russe, un jour où je mendiais. Un homme de mon âge a ouvert la porte. Je lui ai demandé s'il s'appelait Boris. Il a dit NIET. J'ai demandé si une vieille femme habitait là, et il a répondu NIET.

À la cantine, il y aura bientôt du pain. Un jour, si je suis seul au comptoir du pain, je vais oser demander à Fenia : quand est-ce que je vais rentrer chez moi, moi qui suis presque une statue de scories noires. Fenia dira : au sous-sol, tu as des rails et un monticule. Les wagons n'arrêtent pas d'aller au pays, tu n'as qu'à partir avec eux. Avant, tu aimais bien aller à la montagne en train. Mais là, j'étais encore chez moi, dirai-je. Ben tu vois, répliquera Fenia, tu y seras comme avant.

Mais à présent, je franchis la porte de la cantine pour faire la queue devant le comptoir. Sur le pain, il y a la neige blanche du toit. Je pourrais me mettre en dernier pour me retrouver seul face à Fenia, quand elle me donnera mon pain. Mais je n'ose pas, car comme tous les jours Fenia, dans sa froide sainteté, a trois nez sur le visage ; deux d'entre eux sont les aiguilles de la balance.

Cuiller par-ci, cuiller par-là

Noël approchait de nouveau. À ma grande surprise, je revis sur la petite table de la baraque mon sapin en fil de fer et en laine verte. L'avocat Gast l'avait conservé dans sa valise et, cette année-là, il l'avait décoré de trois boules de pain. Parce que c'est notre troisième année, avait-il dit. Il croyait qu'on ne le savait pas, mais ce don venait du pain qu'il volait à sa femme.

Heidrun Gast habitait la baraque des femmes. Les couples mariés n'avaient pas le droit d'habiter ensemble. Heidrun Gast avait déjà un faciès simiesque de morte, une fente buccale qui allait d'une oreille à l'autre, le lièvre blanc au creux des joues, et les yeux exorbités. Depuis l'été, elle était au garage, où elle devait recharger les accumulateurs des camions. L'acide sulfurique lui avait attaqué le visage encore plus que sa veste ouatée.

À la cantine, on voyait tous les jours ce que l'ange de la faim faisait d'un mariage. L'avocat venait y chercher sa femme en jouant les gardes. Si elle était déjà attablée avec d'autres, il la tirait par le bras et lui prenait sa soupe, qu'il posait à côté de la sienne. Dès qu'elle détournait un peu la tête, il plongeait sa cuiller dedans. Si elle s'en apercevait, il faisait : cuiller par-ci, cuiller par-là.

Le petit arbre aux boules de pain était encore sur la table de notre baraque quand Heidrun Gast mourut, au tout début de janvier. Les boules étaient encore sur l'arbre, et Paul Gast portait déjà le manteau de sa femme avec son col Claudine et ses poches en lapin élimé. Il se faisait faire la barbe plus souvent.

À la mi-janvier, notre chanteuse Ilona Mich se mit à porter le manteau, et l'avocat eut le droit de se glisser sous sa couverture.

À cette époque-là, l'homme au rasoir lui demanda : vous avez des enfants, à la maison.

L'avocat dit : moi, j'en ai.

Et combien, demanda l'autre.

Trois, fit l'avocat.

Gelés au milieu de la mousse à raser, ses yeux étaient rivés sur la porte où mon calot à rabats pendait à un crochet, comme un canard tué d'un coup de fusil. L'avocat poussa un soupir si bruyant qu'un paquet de mousse s'envola de la main du coiffeur et se retrouva par terre. Il tomba entre les pieds du tabouret, à l'endroit où les caoutchoucs de l'avocat étaient un peu soulevés. Sous la semelle, un fil de cuivre flambant neuf les attachait aux chevilles.

Mon ange de la faim a été avocat

Ne racontez jamais ça à mon mari, fit Heidrun Gast un jour où elle avait pu s'installer entre Trudi Pelikan et moi, car l'avocat, dont les dents suppuraient, n'était pas venu manger. Ce jour-là, elle avait également pu parler.

Elle raconta que dans un plafond il y avait un trou grand comme une couronne d'arbre, entre le garage et l'atelier de fabrication dont on déblayait encore les gravats, à la suite des bombardements. Quelquefois, sur le sol du garage, Heidrun Gast trouvait une pomme de terre qu'un homme, toujours le même, lui jetait d'en haut. Heidrun Gast levait les yeux pour le voir, et il regardait vers le bas. Ils ne pouvaient pas se parler : là-haut, on le surveillait autant qu'elle à l'atelier. L'homme portait une veste rayée, c'était un prisonnier de guerre allemand. La dernière fois, il y avait une toute petite pomme de terre entre les caisses à outils. Peut-être que Heidrun ne l'avait pas vue tout de suite et qu'elle s'y trouvait depuis un ou deux jours. Soit l'homme l'avait jetée plus vite que d'habitude, soit elle avait roulé plus loin que les autres, étant minuscule. Peut-être aussi qu'il avait fait exprès de la lancer ailleurs. En premier lieu, Heidrun s'était demandé si elle venait vraiment de cet homme-là, et non pas plutôt d'un natchalnik voulant l'attirer dans un piège. De la pointe du soulier, elle avait légèrement poussé la pomme de terre sous l'escalier ; pour la voir, il fallait savoir qu'elle s'y trouvait. Elle voulait attendre, vérifier que le natchalnik ne l'épiait pas. Elle avait repris la pomme de terre juste avant de quitter le travail et, en la ramassant, elle avait senti qu'un fil était enroulé tout autour. Ce jour-là, Heidrun avait guetté aussi souvent que possible par le trou du plafond, mais elle n'avait pas aperçu l'homme en question. Le soir, de retour à la baraque, elle avait cassé le fil avec ses dents. La pomme de terre était coupée en deux et, au milieu, il y avait écrit sur un bout de tissu : ELFRIEDE RO, ERSTRASS, ENSBU, et, tout en bas, DEUTSCHLA. Les autres lettres avaient été rongées par l'amidon. Heidrun avait attendu que son avocat de mari rentre au baraquement après la mangeaille de la cantine, puis elle avait jeté le bout de tissu dans un vieux feu de la cour et fait griller les deux moitiés de pomme de terre. Je sais que j'ai mangé un message, c'était il y a soixante et un jours. Cet homme n'a sûrement pas eu le droit de rentrer chez lui, il n'est sûrement pas mort, il était encore en bonne santé. Il a disparu de la surface de la terre comme cette pomme de terre dans ma bouche. Il me manque.

Une fine pellicule de glace vibrait dans ses yeux. Ses joues creuses au duvet blanc lui collaient aux os. On ne pouvait plus rien en tirer, l'ange de la faim n'était pas sans le savoir. J'étais mal à l'aise à l'idée que plus elle se fierait à moi, plus son ange de la faim se hâterait de la quitter, peut-être pour se loger en moi.

Bien que Paul Gast fût lui-même un voleur, seul l'ange de la faim pouvait lui interdire de voler la nourriture de sa femme. Tous les anges de la faim se connaissent entre eux, me dis-je, au même titre que nous, et leur métier est le nôtre. L'ange de Paul Gast est avocat, comme lui. Celui de Heidrun Gast n'est que l'homme de main de cet ange-là. Le mien aussi n'est qu'un homme de main, va savoir à la solde de qui.

Je dis : Heidrun, mange ta soupe.

Je ne peux pas, dit-elle.

J'attrapai la soupe. Trudi Pelikan louchait dessus. Albert Gion aussi, de l'autre côté de la table. Je me mis à manger sans compter les cuillerées. Pour ne pas perdre de temps, j'évitai d'ingurgiter la soupe bruyamment. Je mangeai en solitaire, sans Heidrun Gast, sans Trudi Pelikan ni Albert Gion. J'oubliai tout ce qui m'entourait, toute la cantine. Toute la soupe, je me l'envoyai dans le cœur. Devant cette assiette, mon ange de la faim n'était plus homme de main, mais avocat.

Je repoussai l'assiette vers Heidrun Gast, vers sa main gauche, jusqu'à ce qu'elle touche son petit doigt. Elle lécha sa cuiller inutilisée et l'essuya sur sa veste comme si elle avait mangé à ma place. Peut-être ne savait-elle plus si elle avait mangé ou si elle m'avait regardé. Peut-être voulait-elle faire semblant d'avoir mangé. Quoi qu'il en soit, on voyait son ange de la faim étendu en travers de sa bouche largement fendue ; il était d'un blanc clément, à l'extérieur, et bleu foncé au-dedans. Il arrivait manifestement à se tenir debout tout en étant à l'horizontale. Et, à coup sûr, dans l'eau fibreuse de la soupe aux choux il comptait les jours qui lui restaient à vivre. Mais s'il oubliait Heidrun Gast, c'était probablement aussi pour régler la balance accrochée à ma lulette. Et pendant le repas il calculait tout ce qu'il pourrait tirer de moi, et quand.

J'ai un plan

Quand l'ange de la faim me pèsera, je tromperai sa balance.
Je me ferai aussi léger que le pain mis de côté.

Et tout aussi difficile à mordre.

Tu vas voir ce que tu vas voir, me dis-je, c'est un plan bref, et qui tiendra le coup longtemps.

Le baiser de fer-blanc

Après le dîner, je descendis au sous-sol pour le service de nuit. Dans le ciel, il y avait une éclaircie. Du village russe, un vol d'oiseaux filait vers le camp, comme un collier gris. Je ne savais pas s'ils pépiaient là-haut, dans l'éclaircie, ou à l'intérieur de ma bouche, sur ma luette. Ni si c'étaient leurs becs qui pépiaient, ou s'ils frottaient leurs pattes, ou s'ils avaient sur les ailes de vieux os sans cartilage.

D'un seul coup, un petit bout du collier se détacha pour former des moustaches : trois d'entre elles foncèrent sous une visière, sur le front d'un soldat du dernier mirador. Les moustaches y restèrent longtemps. Arrivé à la porte de l'usine, je me retournai encore, et elles ressortirent de la casquette par l'occiput. Le fusil vacilla, le garde resta figé. Je pensais qu'il était en bois, avec un fusil de chair.

Je n'aurais pas voulu être à la place du garde, ni du collier d'oiseaux. Je ne voulais pas non plus être cet ouvrier chargé des scories qui descendait tous les soirs les 64 marches du sous-sol. Mais je voulais échanger ma place contre une autre. Je crois que j'aurais voulu être le fusil.

Comme toujours durant le service de nuit, je vidais des tombereaux et Albert Gion allait pousser : c'était à tour de rôle. Les scories brûlantes nous enfumaient. Les braises sentaient la résine de sapin, et mon cou en sueur sentait le thé au miel. Albert Gion avait le blanc des yeux qui tremblotait comme deux œufs égalés, ses dents étaient comme un peigne à poux. Et son visage noir n'était pas avec lui, au sous-sol.

Pendant la pause, sur la planche du silence, le petit feu de charbon nous éclairait des souliers jusqu'aux genoux. Albert Gion déboutonna sa veste et demanda : qu'est-ce qui manque le plus à Heidrun Gast, l'Allemand ou les patates. Celle-là, elle a souvent cassé des fils avec les dents, va savoir ce qu'il y avait d'écrit sur les autres bouts de papier. L'avocat a raison de lui voler sa nourriture. Ça donne faim, les vieux mariages, et l'infidélité, ça rassasie. Albert Gion me tapota le genou. Je pensai que c'était pour signifier que la pause était finie, mais il ajouta : demain, c'est moi qui aurai sa soupe, hein, qu'en pense ton fil de Minkowski. Mon fil de Minkowski se tut. Nous restâmes encore un bon moment sans rien dire. Ma main noire ne se voyait pas sur le banc. La sienne non plus.

Le lendemain, Paul Gast avait retrouvé sa place à côté de sa femme à la cantine, malgré ses abcès aux dents. Il pouvait de nouveau manger ; quant à Heidrun Gast, elle n'avait qu'à se taire. Qu'en pensait mon fil de Minkowski, sinon que j'étais déçu, comme bien souvent, et qu'Albert Gion était plus hargneux que jamais. Pour gâcher le repas de l'avocat, il lui chercha querelle : il lui reprocha ses ronflements, dont le volume sonore était insupportable. Je devins haineux à mon tour, affirmant qu'il ronflait plus fort que l'avocat. Albert Gion était hors de lui, je lui avais gâché sa dispute. Il leva la main sur moi, et son visage osseux ressembla à une tête de cheval. Alors que nous étions encore en train de nous disputer, l'avocat plongeait depuis longtemps sa cuiller dans la soupe de sa femme. Il le faisait de plus en plus souvent, et elle, de plus en plus rarement. Il aspirait bruyamment la soupe, et elle se mit à tousser, histoire d'employer sa bouche à quelque chose. Ce faisant, elle mit la main devant sa bouche et, comme une dame, écarta le petit doigt ; il était rongé par l'acide sulfurique et noir de cambouis, comme tous les doigts de la cantine. L'homme au rasoir était le seul à avoir les mains propres, mais aussi foncées que les nôtres, car elles étaient velues, comme s'il les avait empruntées à des rats-taupes. Trudi Pelikan aussi avait les mains propres depuis qu'elle était infirmière. Propres, mais ocre jaune à cause des frictions à l'ichtyol qu'elle faisait aux malades.

Tandis que je songeais au doigt qu'écartait Heidrun Gast et à l'état de nos mains, Karli Halmen vint me demander d'échanger mon pain. N'ayant pas la tête à ça, je refusai et gardai mon pain à moi. Il l'échangea contre celui d'Albert Gion. Et là, j'eus le regret de voir que le bout de pain où Albert Gion plantait ses dents était un tiers plus gros que le mien.

Tout autour, à chaque table, le fer-blanc cliquetait. Chaque cuillerée de soupe est un baiser de fer-blanc, me dis-je. Et la faim de chacun est une puissance étrangère à lui. Que je le savais bien, à ce moment-là, et je me suis hâté de l'oublier.

Ainsi va le monde

La vérité toute nue, c'est que l'avocat vola de la soupe à sa femme jusqu'au jour où, incapable de se lever, elle mourut, ne pouvant faire autrement ; et s'il lui avait volé de la soupe, c'était parce que sa faim ne pouvait faire autrement ; il se mit à porter son manteau à col Claudine et poches en lapin élimé, après tout il n'y pouvait rien si elle était morte, et elle non plus, si elle avait été incapable de se lever ; de même, notre chanteuse Loni Mich porta ce manteau, qui était disponible depuis le décès, et elle n'y était pour rien, pas plus que l'avocat ; lui, il n'y pouvait rien s'il avait voulu remplacer sa femme par Loni Mich, laquelle n'y pouvait rien si elle voulait avoir sous sa couverture un homme ou un manteau, ou les deux s'ils étaient indissociables ; de même, l'hiver n'y pouvait rien s'il était glacial, ni le manteau s'il réchauffait bien ; et les jours n'y pouvaient rien s'ils étaient une succession de causes et d'effets, s'ils étaient la vérité nue, quoique couverte d'un manteau.

Ainsi va le monde : comme on n'y était pour rien, personne n'y pouvait rien.

Le lièvre blanc

Père, le lièvre blanc va nous chasser de la vie. Il pousse au creux de joues, sur des visages en nombre croissant.

N'ayant pas fini de pousser en moi, il observe de l'intérieur ma chair, qui est aussi la sienne. Coup d'grisou.

Ses yeux sont du charbon, son museau est une gamelle en fer-blanc, ses pattes sont des tisonniers, son ventre est un wagon du sous-sol, son chemin est un rail qui gravit le monticule à pic.

Il gît encore en moi, rose et dépiauté, et il attend, armé de son couteau, qui est aussi le couteau à pain de Fenia.

*Le mal du pays,
comme si j'en avais besoin*

Sept ans après mon retour au pays, cela faisait sept ans que je n'avais pas eu le mal du pays. Sur le Grand Ring, en apercevant dans la vitrine d'un libraire *Le soleil se lève aussi* de Hemingway, je lus d'abord *Le soleil s'exile aussi*. J'achetai le livre et repris le chemin du retour. Du retour en arrière.

Il y a des mots qui font de moi ce qu'ils veulent. Ils sont très différents de moi, et leurs pensées sont différentes d'eux. S'ils me viennent à l'esprit, c'est pour me rappeler qu'il y a de premières choses qui en appellent des deuxièmes, même si je suis loin de le vouloir. Le mal du pays. Comme si j'en avais besoin.

Il y a des mots qui m'ont pour cible : on dirait qu'ils sont là pour me faire RETOMBER au camp, sauf ce mot-là. Il demeure inutile si ça se produit. Le mot SOUVENIR n'est d'aucun secours, lui non plus. DÉTÉRIORATION et EXPÉRIENCE sont inutilisables pour le retour au camp. Si j'ai affaire à ces mots bons à rien, c'est plus fort que moi, je me fais plus bête que je ne suis. Mais eux, à chacune de nos rencontres, sont de plus en plus durs.

Des poux, on en a dans la tête, les sourcils et la nuque, sous les aisselles, sur le pubis. On a des punaises dans son châlit. On a faim. Mais on ne dit pas : j'ai des poux, des punaises, j'ai faim. On dit : j'ai le mal du pays. Comme si on avait besoin de ça.

Le mal du pays, bien des gens le disent, le chantent, le taisent, marchent avec, s'asseyent et dorment dessus, si longtemps et en vain. Bien des gens disent qu'avec le temps, le mal du pays perd de sa substance et dépérit ; n'ayant plus rien à voir avec notre vrai foyer, il dépérit, et c'est là qu'il nous mine. Je suis de ceux qui le disent.

Dans le domaine des poux, je sais que le mal du pays existe sous trois formes : les poux de tête, les morpions et les poux des vêtements.

Les premiers rampent sur le cuir chevelu et vous démangent derrière les oreilles, dans les sourcils, et sur la nuque, à la naissance des cheveux.

Les démangeaisons dans la nuque peuvent aussi être dues aux poux des vêtements qui sont à l'intérieur du col. Ceux-là ne rampent pas, ils restent dans les coutures des vêtements. Ils ont beau porter ce nom, ils ne se nourrissent pas de fil.

Les morpions rampent sur le pubis et vous démangent. Au lieu de prononcer ce mot-là, on disait : ça me gratte entre les jambes.

D'une taille variable, les poux sont tous blancs et ont l'air de petits crabes. Quand on les écrase entre les ongles des pouces, on entend un craquement sec. Sur un ongle, on a une tache aqueuse provenant du pou, et sur l'autre, une tache de sang visqueux. Leurs lentes incolores sont alignées comme les perles d'un chapelet de verre ou des petits pois transparents dans leur gousse. Les poux ne sont dangereux que s'ils ont la typhoïde ou le typhus exanthématique. Sinon, on peut vivre avec ; on s'habitue à avoir des démangeaisons partout. Il ne faudrait pas croire que les poux se transmettaient chez l'homme au rasoir, par le biais du peigne. Ils n'en avaient pas besoin : à la baraque, ils rampaient d'un lit à l'autre. Nous placions les pieds de nos lits dans des boîtes de conserve pleines d'eau pour barrer la route aux poux, mais ils étaient si affamés qu'ils trouvaient d'autres chemins. On se les partageait lors de l'appel, en faisant la queue au comptoir de la cantine, en mangeant à la table commune, ou au travail, pendant les chargements et les déchargements, en fumant une cigarette accroupis, et même en dansant le tango.

La tondeuse nous mettait la boule à zéro, c'était Oswald Enyeter qui s'en chargeait pour les hommes. Pour les femmes, c'était la doctoresse russe, dans une remise en bois située près de la baraque des malades. La première fois, les femmes avaient le droit d'emporter leur natte et de ranger ce souvenir d'elles-mêmes dans leur valise.

Les hommes ne s'épouillaient pas mutuellement, je ne sais pas pourquoi. Tous les jours, les femmes rapprochaient leurs têtes, se racontaient des histoires, chantaient et s'épouillaient.

Dès le premier hiver, Lommer la Cithare avait trouvé le moyen d'ôter les poux des pull-overs en laine. Au crépuscule, par une température inférieure à zéro degré Celsius, on creusait dans la terre un trou de trente centimètres, on y mettait le pull-over en laissant dépasser un bout de quelques centimètres, puis on rebouchait sans tasser la terre. La nuit, tous les poux quittaient le pull-over et, au petit matin, ils s'agglutinaient, tout blancs, sur l'extrémité restée dehors. On pouvait alors les écraser en masse sous sa

chaussure.

Vers le mois de mars, la terre n'étant plus gelée en profondeur, nous creusions des trous entre les baraques. Tous les soirs, des bouts de pull-overs sortaient de la terre comme un jardin en tricot. À l'aube, une mousse blanche y fleurissait comme du chou-fleur. Nous écrasions les poux et retirions nos pulls. Ils nous réchauffaient de nouveau, et Lommer la Cithare disait : on a beau les enterrer, les vêtements ne meurent pas.

Sept ans après mon retour à la maison, ça faisait sept ans que je n'avais pas eu de poux. Mais depuis soixante ans, quand j'ai du chou-fleur dans mon assiette, je mange les poux entassés à l'aube sur un coin de pull-over. Même la crème fouettée n'a plus rien d'un chapeau de chantilly.

Dès la deuxième année, tous les samedis, il y avait l'ETUBA de la désinfection, une chambre d'air chaud dépassant les cent degrés Celsius, près de la douche. Nous accrochions nos vêtements à des crochets en fer, et ils circulaient sur des sortes de treuils roulants comme dans la chambre froide d'un abattoir. La cuisson des vêtements durait environ une heure et demie, plus longtemps que l'eau chaude dont nous disposions pour nous doucher. Après la douche, nous attendions debout dans le vestibule. Une fois nus, avec nos silhouettes déformées et pelées, nous avions l'air d'être du bétail de rebut. Personne n'avait honte. De quoi avoir honte, quand on n'a plus de corps. Mais c'était à cause de ce dernier que nous étions au camp, pour des travaux physiques. Moins on avait de corps, plus on était puni par lui. Cette dépouille appartenait aux Russes. Ce n'était pas vis-à-vis des autres que j'avais honte, mais vis-à-vis de moi, qui m'étais connu avec une peau lisse aux bains Neptune, profondément troublé par les vapeurs de lavande et les happements du bonheur. Là-bas, je n'aurais jamais eu cette idée de bipèdes mis au rebut.

Quand les vêtements ressortaient de l'Etuba, ils dégageaient une puanteur chaude et salée. Leur étoffe roussie était fragilisée. Mais au bout de deux ou trois passages à l'étuve, les betteraves chapardées devenaient des fruits confits. Moi, je n'en avais jamais eu ; j'avais une pelle en cœur, du charbon, du ciment, du sable, des parpaings de mâchefer et les scories du sous-sol. J'avais eu une journée de terreur à ramasser des pommes de terre, sans jamais aller dans un champ de betteraves. Seuls ceux qui faisaient des chargements de betteraves au kolkhoze les récupéraient confites par l'étuve. Des fruits confits, j'en avais vu chez moi, des vert émeraude, rouge cerise, jaune citron. Il y en avait dans les brioches en couronne, puis entre les dents. Les betteraves confites étaient brunes et, une fois pelées, on aurait dit des poings recouverts d'un glaçage au sucre. Quand je voyais les autres manger, mon mal du pays mangeait de la brioche en couronne, et mon estomac se contractait.

La nuit de la Saint-Sylvestre, au seuil de la quatrième année, j'en ai mangé moi aussi, des betteraves confites, à la baraque des femmes. Un gâteau que Trudi Pelikan avait monté, faute de pouvoir le mettre au four. Pas de fruits confits, mais des betteraves, des graines de tournesol à la place des noix, et de la polenta au lieu de farine, le tout posé non pas sur des assiettes à dessert, mais sur des carreaux de faïence pris dans la chambre mortuaire. Et avec ça, tout le monde avait eu droit à une cigarette du bazar, une LUCKY STRIKE. Au bout de deux bouffées, j'étais saoul. Je n'avais plus la tête sur les épaules, elle tournait et se mêlait aux autres visages, et les châlits dansaient en rond. Nous chantions en nous balançant en rythme, bras dessus bras dessous :

*Il fleurit le bois-gentil
Dans le fossé enneigé
Les mots que tu m'as écrits
Ne cessent de m'affliger*

Katie le Planton était assise à la petite table sous la lampe de service, avec sa part de gâteau posée sur un carreau. Elle nous regardait d'un air apathique. Mais une fois la chanson terminée, elle se balança sur sa chaise en faisant : OUUH, OUUH.

Ce OUUH à la note grave et sourde, c'était celui qu'avait fait la locomotive de la déportation, lors du dernier arrêt dans la nuit de neige, quatre ans auparavant. Je me figeai sur place, certains fondirent en larmes. Même Trudi Pelikan s'effondra. Katie le Planton regarda les autres pleurer en mangeant son gâteau. On voyait qu'elle se régala.

Il y a des mots qui font de moi ce qu'ils veulent. Je ne sais plus si le mot russe VOCH désigne les punaises ou les poux. Pour moi, il veut dire les deux. Si ça se trouve, le mot ne connaît absolument pas les bestioles qu'il a. Moi, si.

Dans le noir, les punaises grimpent le long des murs et, arrivées au plafond, se laissent tomber sur les lits. J'ignore si, en plein jour, cette descente a lieu ou non, ou bien si c'est qu'on ne la voit pas. La lumière réglementaire des baraques reste allumée toute la nuit pour nous protéger contre les punaises.

Nos châlits sont en fer. Des barres rouillées aux soudures grossières. Les punaises peuvent s'y multiplier,

ainsi que dans les planches non rabotées qu'il y a sous nos paillasses. En cas de prolifération des punaises, il faut sortir les lits dans la cour, souvent en fin de semaine. Les hommes de l'usine ont fabriqué des brosses métalliques. Les châlits et les planches prennent une couleur ocre rouge à cause du sang des punaises écrasées. Nous y mettons du cœur, quand on nous ordonne d'éliminer les punaises : nous voulons nettoyer nos lits et avoir la paix les nuits suivantes. Nous aimons voir le sang des punaises, parce que c'est le nôtre. Plus il y a de sang, plus nous prenons plaisir à cette opération. Elle fait sortir toute la haine que nous avons en nous. Nous tuons les punaises à coups de brosse, et nous en sommes aussi fiers que si c'étaient des Russes. Puis l'épuisement nous tombe dessus, comme un coup sur la tête. Une fois lasse, la fierté rend triste. Étrillée, elle se rabougrit jusqu'à la fois suivante. Conscients de l'inanité de nos efforts, nous rapportons à la baraque les lits débarrassés de leurs punaises. Avec une modestie de pouilleux, au sens strict du terme, nous disons : au moins, la nuit peut tomber.

Et soixante ans plus tard, je fais ce rêve. Je suis déporté pour la deuxième, la troisième, ou même la septième fois. Je pose ma caisse de phonographe près de la fontaine, et j'erre sur la place du rassemblement. Là, pas de brigades, pas de natchalniki. Je n'ai pas de travail. Le monde et la nouvelle direction du camp m'ont oublié. Vétéran du camp, je fais valoir mon expérience. Car après tout j'ai ma pelle en cœur ; mes tranches de nuit et de jour ont toujours été des œuvres d'art, dis-je pour m'expliquer. Je ne viens pas de débarquer, je connais le boulot. Le sous-sol et ses scories n'ont pas de secrets pour moi. Je garde d'ailleurs de ma première déportation un bout de charbon noir bleuté, gros comme un scarabée, qui est planté dans mon tibia. Je montre l'endroit comme si c'était la médaille d'un héros. Je ne sais pas où dormir, vu que tout est neuf. Où sont les baraques, demandé-je, et Béa Zakel, et Tur Prikulitch... Dans chacun de mes rêves, Fenia la boîteuse a un nouveau gilet au crochet et, par-dessus, toujours la même étole faite d'une serviette blanche. Elle répond qu'il n'y a pas de direction, au camp. Je me sens délaissé. Personne ne veut de moi, ici, et je n'ai absolument pas le droit de partir.

Dans quel camp ce rêve a-t-il atterri... D'ailleurs est-ce que ça l'intéresse, ce rêve, l'existence bien réelle de la pelle en cœur et du sous-sol. Est-ce que ça l'intéresse de savoir que ces cinq années captives m'ont suffi. Veut-il me déporter à l'infini sans me donner de travail, même dans le septième camp. C'est vraiment blessant. Même si ce rêve me déporte pour la énième fois et que je me trouve dans je ne sais quel camp, je n'ai rien à lui objecter.

Au cas où je devrais encore être déporté, dans cette vie, je saurais que les premières choses en appellent des deuxièmes, même si on est loin de le vouloir. Qu'est-ce qui me pousse à un tel attachement. Pourquoi vouloir, la nuit, avoir droit à ma détresse. Pourquoi ne puis-je être libre. Pourquoi forcer le camp à m'appartenir. Le mal du pays. Comme si j'en avais besoin.

Un moment de lucidité

Un après-midi, à la baraque, Katie le Planton était assise à sa petite table depuis un bon bout de temps, sans doute à cause du coucou. À mon arrivée, elle me demanda : tu habites ici.

Oui.

Moi aussi, fit-elle, mais derrière l'église. Nous avons emménagé au printemps dans la nouvelle maison. Ensuite, mon petit frère est mort. Il était vieux.

Je fais : mais il était plus jeune que toi.

Il était malade, ça fait vieillir, dit-elle. Ensuite, j'ai mis ses chaussures en antilope et je suis allée à notre ancienne maison. Il y avait un homme dans la cour, et il m'a demandé ce qui m'amenait. Je lui ai montré les chaussures en antilope, et il m'a dit : la prochaine fois, viens avec ta tête.

Je demandai : et alors, qu'est-ce que tu as fait.

Après, je suis allée à l'église.

Je demandai : comment s'appelait-il, ton petit frère.

Elle fit : Pancrace, comme toi.

Mon nom, c'est Léopold.

Peut-être chez toi, mais ici tu t'appelles Pancrace, fit-elle.

Enfin un moment de lucidité, pensai-je : dans ce nom, il y a de la crasse.

Katie le Planton se leva, fit le dos rond et lança un dernier regard au coucou, de la porte. Mais la soie ancienne de son œil droit louchait vers moi, toute retournée.

Elle fit en pointant l'index :

Tu sais, à l'église, faut arrêter de me faire des signes.

De l'insouciance à la pelle

L'été, nous avions le droit de danser dehors, sur la place du rassemblement. Les hirondelles suivaient leur faim à tire-d'aile, peu avant la nuit, les arbres avaient déjà des dentelures sombres, les nuages étaient injectés de rouge. Plus tard, une lune fine comme un doigt surplomba la cantine. Les roulements de tambour d'Anton Kowatsch filaient dans le vent et, sur la place du rassemblement, les couples de danseurs se balançaient comme des buissons. Les cloches des fours à coke tintaient par vagues. Juste après, c'étaient les rougeoiements de l'usine, sur le terrain d'en face, qui éclairaient le ciel jusqu'à nous. Et avant que ces lueurs ne s'évanouissent, on voyait vibrer le goitre de la chanteuse Loni et les yeux lourds de l'accordéoniste, toujours détournés vers un lieu sans rien ni personne.

Konrad Fonn avait une façon tout animale d'étirer le soufflet de son accordéon et de le comprimer. Sans la froideur de ses yeux vides, ses lourdes paupières auraient eu la lascivité voulue. La musique ne lui entrait pas dans le cœur. Il nous balançait des airs qui venaient se fourrer en nous. Son accordéon avait des accents sourds et traînants. Il manquait à l'orchestre les notes lumineuses et chaudes de Lommer la Cithare, qui avait pris le bateau à Odessa pour rentrer chez lui, à ce qu'on nous avait dit. L'accordéon avait peut-être perdu son harmonie, comme le musicien ; en proie au doute, il devait se demander si c'était de la danse quand des déportés se balançaient deux par deux comme des buissons, sur la place de l'appel.

Assise sur le banc les jambes ballantes, Katie le Planton agitait les pieds en mesure. Quand un homme voulait danser avec elle, elle s'enfuyait dans un coin noir comme du charbon. Elle dansait de temps à autre avec une femme, la tête rejetée en arrière pour regarder le ciel. Elle gardait la cadence en changeant de pas : avant le camp, elle avait dû danser plus d'une fois. De son banc, elle regardait les couples et, quand ils prenaient des libertés, elle leur lançait du gravier dessus. Ce n'était pas par jeu, car elle avait toujours l'air grave. À en croire Albert Gion, presque tous les gens oubliaient la place du rassemblement et allaient jusqu'à dire : nous dansons sur la place ronde. Il ne dansait plus jamais avec Zirri Wandschneider ; ce crampon voulait se donner à lui à tout prix. Or c'était la musique qui séduisait dans l'ombre, et non lui. Dans La Paloma d'hiver, les sentiments restaient plissés comme le soufflet de l'accordéon, enfermés à la cantine, tandis que nos danses estivales déversaient sur la mélancolie de l'insouciance à la pelle. Les fenêtres des baraques luisaient vaguement, et on se devinait plus qu'on ne se voyait. Selon Trudi Pelikan, sur cette place ronde, le mal du pays dégoulinait de la tête vers le ventre ; et l'agencement des danseurs changeait toutes les heures, leurs couples étant ceux de la nostalgie.

À mon avis, les croisements de bienveillance et de perfidie qui en résultaient devaient être aussi variés que les mélanges de charbon — et sans doute aussi lamentables. Mais on ne pouvait mélanger que ce qu'on avait. Il le fallait bien. Quant à moi, je devais impérativement me tenir à l'écart de toutes ces unions, en prenant garde à ce que personne ne devine pourquoi.

L'accordéoniste s'en doutait probablement, il avait une attitude de refus qui me blessait, même si je le trouvais repoussant. C'était plus fort que moi, je le dévisageais sans pouvoir m'arrêter, chaque fois que le rougeoiement de l'usine traversait le ciel. Tous les quarts d'heure, je voyais au-dessus de l'accordéon son cou, sa tête de chien et les terrifiants yeux blancs qu'il détournait, des yeux de pierre. Puis le ciel retombait dans la nuit noire, et j'attendais un quart d'heure que la lumière rende sa laideur à cette tête de chien. C'était toujours la même chose, La Paloma d'été sur la place du rassemblement, sauf une fois, fin septembre, lors d'un des derniers bals à l'extérieur.

Comme bien souvent, j'étais installé sur le banc de bois, les genoux repliés sous le menton. Pour se reposer, l'avocat s'assit près de mes orteils sans rien dire. Peut-être lui arrivait-il de repenser à Heidrun, sa femme morte. Car au moment où il s'adossa au banc, une étoile filante tomba au-dessus du village russe. Il dit :

Léo, fais vite un vœu.

Le village russe avala cette étoile. Toutes les autres étincelaient comme du gros sel.

Moi, je n'ai rien trouvé, et toi, fit-il.

Je dis : qu'on reste en vie.

Ce mensonge était débité avec une bonne pelletée d'insouciance. J'avais souhaité la mort de mon frère de substitution. C'était à ma mère que je voulais faire de la peine — lui, je ne le connaissais pas.

Le bonheur au camp

Le bonheur est chose soudaine.

Je connais le bonheur de la bouche et celui de la tête.

Le bonheur de la bouche vient à table, et il est plus bref que la bouche, voire que le mot bouche. Quand on le prononce, il n'a pas le temps de vous monter à la tête. Le bonheur de la bouche ne veut surtout pas qu'on en parle. En parlant, je devrais commencer chaque phrase par le mot SOUDAIN, et ajouter ensuite : TU N'EN PARLES À PERSONNE VU QUE TOUT LE MONDE A FAIM.

Je ne le dis qu'une fois : soudain, tu abaisses une branche, tu cueilles des fleurs d'acacia et tu les manges. Tu n'en parles à personne car tout le monde a faim. Tu cueilles de l'oseille au bord du chemin et tu la manges. Tu cueilles du thym sauvage entre les conduites et tu le manges. Tu cueilles de la camomille à l'entrée du sous-sol et tu la manges. Tu cueilles de l'ail sauvage près de la clôture et tu le manges. Tu abaisses une branche, tu cueilles des mûres noires et tu les manges. Tu cueilles de la folle avoine dans les terrains vagues et tu la manges. Derrière la cantine, tu ne trouves pas la moindre pelure de pomme de terre mais un trognon de chou, et tu le manges.

L'hiver, finie la cueillette. Après le travail, tu rentres chez toi à la baraque, sans savoir à quel endroit la neige est le plus savoureuse. Faut-il en prendre dès la sortie du sous-sol, ou attendre d'être près du tas de charbon enneigé, voire à la porte du camp. Sans te décider, tu prends une poignée du bonnet blanc qui coiffe un pilier de la barrière, et tu te rafraîchis le poulx, la bouche et la gorge en descendant jusqu'au cœur. Soudain, tu ne sens plus la fatigue. Tu ne le dis à personne vu que tout le monde est fatigué.

S'il n'y a pas d'effondrement, c'est un jour comme un autre. Tu as envie qu'il en soit ainsi. Le cinquième passe après le neuvième, dit Oswald Enyeter, l'homme au rasoir — la chance, selon sa loi, c'est un peu le bordel. Le balamouc. Moi, je dois avoir de la chance, parce que ma grand-mère a dit : je sais que tu reviendras. Encore un truc que je ne dis à personne, vu que tout le monde veut rentrer chez soi. Pour avoir de la chance, il faut avoir un but. Il faut que j'en cherche un, fût-ce de la neige sur le pilier.

Le bonheur de la tête se commente mieux que celui de la bouche.

Le bonheur de la bouche veut être seul, il est muet et attaché à l'intérieur. Le bonheur de la tête, lui, est sociable et se languit des autres. C'est un bonheur vagabond, bancal aussi. Il dure trop longtemps, on a du mal à être à la hauteur. Le bonheur de la tête est morcelé et difficile à trier, il se mélange à sa guise et passe à toute vitesse du bonheur

clair au bonheur
sombre
estompé
aveugle
envieux
caché
flottant
hésitant
impétueux
encombrant
chancelant
effondré
délaissé
empilé
enfilé
trompé
cousu de fil blanc
émietté
confus
à l'affût
piquant

malsain
revenu
effronté
volé
jeté
resté
raté de peu.

Le bonheur de la tête peut avoir les yeux mouillés, le cou tordu ou les doigts qui tremblent. Mais chaque fois il vous tambourine dans le front comme une grenouille dans une boîte de conserve.

Le tout dernier bonheur est le ras-le-bol du bonheur. Il intervient quand on meurt. Je me souviens qu'au moment de la mort d'Irma Pfeifer dans la fosse à mortier, Trudi Pelikan a eu ce mot lapidaire en faisant claquer sa langue comme un gros zéro :

Ras-le-bol du bonheur.

Je lui ai donné raison, parce que en dépouillant la morte on a vu son soulagement d'avoir enfin la paix avec sa tête au nid figé, son souffle à la bascule vertigineuse, sa poitrine à la pompe folle de rythme, son ventre à la salle d'attente déserte.

Il n'y a jamais eu de pur bonheur de la tête, parce que la faim était sur toutes les lèvres.

Même soixante ans après le camp, la nourriture me donne une grande excitation. Je mange par tous les pores. Quand je mange avec d'autres, je deviens désagréable. Je me nourris en ergoteur. Les autres, qui ne connaissent pas le bonheur de la bouche, se nourrissent comme des êtres sociables et courtois. Mais moi, en mangeant, je me prends à penser au ras-le-bol du bonheur : il surviendra un jour ou l'autre, et chaque convive attablé à mes côtés devra restituer le nid de sa tête, la bascule de son souffle, la pompe de sa poitrine, la salle d'attente de son ventre. J'aime tellement manger que je ne veux pas mourir, vu qu'après je ne pourrai plus manger. Depuis soixante ans, je sais que mon retour au pays n'a pas eu raison du bonheur au camp. Aujourd'hui encore, la faim du camp ronge le cœur de tous les autres sentiments. Au cœur de moi, c'est le vide.

Depuis mon retour à la maison, chaque sentiment a sa propre faim quotidienne, il exige la réciproque, et je ne la donne pas. Plus personne n'a le droit de s'agripper à moi. Instruit par la faim, je suis inaccessible par humilité, non par dédain.

On vit. On ne vit qu'une fois

À l'époque de la peau sur les os, je n'avais rien dans le cerveau, sinon le sempiternel chuintement d'une rengaine qui serinait nuit et jour : le froid pique, la faim trompe, la fatigue pèse, le mal du pays ronge, les punaises et les poux mordent. Je voulais négocier un échange avec les choses qui, sans être vivantes, ne sont pas mortes. Je voulais conclure un échange salvateur entre mon corps et la ligne d'horizon, en l'air, ainsi que les rues poussiéreuses, sur terre. Je voulais emprunter leur pérennité et exister sans mon corps pour revenir me glisser dedans une fois que le plus dur serait passé, et réapparaître en tenue ouatée. Ça n'avait rien à voir avec la mort, c'était le contraire.

Le zéro est l'indicible. Le zéro et moi sommes d'accord sur ce point : parler de lui est impossible, on peut tout au plus tourner autour du pot. La gueule béante du zéro est capable de manger, mais ne sait pas parler. Le zéro t'enferme dans sa tendresse étouffante. L'échange salvateur ne supporte aucune comparaison. Il est péremptoire et direct, comme : 1 pelletée = 1 gramme de pain.

Il faut croire que je l'ai réussi pour de bon, cet échange salvateur, à l'époque de la peau sur les os. Par moments, j'ai dû avoir la pérennité de la ligne d'horizon et des routes poussiéreuses. Seul en tenue ouatée, la peau sur les os, je n'aurais pas pu me maintenir en vie.

Nourrir le corps reste pour moi un mystère. Comme un chantier, le corps démolit et reconstruit. Tu te vois tous les jours, ainsi que les autres, mais sans jamais te rendre compte des quantités qui s'effondrent ou se redressent en toi. Les calories restent une énigme : elles prennent et donnent tout, elles effacent toutes les traces en prenant, et les restituent en donnant. Tu ignores à quel moment tu as remonté la pente, mais tu as recouvré tes forces.

La dernière année, pour rémunérer notre travail, on nous a remis de l'argent en mains propres. Nous avons pu faire des achats au bazar, manger des pruneaux, du poisson, des crêpes russes fourrées au fromage sucré ou salé, du lard et du saindoux, des gâteaux de maïs à la mélasse, de la halva à l'huile de tournesol. En quelques semaines, nous étions de nouveau des gens bien nourris. Replets, ou BOUFFIS, comme disait l'homme au rasoir. Nous étions redevenus des hommes et des femmes, comme après une seconde puberté.

Les femmes devinrent d'une coquetterie inédite, alors que les hommes trimballaient encore en plein jour leur accoutrement ouaté. Ils se trouvaient assez beaux et se contentaient de procurer aux femmes les matériaux dont ces coquettes avaient besoin. L'ange de la faim se mit à avoir le sens de l'habillement, de la nouvelle mode du camp. De l'usine, les hommes rapportaient de la corde en coton, large comme le bras et bien blanche, par morceaux de un mètre. Les femmes défaisaient les cordes, nouaient les fils bout à bout pour se confectionner, à l'aide d'un crochet en fer, des soutiens-gorge, des petites culottes, des corsages et des caracos. Elles rentraient les nœuds à l'intérieur si bien qu'on n'en voyait aucun sur les ouvrages finis. Au crochet, elles se fabriquaient même des bandeaux pour les cheveux et des broches — Trudi Pelikan en avait une en forme de nénuphar, qui lui faisait comme une tasse à café accrochée à la poitrine. Une des deux Zirri portait en broche un brin de muguet aux clochettes blanches attachées à une tige, et Loni Mich avait un dahlia coloré à la poussière de brique rouge. Moi qui n'étais pas mécontent de mon apparence durant cette première phase de récupération du coton, je ne tardai pas à avoir envie de renouveler ma garde-robe. Je pris le temps de confectionner une casquette à partir de mon manteau élimé à col de velours. Un plan que j'avais en tête, une construction difficile et pleine de subtilités. C'était une bande de caoutchouc venant d'un pneu et recouverte de tissu, si large qu'on pouvait la porter de travers, sur l'oreille. Sa visière en carton bitumé, une pièce ovale, était renforcée par un bout de sac à ciment, et tout l'intérieur était doublé de morceaux récupérés sur un tricot de corps déchiré. J'attachais de l'importance à la doublure, j'avais retrouvé ma coquetterie d'antan, le désir de se faire beau pour soi, à l'endroit où personne ne va regarder. Cette casquette de marlou coiffait mon attente, c'était la casquette des temps meilleurs.

Pour aller avec la mode féminine du camp, il y avait au magasin du village russe du savon, de la poudre et du rouge. Le tout de la marque KRASNÝĀ MAK, Coquelicot. Le maquillage rose avait un doux parfum pimpant. L'ange de la faim n'en revenait pas.

Le dernier cri, c'étaient les escarpins, les BALETKI. J'apportai un demi-pneu en caoutchouc au cordonnier, et d'autres se procurèrent de la toile gommée venant de la bande transporteuse. Le cordonnier nous fit sur mesure des chaussures d'été légères, à semelles souples et ultra-fines ; fabriquées sur une forme à monter,

elles étaient d'une grande élégance et allaient aux hommes comme aux femmes. L'ange de la faim se mit à avoir le pied léger. La Paloma était dans tous ses états, tout le monde accourait sur la place ronde et y dansait jusqu'à ce que l'hymne retentisse, peu avant minuit.

C'était à elles-mêmes que les femmes voulaient plaire, mais aussi aux autres femmes et aux hommes : ces derniers devaient donc se débrouiller pour avoir accès à leur lit et aux sous-vêtements en dentelle de crochet. Après les escarpins, il y eut la mode masculine qui ne concernait plus seulement les chaussures. Nouvelle mode, nouveaux amours, gibier aux pistes changeantes, grossesses, avortements à l'hôpital municipal. Les bébés se multipliaient tout de même à la baraque des malades, derrière une palissade.

J'allai trouver M. Reusch, qui venait de Guttenbrunn dans le Banat. Je ne le connaissais que pour l'avoir vu à l'appel. Toute la journée, il déblayait les décombres d'une usine détruite par les bombes. Le soir, il ravaudait les vestes déchirées moyennant un peu de tabac. Ce tailleur, un bon professionnel, était très demandé depuis que l'ange de la faim musardait avec insouciance. M. Reusch déroula une mince chute de tissu, marquée d'une graduation en centimètres, et me mesura du cou aux chevilles. Il dit ensuite qu'il fallait 1,50 mètre de tissu pour le pantalon, 3,20 mètres pour la veste, trois grands boutons et six petits. Quant à la doublure, il se chargerait d'en trouver lui-même. Pour cintrer la veste, je voulais aussi une ceinture à boucle. Il me suggéra de trouver deux anneaux pour faire une boucle coulissante, et proposa pour le dos un pli surpiqué à double ouverture. Un pli creux qui, d'après lui, était la dernière mode en Amérique.

Je commandai deux anneaux à Anton Kowatsch, et j'allai au magasin du village russe avec tout mon argent liquide. Le tissu du pantalon était bleu sourd et gris chiné, celui de la veste à carreaux beige sable et brun sac à ciment, avec des effets de matière. J'achetai dans la foulée une cravate toute faite : des losanges en biais, vert mousse. Et 3 mètres de percale réséda pour la chemise, des boutons pour le pantalon et la veste, plus douze tout petits pour la chemise. C'était en avril 1949.

Trois semaines plus tard, j'avais la chemise et le costume à pli creux et ceinture à boucle. L'écharpe en soie bordeaux, à carreaux mats et carreaux brillants en alternance, aurait enfin pu m'aller. Tur Prikulitch ne la portait plus depuis longtemps, il avait dû la jeter. L'ange de la faim n'était plus dans le cerveau, mais dans la nuque, et il avait bonne mémoire. Il aurait pu s'en dispenser, car la mode du camp était aussi une espèce de faim, une faim des yeux. L'ange de la faim disait : ne gaspille pas tout ton argent, on ne sait jamais ce qui peut arriver. Mais tout ce qui peut arriver est déjà là, pensais-je. Je voulais des habits élégants pour l'avenue du camp, pour la place ronde, et même pour aller au sous-sol à travers les mauvaises herbes, la rouille et les gravats. Au début d'une tranche de travail, je me changeais au sous-sol. L'ange de la faim me sermonnait : quel orgueil, prends garde à la chute. Je rétorquais : on vit. On ne vit qu'une fois. Même la belle-dame, qui ne bougera pas d'ici, a des bijoux rouges et confectionne pour chacune de ses feuilles un gant avec un pouce différent.

Ma caisse de phonographe avait désormais une nouvelle clé, mais elle n'était plus assez grande. Je me fis fabriquer par le menuisier une valise en bois solide pour mes nouveaux vêtements, et je commandai à Paul Gast, qui travaillait à l'atelier, une bonne serrure au mécanisme renforcé.

Le jour où j'étreignai mes nouveaux habits sur la place ronde, je me dis : tout ce qui peut arriver est déjà là. Et tout doit rester tel quel.

*Un jour,
je serai dans un coin élégant*

Même lors de la quatrième paix, la belle-dame eut des pousses d'un vert criard. N'ayant plus une faim dévorante, on ne la cueillait pas. Au bout de quatre ans de famine, nous avions la certitude qu'on nous gavait pour nous garder au camp et nous faire travailler, au lieu de nous renvoyer chez nous. Tous les ans, les Russes attendaient ce qui allait se produire, et nous en avions peur. Chez nous, l'ancien temps s'entravait de lui-même, alors que les Russes voyaient une nouvelle ère déferler sur leur immense pays.

Le bruit courait que Tur Prikulitch et Béa Zakel, après avoir stocké des vêtements pendant des années au magasin de l'habillement, les avaient vendus au bazar et avaient partagé l'argent avec Chichtvanionov. Bien des gens étaient donc morts de froid alors que le règlement du camp leur donnait le droit d'avoir du linge, des vestes ouatées et des chaussures. On ne les comptait plus. Mais en faisant le décompte des paix — la première, la deuxième, la troisième et la quatrième — je savais que 334 morts reposaient en paix, d'après le registre que tenait Trudi Pelikan à la baraque des malades. Il m'arrivait de ne pas penser aux morts pendant des semaines, puis ils surgissaient comme une crécelle dans mon cerveau et ne me lâchaient pas de la journée.

Combien de fois ai-je pensé que les cloches des fours à coke sonnaient d'année en année. Un jour, au lieu du banc qu'il y a sur l'avenue du camp, je voudrais rencontrer le banc d'un parc ; dessus, il y aurait un être libre de ses mouvements, une personne n'ayant jamais connu le camp. Un soir, le mot SEMELLE DE CRÊPE avait circulé sur la place ronde. Notre chanteuse, Loni Mich, avait demandé ce que c'était. Et Karli Halmen, adressant un regard en coin à l'avocat, avait dit que crêpe venait du mot crève et qu'on aurait tous des semelles comme ça, au ciel, au-dessus de la steppe. Sans se laisser déconcerter, Loni Mich avait voulu des éclaircissements quand il avait été question des FAVORIS censés être à la mode en Amérique, et l'accordéoniste avait déclaré que c'étaient des pattes près des oreilles, en forme de queue d'oiseau.

Deux fois par mois, le cinéma du village russe passait des films et des actualités aux gens du camp. Des films russes, mais aussi américains, et même des films de l'UFA qui avaient été saisis à Berlin. Dans des actualités américaines, on avait vu des confettis tournoyer comme la neige entre des gratte-ciel, et des hommes qui chantaient, avec des semelles de crêpe et des pattes qui leur descendaient jusqu'au menton. Après le film, l'homme au rasoir avait dit que ces pattes s'appelaient des favoris. On a beau être complètement russifiés, on a la modernité des Américains, comme il disait.

Moi non plus, je ne connaissais pas ce mot. J'allais rarement au cinéma. À cause de mes tranches de travail, c'était une heure où j'étais régulièrement au sous-sol ou trop fatigué par lui. Mais j'avais des escarpins Baletki pour l'été, grâce à un demi-pneu que Kobelian m'avait offert. Et je pouvais verrouiller ma mallette de phonographe : Paul Gast m'avait fabriqué une clé à trois dents, fines comme des incisives de souris. Grâce au menuisier, j'avais une nouvelle malle en bois munie d'une serrure renforcée. J'avais une nouvelle garde-robe. Les semelles de crêpe ne valaient rien pour le sous-sol, quant aux favoris, ils auraient poussé tout seuls, mais c'était plutôt le style de Tur Prikulitch. Moi, je trouvais ça carrément grotesque.

Il serait tout de même temps, me dis-je, de rencontrer Béa Zakel ou Tur Prikulitch dans un autre endroit, d'égal à égal, mettons une gare aux pilastres en fonte et aux pétunias retombants, une sorte de station thermale. Par exemple, je monterai dans le train, et Tur Prikulitch sera dans mon compartiment. Je lui adresserai un bref salut, m'installerai presque en face de lui, mais sans plus. Je ferai mine de ne pas vouloir en savoir plus : en voyant son alliance, je ne lui demanderai pas s'il a épousé Béa Zakel. Je débarrasserai mon sandwich et le poserai sur la tablette. Du pain blanc avec une bonne couche de beurre et du jambon rose. Même si ce n'est pas un régal, je ne laisserai rien paraître. Ou bien je tomberai sur Lommer la Cithare, flanqué de la chanteuse Loni Mich, dont le goitre aura encore grossi. Ces deux-là voudront m'emmener au concert, à l'Athenaeum. Je m'excuserai en déguisant ma voix, et les laisserai s'éloigner. Car à l'Athenaeum, je serai le placeur qui vérifie les billets, et à leur arrivée je les accueillerai en disant, l'index levé : vos billets, s'il vous plaît, ici on se place en fonction des nombres pairs ou impairs, vous avez le 113 et le 114, vous serez donc séparés. J'éclaterai de rire, et là ils me reconnaîtront. Mais si ça se trouve, je ne rirai pas du tout.

Une autre de mes pensées a été de retrouver une deuxième fois Tur Prikulitch dans une grande ville américaine. Il n'aura pas d'alliance mais montera un escalier en donnant le bras à une Zirri, qui ne me reconnaîtra pas. Lui, il me fera un clin d'œil comme mon oncle Edwin, qui disait : alors, là, j'ai joué de la

prunelle. Je passerai mon chemin, sans plus. Peut-être serai-je encore assez jeune, à la sortie du camp. À la fleur de l'âge, comme on dit, par exemple dans la chanson que Loni Mich, le goitre vibrant, transforme en air d'opéra : J'AVAIS PRESQUE TRENTE ANS. Je rencontrerai peut-être Tur pour la troisième ou quatrième fois, et encore bien souvent, dans un troisième, quatrième, sixième, voire huitième avenir. Un jour, du deuxième étage d'un hôtel, je regarderai par la fenêtre et il pleuvra. Dans la rue, un homme ouvrira son parapluie au même instant. Il y mettra le temps et se mouillera, parce que son parapluie sera coincé. À son insu, je verrai que ses mains sont celles de Tur. S'il le sait, penserai-je, il ne tardera pas autant à ouvrir son parapluie ou à enfiler ses gants, il évitera même cette rue. Si cet homme n'est pas Tur Prikulitch mais qu'il a seulement ses mains, je lui lancerai par la fenêtre : mets-toi donc de l'autre côté de la rue, tu seras au sec sous le store d'en face. S'il lève le nez, il dira peut-être : qu'est-ce qui vous donne le droit de me tutoyer. Et je répliquerai : je n'ai pas vu votre tête, c'est juste vos mains que je tutoie.

Encore une de mes pensées : un jour, je serai dans un coin élégant où je me sentirai chez moi, autrement que dans ma petite ville natale. Le coin élégant sera une promenade le long de la mer Noire. Quant à l'eau, jamais je n'aurai vu l'écume blanche avoir un tel mouvement de bascule. Des néons éclaireront la promenade, on jouera du saxophone. Je tomberai sur Béa Zakel, que je reconnaitrai, ses yeux auront toujours cette rotation hésitante, ce regard glissant. Je n'aurai pas de visage, vu qu'elle ne me reconnaitra pas. Elle aura toujours sa lourde chevelure, mais sans tresse, qui flottera autour de ses tempes, décolorée en blond pâle, comme une aile de mouette. Elle aura toujours les pommettes hautes, cernées de deux ombres dures comme en plein midi, à l'angle d'une rue. Et l'angle droit m'évoquera un lot d'habitations qu'il y avait derrière le camp.

L'automne précédent, on y avait construit un nouveau lotissement russe. Des maisons préfabriquées en bois, aux murs mitoyens, achetées en Finlande, bref des maisons finnoises. Selon Karli Hälmen, les pièces avaient été découpées avec soin et accompagnées d'un plan de montage bien précis, mais tout ayant été déchargé en vrac, on ne savait plus ce qui allait avec quoi. Le montage avait été un désastre : soit on avait trop de pièces à monter, soit on en manquait, ou bien ce n'étaient pas les bonnes. L'ingénieur du bâtiment avait été le seul, durant toutes ces années, à prendre les internés pour des gens originaires de pays civilisés où l'angle droit a quatre-vingt-dix degrés. Il voyait en eux des êtres pensants. C'est d'ailleurs pourquoi je me souviens de cet épisode. Lors d'une pause cigarette, il nous avait fait un discours en plein chantier sur les bonnes intentions du socialisme et ses insuffisances. Il se rendait à la raison : les Russes connaissent l'angle droit, mais n'arrivent pas à le réaliser.

Un jour, me disais-je, peu importe à la combienième paix et dans quel avenir, j'arriverai au pays des crêtes de montagne que j'ai survolé en rêve, à califourchon sur mon cochon blanc, et qui, paraît-il, est ma patrie.

Une version du retour au pays circulant au camp : à notre arrivée à la maison, nous aurons vécu nos meilleures années. Nous connaissons le même sort que les prisonniers au lendemain de la Première Guerre mondiale, un retour au pays qui durera des décennies. Chichtvanionov nous rassemblera pour le dernier appel, le plus bref, et annoncera :

Sachez que le camp est supprimé. Disparaissez.

Et chacun s'en ira vers l'est par ses propres moyens, dans la mauvaise direction, vu qu'à l'ouest tout sera bloqué. Il faudra franchir l'Oural et toute la Sibérie, aller en Alaska, en Amérique, puis passer par Gibraltar et traverser la Méditerranée. Au bout de vingt-cinq ans de voyage d'est en ouest, nous arriverons au pays, si c'est encore chez nous et que les Russes ne l'ont pas déjà pris. Les variantes étaient : nous ne partirons jamais d'ici car on nous gardera jusqu'à ce que le camp soit un village sans miradors, et bien que nous ne soyons ni russes ni ukrainiens, nous résiderons là par accoutumance. Ou bien nous resterons ici jusqu'à ce que nous n'ayons plus envie de partir, convaincus que personne ne nous attend plus à la maison, tout le monde ayant été déplacé on ne sait trop où, et se retrouvant sans domicile. Selon une autre variante, nous finirons par vouloir rester ici : notre maison, nous ne saurons plus qu'en faire, et ce sera réciproque.

Quand on n'entend plus parler de l'univers familial depuis une éternité, on se demande si on a vraiment envie d'y retourner, et ce qu'on est censé désirer, une fois là-bas. Au camp, on nous a enlevé tout désir. On ne devait ni ne voulait prendre aucune décision. Si on avait envie de revenir au pays, on se bornait aux souvenirs rétrospectifs, sans oser aller de l'avant, dans ses aspirations. Le souvenir était déjà de la nostalgie, croyait-on. Or comment les différencier quand on ressasse toujours les mêmes choses, et qu'on est dépossédé du monde à tel point qu'il ne vous manque plus du tout.

Que deviendrai-je, une fois à la maison. Je me disais : je vagabonderai dans la vallée, entre les crêtes, en homme qui est de retour au pays, et je marcherai devant moi comme un train, en faisant TCH TCH TCH. Je tomberai dans mon propre piège et dans une épouvantable intimité. C'est ma famille, dirai-je à propos des gens du camp. Ma mère déclarera que je dois être bibliothécaire pour être à l'abri du froid. Toi qui as toujours voulu lire, ajoutera-t-elle. Mon grand-père dira qu'il faut que j'y réfléchisse et que je devienne voyageur de commerce. Toi qui as toujours voulu voyager. Ma mère et mon grand-père tiendraient peut-être ces propos, mais ici, nous en étions à la quatrième paix nouvelle, et malgré la naissance de ce frère de

substitution je ne savais pas s'ils étaient encore en vie. Ici, au camp, les métiers comme voyageur de commerce étaient bien pour le bonheur de la tête, on avait plein de choses à raconter.

Un jour, au sous-sol, sur la planche du silence, j'en ai parlé à Albert Gion, que j'ai même fait sortir de son mutisme. Peut-être qu'un jour je serai voyageur de commerce, lui ai-je dit, avec tout un bric-à-brac dans ma valise : foulards de soie, crayons, craies de couleur, pommades, détachants. Un jour, mon grand-père a rapporté à ma grand-mère un coquillage de Hawaï, grand comme un pavillon de phonographe et en nacre bleutée à l'intérieur. Je serai peut-être aussi ingénieur du bâtiment, un bâtisseur avec des plans à cotes, des blueprints et des ozalids, et je me mettrai à mon compte. Je construirai des maisons pour les gens fortunés, une toute ronde comme cette grille en fer circulaire. Je commence par faire le plan pour moi sur du papier sulfurisé : au centre, un escalier en hélice qui va du sous-sol à la coupole. Toutes les chambres ressembleront à des parts de gâteau, des quarts, des sixièmes ou des huitièmes de cercle. On pose le papier sulfurisé sur le papier ozalid dans un cadre qu'on expose au soleil pendant cinq à dix minutes. Ensuite, on roule l'ozalid et on le glisse dans un tube contenant des vapeurs d'ammoniac, et peu de temps après le plan ressort tout beau. Le papier ozalid est prêt, de couleur rose, mauve ou cannelle.

Après avoir écouté tout ça, Albert Gion a lancé : du papier ozalid, mais t'en as pas marre des vapeurs, j'ai comme l'impression que t'es surmené. Pourquoi tu crois qu'on est au sous-sol. On n'a pas de métier. Ici, les métiers, c'est coiffeur, cordonnier et tailleur. De bons métiers, en tout cas les meilleurs au camp. Mais ça s'apprend tout jeune ; après, c'est fichu. Ce sont des vocations. Si on avait pu savoir qu'on se retrouverait au camp, on aurait appris ces métiers-là, et surtout pas voyageur de commerce, ingénieur du bâtiment et du boniment.

Albert Gion avait raison. Est-ce un métier que de transporter du mortier. À force de trimballer pendant des années du mortier ou des parpaings de mâchefer, de pelleter du charbon, de déterrer des patates en grattant la terre avec les doigts et de nettoyer un sous-sol, on connaît le boulot, mais on n'a pas de métier. On a trimé, un point c'est tout. On nous a demandé d'abattre de la besogne, pas d'exercer une profession. Nous sommes restés des manœuvres, et ce n'est pas un métier.

Nous n'avions plus une faim dévorante, et la belle-dame avait toujours des pousses vert-de-gris, avant de devenir coriace et rougeoyante. Au lieu d'en cueillir, nous achetions au bazar de la nourriture grasse dont nous avalions des quantités invraisemblables, pour la simple raison que nous avions connu la faim. Désormais, l'ancien mal du pays était bouffi, gavé de chair nouvelle, mangée au lance-pierre. Et moi, avec mon nouvel embonpoint, je devais sans cesse persuader mon ancienne chair qu'un jour je serais dans un coin élégant. Moi aussi.

*Au fond des choses,
comme le silence*

Le temps de la peau sur les os et de l'échange salvateur était loin derrière, j'avais la perspective d'avoir des escarpins, du liquide, de manger, d'avoir un nouvel embonpoint et des habits neufs dans ma nouvelle valise, lorsque l'improbable libération se produisit. Aujourd'hui, de ces cinq années de camp, je peux dire cinq choses :

1 pelletée = 1 gramme de pain.

Le zéro est l'indicible.

L'échange salvateur est un hôte qui vient d'en face.

Le nous du camp est un singulier.

L'étendue va en profondeur.

Mais un seul et même principe est valable pour les cinq : elles vont au fond des choses comme le silence qu'il y a entre elles, et se passent de témoins.

L'avachissement

C'est en 1950 que je suis rentré chez moi, au début du mois de janvier. Je me suis retrouvé dans le séjour, ce rectangle bas de plafond, enfoui sous la neige de moulures blanches en stuc. Mon père peignait les Carpates, une nouvelle aquarelle tous les trois ou quatre jours, avec des montagnes aux dents grises et des sapins estompés par la neige, disposés de la même façon sur toutes les peintures ou presque. Les sapins étaient alignés au pied des monts, groupés sur les versants, en couple ou isolés sur les crêtes, avec parfois un bouleau qui faisait comme la ramure blanche d'un cerf. Quant aux nuages, ils avaient donné du fil à retordre à mon père : on aurait dit les coussins gris d'un divan, sur toutes les aquarelles. Et les Carpates étaient somnolentes.

Mon grand-père était mort. Assise dans le fauteuil en velours qu'il avait occupé, ma grand-mère faisait des mots croisés. De temps à autre, elle demandait un mot : canapé oriental, partie de la chaussure comportant un q, race chevaline, voile d'ombrage.

Ma mère tricotait des quantités de chaussettes de laine pour Robert, son fils de substitution. Une première paire verte, une deuxième paire blanche. Puis il y en eut des marron, des rouges à pois blancs, des bleues, des grises. Dès les blanches, la confusion s'installa : c'étaient des monticules de poux que tricotait ma mère. J'y voyais ces jardins tricotés que nous avons mis entre les baraques, les bouts de nos pulls qui dépassaient à l'aube. J'étais couché sur le divan, et la pelote de laine, posée dans un bol en fer-blanc à côté de la chaise de ma mère, était plus vivante que moi. Le fil grimpeait, se suspendait, se laissait retomber. Deux pelotes grosses comme le poing faisaient une chaussette, mais impossible de calculer la longueur totale de la laine. En additionnant celles de toutes les chaussettes, on obtenait à peu près la distance qu'il y avait entre le divan et la gare. J'évitais les alentours de la gare. J'avais désormais les pieds au chaud, seules les taches dues aux engelures me démangeaient sur le cou-de-pied, à l'endroit où les chiffons gelés avaient toujours adhéré à la peau. Les journées d'hiver s'assombrissaient dès quatre heures. Ma grand-mère allumait la lumière. L'abat-jour était un entonnoir bleu ciel bordé de pompons bleu foncé. Le plafond recevait peu de lumière, les moulures restaient grises et se mettaient à fondre. Le lendemain matin, elles redevenaient blanches. La nuit, pendant que nous dormions dans les autres pièces, je les imaginais en train de geler comme les broderies de glace des terrains vagues, derrière le zeppelin. L'horloge faisait tic-tac près de l'armoire. Le balancier s'envolait, pelletait notre temps pour l'envoyer entre les meubles, de l'armoire à la fenêtre, de la table au divan, du poêle au fauteuil en velours, du matin au soir. Au mur, ce tic-tac était ma bascule du souffle, et, dans ma poitrine, c'était ma pelle en cœur. Cette dernière me manquait beaucoup.

Fin janvier, l'oncle Edwin vint me chercher un matin de bonne heure pour me présenter à son contremaître, un fabricant de caisses en bois. Dans la petite rue de l'école, une maison plus loin, il y avait un visage à la fenêtre de M. Carp. Le cou était tranché par le motif des fleurs de givre. Une natte de cheveux gelés s'enroulait autour du front, et au sommet du nez un œil verdâtre glissait lentement : je vis Béa Zakel en robe de chambre à fleurs blanches, avec une lourde natte grise. Comme tous les jours, le chat de M. Carp était assis à la fenêtre, mais j'étais désolé de voir Béa vieillie avant l'heure. Le chat ne pouvait être qu'un chat, je le savais ; le poteau du télégraphe n'était pas une sentinelle, la neige blanche étincelait dans la rue de l'école, et non dans l'avenue du camp. Ici, au pays, rien ne pouvait avoir changé, car tout était resté tel qu'en lui-même. Tout, sauf moi. Parmi ces gens gavés de pays natal, la liberté me donnait le vertige. Mon humeur était versatile, rompue à la déchéance et à la peur servile, mon cerveau était dépendant de la soumission. Je voyais Béa Zakel qui m'attendait à la fenêtre : sans doute me voyait-elle passer, elle aussi. J'aurais dû la saluer, lui faire au moins un signe de tête, ou agiter la main. L'idée m'était venue trop tard, nous étions déjà deux maisons plus loin. Nous tournâmes au bout de la rue, et mon oncle me prit le bras. Il sentait sûrement qu'à ses côtés j'étais tout à fait ailleurs. Ce n'était sans doute pas à moi qu'il donnait le bras, mais à son vieux manteau que je portais. Il avait un sifflement dans les poumons. D'après moi, il n'avait aucune envie de dire les mots qui rompirent le silence. Les lobes de ses poumons l'y avaient forcé, et il fit donc à deux voix : j'espère qu'ils te prendront, à l'usine. J'ai comme l'impression que chez vous c'est le mouvoir. Il voulait parler de l'avachissement.

À l'endroit où sa toque de fourrure rejoignait l'oreille gauche, les replis divergents du pavillon auriculaire étaient aussi lisses que ceux de mes oreilles. Il fallait que j'observe l'autre oreille. Je lui lâchai le bras pour

passer à sa droite. Son oreille droite était la mienne, encore plus que la gauche. Le lobe aplati prenait naissance plus bas, il était plus long et large, et bien repassé.

À la fabrique de caisses, on m'embaucha. Tous les jours, je sortais de mon avachissement pour y retomber, le travail fini. À mon arrivée, ma grand-mère me demandait régulièrement : tu es rentré.

Et je disais : je suis rentré.

Chaque fois que je ressortais, elle me demandait : tu sors.

Et je disais : je sors.

En posant la question, elle faisait toujours un pas vers moi, et portait la main à son front d'un air incrédule. Elle avait des mains transparentes, rien que de la peau sur les veines et les os, deux éventails en soie. J'aurais voulu lui sauter au cou, quand elle me posait cette question. L'avachissement m'en empêchait.

Robert entendait ces sempiternelles questions. Quand ça le prenait, il imitait la grand-mère, faisait un pas vers moi, portait la main à son front et posait les deux questions en même temps :

T'es rentré, tu sors.

Chaque fois qu'il portait la main à son front, je voyais le pli potelé qu'il avait au poignet. Et chaque fois qu'il posait la question, j'avais envie de lui tordre le cou. L'avachissement m'en empêchait.

Un jour, à mon retour du travail, il y avait un bout de tissu blanc qui dépassait du couvercle de la machine à coudre. Un autre jour, c'était, à la porte de la cuisine, un parapluie qui était accroché à la poignée, et, sur la table, une assiette était fendue en deux morceaux égaux, comme tranchés par le milieu. Et ma mère avait pris un mouchoir pour se faire un pansement au pouce. Une fois, les bretelles de mon père étaient sur la radio, et les lunettes de ma grand-mère dans ma chaussure. Une autre fois, Mopi, le chien en peluche de Robert, était attaché à l'anse de la théière avec mes lacets. Et dans mon bonnet, il y avait une croûte de pain. Peut-être qu'ils échappaient à l'avachissement et retrouvaient de l'entrain, une fois que j'avais le dos tourné. À la maison, c'était la même chose qu'avec l'ange de la faim, au camp : on n'a jamais pu déterminer si nous étions tous en proie à un avachissement général ou si chacun avait le sien.

Il faut croire qu'en mon absence ils riaient, me plaignaient, ou pestaient contre moi. Qu'ils embrassaient le petit. Ils disaient probablement que si on m'aimait, il fallait avoir de la patience avec moi, ou bien ils le pensaient en silence et s'activaient, tout à leurs mains. Probablement. J'aurais peut-être dû rire en arrivant à la maison, les plaindre, ou pester contre eux. Embrasser Robert. Déclarer que je devais avoir de la patience avec eux parce que je les aimais. Mais comment le dire alors que cette pensée ne m'effleurait même pas.

Le premier mois d'après mon retour à la maison, la lumière resta allumée toute la nuit dans ma chambre, parce que, sans lumière réglementaire, j'avais peur. Je crois que la nuit, on ne rêve que si la journée vous a fatigué. Il me fallut attendre d'être embauché à l'usine pour qu'un rêve revienne hanter mon sommeil.

Grand-mère et moi sommes assis ensemble dans le fauteuil de velours, et Robert sur une chaise à côté. Je suis aussi petit que Robert, et il est grand comme moi. Robert monte sur sa chaise et, au-dessus de l'horloge, enlève les moulures du plafond. Il nous les met autour du cou comme une écharpe blanche. Face à nous, mon père est à genoux sur le tapis avec son Leica, et ma mère dit : faites-vous donc un sourire, c'est sa dernière photo avant qu'elle ne meure. Mes jambes dépassent à peine le bord de la chaise. Dans cette position, mon père ne peut photographier mes chaussures que d'en bas, les semelles pointées vers la porte. J'ai les jambes si courtes que bon gré mal gré il n'a pas d'autre solution. J'enlève la moulure de mon épaule. Ma grand-mère m'enlace et me la remet autour du cou. Sa main translucide la maintient sur moi. Ma mère dirige mon père avec une aiguille à tricoter, et il se met à compter à rebours : trois, deux, et, arrivé au chiffre un, il déclenche. Ensuite, ma mère enfonce l'aiguille dans son chignon et nous débarrasse des moulures. Robert remonte sur sa chaise et les remet sur la corniche.

As-tu un enfant à Vienne

J'avais remis les pieds à la maison depuis plusieurs mois, et personne ne savait ce que j'avais vu. Personne ne me le demandait. Pour pouvoir raconter quelque chose, il faut d'abord s'en dessaisir. J'étais content qu'on ne me pose pas de questions, mais en secret j'étais vexé. Mon grand-père m'aurait sûrement posé des questions, lui. Il était mort depuis deux ans. L'été qui avait suivi ma troisième paix, il était mort d'un ennui aux reins et s'était retrouvé chez les morts, mais d'une autre façon que moi.

Un soir, notre voisin M. Carp passa chez nous pour rapporter le niveau à bulle qu'il avait emprunté. À ma vue, il se mit à bégayer malgré lui. Je le remerciai de ses bandes molletières jaunes, et mentis en affirmant qu'elles m'avaient tenu chaud au camp. J'ajoutai même qu'elles m'avaient porté bonheur : un jour, grâce à elles, j'avais trouvé dix roubles au bazar. Tout agitées, les prunelles de M. Carp roulaient comme des noyaux de cerise. Il croisa les bras, se les caressa du pouce, et fit en frétilant : ton grand-père, il t'a toujours attendu. Le jour de sa mort, les montagnes sont entrées dans les nuages ; plein de nuages sont arrivés d'ailleurs, de toutes les directions, et ils ont envahi la ville comme des valises venues de l'étranger. Ils savaient que ton grand-père avait été un bourlingueur. Il y avait sûrement un nuage de ta part, même si tu ne le savais pas. À cinq heures, l'enterrement était fini, et juste après il s'est mis à pleuvoir tout doucement pendant une demi-heure. Je me souviens que c'était un mercredi, il fallait ensuite que j'aille en ville acheter de la colle forte. En rentrant chez moi, j'ai vu un rat tout nu, devant votre porte. La peau plissée, il tremblait, blotti contre votre portail. J'étais étonné qu'il n'ait pas de queue ou qu'il soit assis dessus. Une fois face à lui, c'est un crapaud plein de verrues que j'ai aperçu. Tout en me regardant, il a gonflé deux bulles blanches sur ses joues pour faire un atroce numéro de jonglerie. J'ai d'abord voulu le chasser avec mon parapluie, mais je n'ai pas osé. J'ai pensé : vaut mieux pas, c'est un crapaud terrestre qui me fait signe avec ses bulles blanches, c'est en rapport avec la mort de Léo. C'est qu'on pensait que tu étais mort. Ton grand-père t'a beaucoup attendu, les premiers temps, et à la fin, un peu moins. C'est que tout le monde te croyait mort, vu que tu n'écrivais pas. Voilà pourquoi tu es vivant, maintenant. Ça n'a rien à voir, dis-je.

J'avais le souffle court, parce que M. Carp, en mâchonnant sous sa moustache clairsemée, me montrait bien qu'il n'en croyait rien. Par la fenêtre de la véranda, ma mère jeta un regard en coin dans la cour, où il n'y avait rien à voir, sinon un bout de ciel, et du carton goudronné sur la remise. M. Carp, faites attention à ce que vous dites, lança ma grand-mère. À l'époque, vous m'aviez raconté autre chose, comme quoi les bulles blanches avaient un rapport avec la mort de mon mari. À l'époque, c'était mon mari décédé qui nous donnait le bonjour, selon vous. M. Carp marmonna dans sa barbe : la vérité, c'est ce que je dis maintenant. Vous veniez de perdre votre mari, et je n'allais pas vous servir la mort de Léo, par-dessus le marché. Robert traînait le niveau à bulle par terre en faisant TCH TCH TCH. Il posa Mopi sur le toit de ce train, tira sa mère par la robe et lança : monte dans le train, on va à la Wench. L'œil vert du niveau à bulle glissait lentement. Mopi était installé sur le toit du train où se trouvait Béa Zakel qui, par la fenêtre du niveau, observait les orties de M. Carp. Ce dernier n'avait rien dit de nouveau, il s'était contenté d'exprimer une incongruité. Je savais qu'à mon retour l'effroi avait été plus grand que la surprise ; on avait éprouvé du soulagement, pas de la joie. J'avais trompé leur deuil, en étant vivant.

Depuis que j'étais revenu à la maison, tout avait des yeux et voyait que mon mal du pays, sans maître, ne s'en allait pas. Près de la grande baie, il y avait la machine à coudre, sa fichue navette et son fil blanc, sous un couvercle en bois. Le phonographe avait retrouvé sa place dans ma mallette usée, et sur la table d'angle, comme toujours. Les mêmes voilages verts et bleus se laissaient pendre, les mêmes motifs floraux se glissaient en serpentant dans les tapis toujours bordés de franges effilochées, les placards et les portes grinçaient depuis toujours à l'ouverture et à la fermeture, les parquets craquaient aux mêmes endroits, la main courante de l'escalier de la véranda était fendue au même emplacement, chaque marche était usée par les pas, et le même pot de fleurs se balançait à la rampe, dans son panier de fil de fer. Rien de tout ça ne me concernait. J'étais enfermé en moi et j'en étais expulsé, je ne leur appartenais pas et je me manquais à moi-même.

Avant mon départ pour le camp, nous avions passé dix-sept ans ensemble, en nous partageant les grands objets comme les portes, les placards, les tables, les tapis. Et les petits, comme les assiettes et les tasses, la salière, le savon, les clés. Et la lumière des fenêtres et des lampes. À présent, j'étais métamorphosé. Que savions-nous les uns des autres, comment nous n'étions plus, comment nous ne serions jamais... Être

étranger, ça vous pèse, mais avoir peur d'étrangers terriblement proches, ça vous écrase. La tête dans ma valise, je respirais de l'air russe. Sans vouloir partir, je dégageais une odeur d'éloignement. Je ne pouvais pas rester du matin au soir à la maison. Il me fallait un travail pour me départir de mon silence. À vingt-deux ans, je n'avais rien appris. Est-ce un métier que de clouer des caisses... J'étais manoeuvre, une fois de plus.

Un soir d'août, rentrant de la fabrique, je trouvai une lettre sur la table de la véranda. Elle était d'Oswald Enyeter, l'homme au rasoir. Mon père me regarda la lire comme on observe la bouche de quelqu'un qui mange. Je lus :

Cher Léo, j'espère que tu es de retour au pays. Chez moi, comme il n'y avait plus personne à la maison, je suis allé jusqu'en Autriche. J'habite maintenant à Vienne, dans le quartier de Margareten qui est plein de gens de mon pays. Si tu y viens un jour, je pourrai te faire la barbe. Un de mes compatriotes m'a trouvé un emploi de coiffeur. Tur Prikulitch a fait courir le bruit qu'il était coiffeur au camp, et que le kapo, c'était moi. Béa Zakel s'est séparée de lui, mais elle prétend la même chose. Elle a baptisé son enfant Léa. Y a-t-il un rapport avec Léo ? Il y a deux semaines, des ouvriers du bâtiment ont trouvé Tur Prikulitch sous un pont du Danube. Il avait la bouche bâillonnée avec sa cravate, et le front fendu en deux à la hache. La hache était posée sur son ventre. Pas de traces des meurtriers. Malheureusement, je n'y suis pour rien. Il l'a bien mérité.

Je repliai la lettre, et mon père me demanda : as-tu un enfant à Vienne.

Je répondis : tu as lu la lettre, mais ce n'est pas ce qu'il y a dedans.

Il dit : on ne sait pas trop ce que vous avez fabriqué, au camp.

On ne sait pas trop, fis-je.

Ma mère tenait mon frère de substitution par la main. Et Robert avait dans les bras Mopi, son chien en peluche rembourré de sciure. Ma mère emmena Robert à la cuisine. Elle revint avec Robert à la main, et une assiette de soupe dans l'autre. Robert serrait Mopi sur sa poitrine et portait la cuiller. C'était donc pour moi. Depuis que j'étais à l'usine, je rôdais dans la ville après mon travail. Les après-midi d'hiver me protégeaient, comme le soir tombait tôt. Avec leur lumière jaune, les vitrines des magasins étaient comme des arrêts de tram où m'attendaient deux ou trois hommes en plâtre vêtus de neuf. Ils étaient serrés les uns contre les autres, et des écriteaux annonçaient les prix à la pointe de leurs pieds, comme pour leur dire de faire attention où ils marchaient. Ces étiquettes avaient l'air de marquages faits par la police, à croire qu'on avait emporté un cadavre juste avant mon arrivée. Des étalages plus petits, à la hauteur d'une fenêtre, étaient bourrés de vaisselle en porcelaine ou en fer-blanc. En passant, je les portais sur l'épaule comme autant de tiroirs. Dans une lumière morne attendaient toutes sortes de choses qui durent plus longtemps que ceux qui les achètent. Peut-être autant que les montagnes. Quittant le boulevard circulaire du Grand Ring, j'étais attiré par les rues et leurs habitations. Des rideaux éclairés pendaient aux fenêtres. Malgré toute leur variété, les rosettes de dentelle et les labyrinthes de fil renvoyaient la même image noire : des branches dépouillées. Et les gens, à l'intérieur, étaient loin de se douter que leurs rideaux vivaient et variaient sans cesse les combinaisons du fil blanc et du bois noir, à cause des rafales de vent. Le ciel n'était dégagé qu'au bout de la rue : je voyais fondre l'étoile du berger, j'y accrochais mon visage. Il s'était écoulé assez de temps, et je pouvais être sûr qu'à mon retour tout le monde aurait déjà dîné.

J'avais perdu l'habitude de manger avec un couteau et une fourchette. J'avais la tremblote dans les mains, mais aussi dans la gorge, en avalant. Je savais ce que c'est, quand on crève la faim et que le repas est enfin là, de rallonger le repas ou de l'engloutir d'un coup.

Je ne savais plus avec quelle lenteur mâcher ni à quel moment avaler, pour manger poliment. Mon père était assis en face de moi, et la table me paraissait gigantesque. Il me regardait les yeux mi-clos, en dissimulant sa pitié ; mais un clignotement de prunelles ou le quartz rose qu'il avait à l'intérieur des lèvres trahissaient soudain son épouvante. C'était ma grand-mère qui arrivait le mieux à me ménager sans faire de manières. Elle préparait des soupes épaisses, sans doute pour m'éviter le supplice de la fourchette et du couteau.

Le jour d'été où la lettre arriva, il y avait de la soupe aux haricots verts avec des bouts de côtelettes dedans. La lettre me coupa l'appétit. Je me coupai une grosse tranche de pain, et, après avoir mangé les miettes tombées sur la table, j'attaquai la soupe. Agenouillé près de la commode, dans la véranda, mon frère de substitution posa le passe-thé sur la tête de sa peluche, qu'il installa à califourchon sur la tranche d'un tiroir. Tout ce que faisait Robert me mettait mal à l'aise. Cet enfant était un assemblage : il avait les yeux de sa mère, vieux, ronds, bleu nuit, et selon moi il les garderait. Sa lèvre supérieure, une espèce de col pointu qu'il avait sous le nez, venait de sa grand-mère. Ses ongles recourbés étaient ceux du grand-père et ne changeraient pas. Il avait mes oreilles, autant dire celles de l'oncle Edwin, avec leurs plis enroulés qui devenaient lisses en haut du pavillon. Faites de trois peaux différentes, six oreilles semblables qui ne changeraient pas. Son nez, lui, ne resterait pas tel quel, pensai-je, les nez évoluent pendant la croissance. Plus tard, ce serait peut-être le nez de son père, avec cette arête cartilagineuse au sommet. Sinon, Robert ne tiendrait pas de son père, qui n'aurait rien pu ajouter à ce fils de substitution.

Robert s'approcha de moi en tenant Mopi et le passe-thé dans la main gauche, et, de la droite, m'attrapa le genou comme le coin d'une chaise. Depuis les étreintes du retour, huit mois auparavant, personne ne

m'avait touché, dans cette maison. Ils me trouvaient d'un abord difficile, et pour Robert j'étais un nouvel objet de la maison. Il m'attrapait comme un meuble, pour s'agripper ou me poser quelque chose sur les genoux. Cette fois-là, il me fourra Mopi dans la poche comme si j'avais été son tiroir. Je me figeai, un vrai tiroir. J'aurais voulu le repousser, mais l'avachissement m'en empêcha. Mon père m'enleva la peluche et le passe-thé de la poche en disant :

prends tes trésors.

Il descendit l'escalier avec Robert pour aller dans la cour. Ma mère s'installa en face de moi et regarda une mouche posée sur le couteau à pain. Moi, tout en remuant ma soupe aux haricots, je me revoyais assis face au miroir, chez Oswald Enyeter. Tur Prikulitch était entré, et je l'avais entendu dire :

Les petits trésors sont ceux où il est écrit : j'y suis.

Sur les grands trésors, il est écrit : te souviens-tu.

Mais les plus beaux sont ceux où l'on pourra lire : J'Y AI ÉTÉ.

Il prononçait T'AS ÉTÉ ICI comme tovarichtch. T'as été ici, avec une barbe de quatre jours. Réfléchie par la fenêtre de la véranda, la main velue d'Oswald Enyeter sillonnait la mousse blanche avec son rasoir. Derrière, une bande de peau reliait ma bouche à mon oreille comme un élastique, à moins qu'il ne s'agisse de cette longue bouche fendue que nous donnait la famine. Si mon père et Tur Prikulitch parlaient des trésors avec la même candeur, c'est qu'ils n'avaient jamais eu, ni l'un ni l'autre, une gueule de crevard. Quant à la mouche posée sur le couteau à pain, elle connaissait la véranda aussi bien que je connaissais la pièce de l'homme au rasoir. Elle s'envola pour aller se poser sur la commode, puis sur ma tranche de pain, puis au bord de l'assiette, pour revenir sur le couteau. Elle décollait chaque fois à la verticale, tournoyait en musique et atterrissait en silence. Elle ne se posait jamais sur la salière au couvercle de laiton percé de petits trous. Je compris d'un seul coup pourquoi je ne m'en étais jamais servi, depuis mon retour : sur son couvercle, c'étaient les yeux en laiton de Tur Prikulitch qui étincelaient. Je lampais ma soupe à grand bruit, et ma mère tendait l'oreille comme si j'étais en train de relire la lettre de Vienne. Sur le couteau à pain, le ventre de la mouche brillait comme une goutte de rosée, puis comme une goutte de goudron, quand elle tournait. Rosée et goudron, et que les secondes traînent quand un front est fendu de travers au-dessus de la gueule. Coup d'grisou, mais comment toute une cravate a-t-elle pu rentrer dans la petite gueule de Tur.

La canne

Après le travail, je repris le chemin de la maison en sens inverse, par l'autre bout des rues résidentielles et par le Grand Ring. Je voulais vérifier à l'église de la Trinité s'il y avait toujours la niche blanche et le saint avec un agneau en guise de col.

Sur le boulevard circulaire, un gros garçon en chaussettes blanches, knickers pied-de-poule et chemise blanche à jabot, avait l'air de s'être échappé d'une fête. Il nourrissait les pigeons en effeuillant un bouquet de dahlias blancs. Pensant qu'il y avait du pain sur les pavés, huit pigeons picoraient les dahlias, puis les laissaient en plan. En quelques secondes, ils oubliaient tout, secouaient la tête, et se remettaient à picorer les mêmes pétales. Combien de temps leur faim croirait-elle à la transformation des dahlias en pain, et que croyait le garçon, était-il roublard ou aussi bête que la faim des pigeons... La faim était-elle simulée, je ne voulais pas y penser. Si le gamin avait lancé du pain au lieu de ces pétales, je ne me serais même pas arrêté. À l'horloge de l'église, il était six heures moins dix. Je traversai la place en vitesse, au cas où l'église fermerait à six heures.

Et là, pour la première fois depuis le camp, je tombai sur Trudi Pelikan. Nous nous aperçûmes au dernier moment. Elle marchait à l'aide d'une canne. Ne pouvant plus m'éviter, elle posa sa canne par terre et se pencha vers sa chaussure, dont les lacets n'étaient pourtant pas défaits.

Cela faisait plus de six mois que nous étions tous les deux revenus dans la même ville, et, par égard pour l'autre, nous faisons mine de ne pas nous reconnaître. Il n'y a rien à y comprendre. Je détournai vite la tête, mais j'aurais bien aimé la prendre dans mes bras, lui dire que j'étais d'accord avec elle. J'aurais vraiment aimé lui dire : ça m'ennuie que tu te baisses comme ça ; moi qui n'ai pas besoin de canne, je vais le faire pour nous deux, si tu veux bien. C'était une canne polie à pommeau blanc, avec une griffe rouillée au bout.

Au lieu d'aller à l'église, je pris brusquement à gauche la petite rue par où j'étais venu. Le soleil me brûlait le dos, et la chaleur me dégoulinait sous les cheveux comme si ma tête avait été une tôle nue. Le vent souleva un tapis de poussière et, à la cime des arbres, on entendit un chant. Puis un entonnoir de poussière se dressa sur le trottoir et me traversa en titubant, ce qui le déchira. Il se laissa retomber, mouchetant le pavé de noir. Le vent gronda en envoyant les premières gouttes, l'orage était là. Il y eut un souffle de franges de verre et, soudain, des cordes se mirent à cingler. Je me réfugiai dans une papeterie.

En entrant, je m'essuyai le visage de ma manche. La vendeuse écarta un rideau. Elle portait des chaussons en feutre avachis garnis de pampilles, deux pinceaux qui lui poussaient sur le cou-de-pied. Elle s'installa à son comptoir. Je restai près de la vitrine et, durant un laps de temps, gardai un œil sur la vendeuse et l'autre dehors. Sa joue droite se gonfla. Ses mains reposaient sur le comptoir ; elle avait une chevalière bien trop lourde pour ses mains osseuses, une chevalière d'homme. Sa joue droite se dégonfla, se creusa même, et la gauche grossit. J'entendis un claquement contre ses dents, elle suçait un bonbon. Elle fermait les yeux à de brefs intervalles, ses paupières étaient en papier. Elle dit : l'eau de mon thé bout. Et disparut derrière le rideau, d'où un chat sortit au même moment. Il fit un bond vers moi et se frotta contre mon pantalon, l'air de me connaître. Je le pris dans mes bras, il ne pesait rien. Ce n'est même pas un chat, me dis-je, c'est seulement l'ennui tigré qui s'est couvert de poils, et la patience de la peur dans une ruelle. Il reniflait ma veste mouillée. Il avait un nez de cuir, bombé comme un talon. Il posa les pattes sur mon épaule et observa mon oreille sans respirer. Je lui repoussai la tête et il sauta à terre. Sans faire le moindre bruit, il atterrit comme un mouchoir. Il était vide à l'intérieur. Même la vendeuse revint les mains vides. Où était son thé, elle ne pouvait pas l'avoir bu aussi vite. Et à présent, c'était sa joue droite qui était gonflée. Sa chevalière grinçait sur le comptoir.

Je demandai un cahier.

Petits carreaux pour le calcul, ou grands carreaux, demanda-t-elle.

Je répondis : grands carreaux.

Auriez-vous l'appoint, je n'ai pas de monnaie, fit-elle en aspirant fortement. Ses deux joues se creusèrent, et le bonbon tomba sur le comptoir. Il était transparent avec des motifs, et elle se le fourra à toute vitesse dans la bouche. Ce n'était pas un bonbon qu'elle suçait, mais une goutte de verre taillé venant d'un lustre.

Cahiers à grands carreaux

Le lendemain était un dimanche. Je me mis à écrire dans le cahier à grands carreaux. Le premier chapitre était la PRÉFACE. Il commençait par la phrase Me comprendras-tu, point d'interrogation.

Ce tu désignait le cahier. Et pendant sept pages, il était question d'un homme s'appelant T.P. Et d'un autre, A.G. D'un K.H. et d'un O.E. Et d'une dénommée B.Z. Je donnai à Trudi Pelikan un nom de code, CYGNE. J'écrivis en toutes lettres l'usine Koksochim-Zavod, la gare houillère Iasinovataia, ainsi que Kobelian et Katie le Planton. Pour cette dernière, je mentionnai même son moment de lucidité et son petit frère Pancrace. Le chapitre s'achevait sur une longue phrase :

Au petit matin, après la toilette, une goutte d'eau est tombée de mes cheveux, et cette goutte de temps m'a dégouliné sur le nez puis dans la bouche ; je devrais me faire pousser un bouc pour que personne ne me reconnaisse en ville.

Les semaines suivantes, j'ai prolongé le mot PRÉFACE sur trois cahiers.

Je n'ai pas écrit que Trudi Pelikan et moi, lors du retour, étions tacitement convenus de monter dans deux wagons à bestiaux différents. J'ai supprimé ma vieille mallette de phonographe. J'ai décrit en détail ma valise en bois et mes nouveaux habits : les escarpins, la casquette de marlou, la chemise, la cravate et le costume. Pas un mot de ma crise de larmes au retour, en arrivant au centre d'accueil de Sighetu Marmatiei, la première gare roumaine. Ni de la quarantaine d'une semaine, dans un entrepôt situé au bout du quai. Je m'étais effondré, par peur d'être fichu en liberté, par peur de son tout proche abîme ne cessant de raccourcir le chemin de la maison. Dans ma nouvelle chair et mes habits neufs, j'étais assis comme dans un nid, entre la caisse de phonographe et la nouvelle valise en bois. Le wagon à bestiaux n'était pas plombé. On ouvrit alors la porte toute grande, le train entra en gare de Sighetu Marmatiei. Il y avait une fine couche de poudreuse sur le quai, je marchais sur du sucre et du sel. Les flaques grises étaient gelées, la glace avait des griffures comme le visage de mon frère cousu sur le papier.

Quand le policier roumain nous remit les laissez-passer du retour, j'éclatai en sanglots : j'avais dans la main mon départ du camp. Une dizaine d'heures au plus me séparaient de chez moi, après deux changements à Baia Mare et à Cluj. Notre chanteuse Loni Mich, blottie contre l'avocat Paul Gast, leva les yeux sur moi et s'efforça de chuchoter, mais je compris chaque mot qu'elle disait :

T'as vu comme il pleure, ça déborde en lui.

J'ai souvent réfléchi à cette phrase, puis je l'ai écrite sur une page blanche. Le lendemain, je l'ai rayée. Le surlendemain, je l'ai remise dessous, biffée, puis réécrite. Une fois la feuille remplie, je l'ai arrachée. C'est ça, le souvenir.

Au lieu de mentionner la phrase de ma grand-mère JE SAIS QUE TU REVIENDRAS, le mouchoir blanc de batiste et le bon lait, j'ai décrit sur des pages, comme un triomphe, mon pain du jour et le pain des joues. Et ma persévérance dans l'échange salvateur avec la ligne d'horizon et les routes poussiéreuses. Arrivé à l'ange de la faim, je m'exaltai comme s'il m'avait tout bonnement sauvé, au lieu de me torturer. Pour cette raison, je rayai le mot PRÉFACE pour écrire au-dessus POSTFACE. C'était un grand fiasco intérieur d'être désormais en liberté, irrévocablement seul, et le faux témoin de moi-même.

J'ai caché mes trois cahiers à grands carreaux dans ma nouvelle valise en bois. Rangée sous mon lit, elle me servait de placard à vêtements depuis que j'étais à la maison.

Je suis toujours le piano

J'ai fabriqué des caisses pendant toute une année. J'étais capable de serrer dix petits clous entre mes lèvres et d'en faire filer douze autres entre mes doigts. Je clouais aussi vite que je respirais. Le contremaître me disait : tu es doué parce que tu as les mains plates.

Ce n'étaient pas mes mains, c'était le souffle plat de la norme russe. 1 pelletée = 1 gramme de pain se transforma en 1 tête de clou = 1 gramme de pain. J'avais en tête Mitzi la Sourde, Peter Schiel, Irma Pfeifer, Heidrun Gast et Corina Marcu, nus et sous terre. Pour le contremaître, je fabriquais des caisses à beurre et à aubergines ; à mes yeux, c'étaient de petits cercueils en sapin encore jeune. Les clous devaient me voler entre les doigts pour que je m'en sorte : j'en étais à huit cents par heure, personne n'en faisait autant. Tous les clous avaient la tête dure et, chaque fois que j'en enfonçais un, c'était sous la surveillance de l'ange de la faim.

La deuxième année, je me suis inscrit à un cours du soir sur le bétonnage, tout en travaillant le béton pendant la journée, sur un chantier proche des rives de l'Utscha. C'est là que j'ai dessiné sur papier buvard mon premier plan de maison ronde. Même les fenêtres étaient rondes. Tout ce qui était anguleux m'évoquait le wagon à bestiaux. Je ne traçais pas un trait sans penser à Titi, le fils du chef de chantier.

Un jour, à la fin de l'été, Titi m'a accompagné au parc des aulnes. À l'entrée du parc, une vieille paysanne portait un panier de fraises des bois d'un rouge ardent, pas plus grosses que le bout de la langue. Chacune avait une collerette verte et une tige délicate en fil de fer. Sur certaines, il y avait encore une petite feuille à trois dents. La vieille m'en fit goûter une. J'en pris deux cornets, un pour Titi, un pour moi. Nous fîmes le tour du kiosque en bois sculpté, puis je l'entraînai au bord de la rivière, et nous nous enfonçâmes dans les fourrés jusque derrière la colline d'herbe rase. Après avoir mangé les fraises, Titi froissa le cornet pour le jeter. Je lançai : donne. Il tendit la main, je l'attrapai, sans la lâcher. Avec un regard froid, il fit : hé. Impossible de tourner la page, même en riant et en bavardant.

L'automne fut bref et ne tarda pas à colorer ses feuilles. J'évitai le parc des aulnes.

Le deuxième hiver, la neige recouvrit le sol dès le mois de novembre. La petite ville était emmitoufflée dans un costume ouaté. Tous les hommes avaient des femmes. Toutes les femmes avaient des enfants. Tous les enfants avaient des luges. Tout le monde était gros, gavé de pays natal. Des manteaux sombres et ajustés traversaient la blancheur. Le mien était clair, un peu sale et beaucoup trop grand. Gavé de patrie lui aussi, c'était toujours le manteau usé de l'oncle Edwin. Aux bouches des passants, de la buée déchiquetée faisait la bascule en révélant ceci : tous les êtres gavés de pays natal ont beau mener leur vie ici, elle leur échappe. Ils la suivent du regard, ils ont tous les yeux qui pétillent comme des broches d'agate, d'ambre ou d'émeraude. Eux aussi, le ras-le-bol du bonheur les attend, tôt ou tard, sans doute bientôt.

J'avais la nostalgie des hivers maigres. L'ange de la faim m'accompagnait dans mes errances, et il ne pensait pas. Il m'amena jusqu'à une rue tortueuse. Un homme apparut à l'autre bout. Il n'avait pas de manteau sur les épaules, mais une couverture à carreaux bordée de franges. Il n'avait pas de femme, mais un petit chariot. Dedans, il n'y avait pas d'enfant, mais un chien noir dont la tête blanche dodelinait mollement au rythme de la marche. Quand la couverture à carreaux se rapprocha, je vis à droite, sur la poitrine de l'homme, le contour d'une pelle en cœur. Au moment où le chariot me dépassa, la pelle en cœur était la trace roussie d'un fer à repasser ; quant au chien, c'était un jerrican en tôle avec un entonnoir en émail près du goulot. Je suivis l'homme des yeux, et le jerrican redevint un chien. J'étais arrivé aux bains Neptune.

Le cygne de l'emblème avait trois pieds de verre, des stalactites de glace. Comme le vent balançait le cygne, un pied de verre se brisa. Par terre, le glaçon en mille morceaux était le gros sel du camp qu'il fallait broyer. Je l'écrasai d'un coup de talon. Quand il fut assez fin pour être saupoudré, je franchis la grille ouverte et me retrouvai devant la porte d'entrée. Sans réfléchir, je poussai la porte et entrai dans le hall. Le dallage sombre miroitait comme une eau calme. Sous moi, je vis mon manteau clair flotter vers la caisse. Je demandai un billet d'entrée.

La caissière demanda : un ou deux.

J'espérai que sa bouche exprimait une illusion d'optique, et non des soupçons. J'espérai qu'elle ne voyait pas mon double manteau, ni que j'étais en train de revenir à mon ancienne vie. La caissière était nouvelle,

mais le hall, le sol brillant, la colonne centrale, la vitre plombée de la caisse et le carrelage aux nénuphars me reconnaissaient. Ce décor froid avait sa propre mémoire ; les ornements n'avaient pas oublié qui j'étais. Mon portefeuille se trouvait dans ma veste. Je fouillai donc dans la poche de mon manteau en disant : j'ai laissé mon portefeuille à la maison, je n'ai pas d'argent.

La caissière répondit : ça ne fait rien. Le billet est déchiré, tu paieras la prochaine fois. Je note ton nom.

Je dis : non, sûrement pas.

Elle tendit le bras hors de sa loge et voulut m'attraper par le manteau. Je reculai, gonflai les joues, rentrai la tête et traînai la savate à reculons vers la porte, en évitant de justesse la colonne centrale.

Elle me cria : j'ai confiance, je note ton nom.

C'est seulement alors que je remarquai le crayon vert qu'elle avait derrière l'oreille. Je me cognai le dos contre la poignée et ouvris la porte toute grande. Je dus tirer, les ressorts en métal étant coincés. Je me glissai par l'entrebâillement, suivi du grincement de la porte. Après la grille en fonte, je me précipitai dans la rue.

Il faisait déjà noir. Le cygne de l'emblème dormait, blanc, et l'air dormait, noir. Au coin de la rue, sous le réverbère, il neigeait des plumes grises. J'avais beau rester cloué sur place, j'entendais mes pas résonner dans ma tête. Je cessai de les entendre quand je me mis en route. Ma bouche sentait le chlore et l'huile de lavande. Jusqu'à la maison, d'un réverbère à l'autre, en pensant à l'Etuba, je parlai avec la neige qui tournoyait à donner le vertige. Ce n'était pas celle sur laquelle je marchais, c'était une neige affamée, venue de loin, qui m'avait connu quand je faisais du porte-à-porte.

Ce soir-là aussi, ma grand-mère fit un pas vers moi en portant la main à son front, mais elle me demanda : tu rentres bien tard, est-ce que tu as une petite amie.

Le lendemain, je m'inscrivis à ce cours du soir sur la maçonnerie en béton. C'est là, dans la cour du lycée, que j'ai rencontré Emma. Elle suivait un cours de comptabilité. Ses yeux clairs n'étaient pas en laiton, à la différence de ceux de Tur Prikulitch, mais jaunes comme un coing duveteux. Et elle avait le manteau sombre et gavé de pays natal que tout le monde portait en ville. Je l'ai épousée quatre mois plus tard. Son père était déjà gravement malade, à l'époque, il n'y eut pas de noces. J'allai m'installer chez les parents d'Emma. Je portais sur moi tout ce que j'avais ; quant à mes trois cahiers et mes vêtements, ils tenaient sans difficulté dans la valise en bois rapportée du camp. Quatre mois plus tard, le père d'Emma mourut. Sa mère alla s'installer dans le séjour et nous laissa la chambre au grand lit.

Nous restâmes six mois chez la mère d'Emma, avant de quitter Hermannstadt pour la capitale, Bucarest. Notre immeuble était au numéro 68 — le nombre de lits qu'il y avait à la baraque. Notre appartement était au quatrième étage, avec une seule pièce, un coin cuisine et les toilettes sur le palier, mais proche d'un parc, à vingt minutes à pied. Dès que l'été montait à la capitale, je prenais le raccourci aux tourbillons de poussière pour y arriver en quinze minutes seulement. Lorsque j'attendais l'ascenseur en bas de l'escalier, deux lumineuses cordes tressées montaient et descendaient dans la cage grillagée ; on aurait dit les nattes de Béa Zakel.

Un soir, j'emmenai Emma au restaurant La Cruche d'Or ; nous étions à la deuxième table à côté de l'orchestre. En nous servant à boire, le serveur se boucha l'oreille : vous entendez, le piano joue faux, je l'ai pourtant bien dit au patron. Et il a trouvé le moyen de virer le pianiste.

Emma me lança un regard perçant. Dans ses yeux tournaient des roues dentées de couleur jaune. Elles étaient rouillées, et les paupières y restaient accrochées à chaque battement. Son nez frémit, les petites roues dentées se dégagèrent, et Emma dit avec un regard limpide :

Ben tu vois, c'est toujours sur le musicien que ça tombe, jamais sur le piano. Pourquoi avait-elle attendu le départ du serveur pour lancer cette phrase. J'espérais qu'elle ne savait pas ce qu'elle disait. Au parc, mon nom de code était LE MUSICIEN, à l'époque. La peur est implacable. Je changeai de parc et de nom d'emprunt. Au nouveau parc, loin de chez moi et proche de la gare, je choisis de m'appeler LE PIANO.

Un jour de pluie, Emma était revenue avec un chapeau de paille après avoir pris le bus. Un homme se tenait sous le store du petit hôtel DIPLOMATE, près de l'arrêt. Quand Emma passa près de lui, il lui demanda s'il pouvait faire un bout de chemin sous son parapluie, jusqu'au prochain arrêt, qui était au coin de la rue. Il avait un chapeau de paille et une tête de plus qu'Emma, qui dut lever le bras bien haut. Au lieu de porter le parapluie, il l'obligeait à rester à moitié sous la pluie et gardait sa main dans sa poche. Il dit : quand la pluie fait des bulles, il pleut des jours entiers. Il y avait eu la même pluie lorsque sa femme s'était éteinte. Il avait reporté l'enterrement de deux jours, mais il n'avait pas cessé de pleuvoir. La nuit, il avait mis les couronnes dehors pour qu'elles prennent l'eau, mais ça n'avait pas arrangé les fleurs qui, ayant trop bu, avaient pourri. Ensuite, sa voix dérapa et bredouilla une histoire qui se terminait par la phrase Ma femme a épousé un cercueil.

Emma dit alors que le mariage, c'était tout de même autre chose que la mort, mais selon cet homme, il fallait avoir peur des deux. Elle demanda pourquoi, et il exigea qu'elle lui donne son portefeuille. Sinon, je serai obligé d'en voler un dans le bus à un débris d'avant-guerre, et dedans, il n'y aura guère que la photo d'un mari décédé. Il s'enfuit en courant, et son chapeau de paille tomba dans une flaque. Emma lui avait tendu son portefeuille, et il avait dit : gare à toi si tu cries. Il avait un couteau à la main.

À la fin de son histoire, Emma ajouta : la peur est implacable. J'acquiesçai.

Nous tombions souvent d'accord, avec Emma. Je n'en dis pas plus, de peur de m'emballer dans un autre bagage de silence en parlant, de révéler les secrets de tous les parcs et de toutes les ententes avec Emma. Notre mariage a tenu onze ans. Et Emma aurait pu continuer à vivre à mes côtés, je le sais, même si j'ignore pourquoi.

À cette époque-là, au parc, LE COUCOU et LA TABLE DE NUIT s'étaient fait arrêter. Je savais qu'une fois au commissariat, presque tout le monde dénonçait les autres, et que je n'aurais aucun moyen de m'en tirer si on mentionnait LE PIANO. Je demandai une autorisation de visite en Autriche. Pour accélérer les choses, je m'étais envoyé à moi-même une invitation de ma tante Fine. La prochaine fois, c'est toi qui pars, dis-je à Emma. Elle était d'accord, d'autant que les couples n'avaient jamais le droit d'aller ensemble à l'Ouest. Pendant mes années de camp, ma tante Fine avait émigré en Autriche grâce à son mariage : en prenant le bus DINOSAURE pour aller aux bains de sels d'Ocna BaA, elle avait rencontré Aloïs, qui était pâtissier à Graz. J'avais parlé à Emma du fer à friser de ma tante, de ses ondulations et des sauterelles sous sa robe en organza. Je prétextai que je voulais revoir ma tante et rencontrer son Aloïs.

C'est ma plus grande faute, à ce jour. Je me suis travesti pour un voyage censé être bref et, avec une valise légère, je suis allé en train à Graz, d'où j'ai écrit une carte qui tenait dans la main :

Chère Emma,

La peur est implacable.

Je ne reviendrai pas.

Emma ne connaissait pas la phrase de ma grand-mère. Nous n'avions jamais parlé du camp. Je l'ai reprise en y ajoutant le mot PAS, afin que le contraire de la phrase me vienne aussi en aide.

C'était il y a plus de trente ans.

Emma s'est remariée.

Je ne me suis plus jamais engagé. Rien que du gibier changeant.

L'urgence de la convoitise et la bassesse du bonheur sont déjà d'un autre temps, même si mon cerveau se laisse toujours séduire en moins de deux. Tantôt c'est une démarche chaloupée dans la rue, tantôt deux mains dans une boutique. Dans le tramway, c'est une certaine façon de chercher une place. Dans un compartiment de train, une hésitation rallonge la question. Est-ce que cette place est libre. Et l'instant d'après, une certaine façon de caser ses bagages me conforte dans mon intuition. Au restaurant, indépendamment de la voix, c'est cette façon qu'un serveur a de dire : oui, monsieur. C'est le café qui me séduit le plus, jusqu'à présent. Assis à une table, je passe les gens en revue. Tel ou tel homme a une façon bien à lui de siroter sa boisson. Quand il repose sa tasse, l'intérieur de sa lèvre inférieure brille comme du quartz rose. C'est valable pour un ou deux clients, pas davantage.

Un ou deux clients me mettent en tête le schéma de l'excitation. J'ai beau savoir qu'ils sont aussi figés que des bibelots dans une vitrine, ils prennent l'air jeune. Même s'ils savent que je ne vais pas avec eux, moi qui ai subi les ravages du temps. À un moment donné, c'était la faim qui m'avait ravagé, et je n'allais plus avec mon écharpe en soie. Contre toute attente, on m'avait nourri pour que j'aie une nouvelle chair. Mais personne n'a encore inventé de nouvelle chair contre les ravages du temps. Autrefois, je croyais que je n'y perdrais pas trop, si on me déportait dans le sixième, le septième ou le huitième camp : on me rendrait peut-être les cinq années volées, ce qui retarderait le vieillissement. Il n'en a rien été, l'abdication de la chair ayant d'autres calculs. À l'intérieur, c'est le désert tandis qu'au-dehors la faim des yeux pétille sur le visage en déclarant :

Tu es toujours LE PIANO.

Oui, fais-je, le piano qui ne joue plus.

Les trésors

Les petits trésors sont ceux où il est écrit : j'y suis.

Sur les grands trésors, il est écrit : te souviens-tu.

Mais les plus beaux sont ceux où l'on pourra lire : j'y ai été.

J'Y AI ÉTÉ : voilà ce qui, selon Tur Prikulitch, devait être inscrit sur les trésors. J'avais le larynx qui montait et descendait sous le menton comme si j'avais avalé mon coude. L'homme au rasoir dit : pour l'instant, on est encore ici. La cinquième chose passe après la neuvième.

À cette époque-là, chez l'homme au rasoir, je croyais encore que ce serait plus tard, si on ne mourait pas au camp. Après. Une fois reparti, libre, peut-être même chez soi, on pourrait dire : J'Y AI ÉTÉ. Mais la cinquième chose passant après la neuvième, on aurait eu un peu de balamouc, donc de bonheur bordélique, et il faudrait dire où et comment. Un Tur Prikulitch aurait-il pu, de retour chez lui, déclarer spontanément que le bonheur, il n'en avait que faire...

Peut-être qu'un homme, à l'époque, avait déjà eu le projet de le tuer à sa sortie du camp. Un être talonné par l'ange de la faim, alors que Tur Prikulitch baladait ses chaussures comme des sacs en cuir verni, sur l'avenue du camp. À l'époque de la peau sur les os, pendant l'appel, quelqu'un répétait peut-être en pensée pour la énième fois le meurtre de Tur Prikulitch, le front tranché en deux à la hache. Allez savoir si cet être-là se tenait près d'une voie de chemin de fer obstruée par la neige, ou bien en haut de la Iama avec du charbon jusqu'au cou, dans le sable de la carrière, ou dans le silo de ciment. S'il gisait sur son châlit sans pouvoir fermer l'œil, à la lumière jaune et réglementaire de la baraque, quand il s'était juré de se venger. Peut-être avait-il prévu le meurtre le jour où Tur avait parlé des trésors en faisant un regard onctueux, chez l'homme au rasoir. Ou lorsqu'il m'avait demandé dans le miroir : comment c'est, chez vous, au sous-sol. Peut-être à l'instant précis où j'avais répondu : c'est charmant, chaque tranche de travail est une œuvre d'art. Il faut croire que ce meurtre était lui-même une œuvre d'art à retardement, avec une cravate en guise de bâillon et une hache posée sur le ventre.

Dès lors, je sais que sur mes trésors, il est écrit J'Y RESTE. Si le camp m'a laissé repartir, c'est à seule fin de créer la distance voulue, de s'amplifier dans ma tête. Depuis mon retour, je sais que sur mes trésors il n'y a plus écrit J'Y SUIS ni J'Y AI ÉTÉ, mais JE NE BOUGERAI PAS DE LÀ. Le camp ne cesse de gagner du terrain sur l'aire de mes tempes, à gauche et à droite. Mon crâne est un terrain, celui d'un camp, je ne peux pas en parler autrement. Impossible de se protéger, que ce soit par le silence ou le récit. Dans l'un comme dans l'autre, on exagère. Il manque le J'Y AI ÉTÉ. Et la juste mesure.

Mais il y a les trésors, et sur ce point Tur n'a pas eu tort. Mon retour à la maison est un bonheur rabougri, à la gratitude constante, une toupie de survie actionnée par n'importe quelle saleté. Cette toupie, c'est elle qui me tient dans sa main. Comme tous mes trésors que je ne peux ni supporter ni abandonner. Ces trésors, je m'en sers depuis plus de soixante ans. Ils sont malingres et importuns, intimes et répugnants, oubliés et rancuniers, usés et neufs. Ils sont la dot de Prikulitch et ne se distinguent pas de moi. Je risque de me fourvoyer en les énumérant.

Mon orgueilleuse infériorité.

Mes désirs anxieux qui ferment leur gueule.

Ma précipitation nerveuse qui, sans transition, me fait passer du zéro au tout.

Ma redoutable indulgence, qui donne raison à tous pour le leur reprocher ensuite.

Mon opportunisme casse-gueule.

Ma cupidité courtoise.

Ma lassitude envieuse, face aux gens qui savent ce qu'ils attendent de la vie. Ce sentiment de laine moisie, froide et frisée.

Ma sensation d'être brusquement vidé jusqu'à la dernière cuillerée, harcelé au dehors et creux au dedans, depuis que je ne crève plus la faim.

Ma transparence latérale : quand je rentre en moi, je me désagrège.

Mes après-midi pesants où le temps, avec moi, s'insinue lentement entre les meubles.

Mon besoin foncier de laisser tomber les gens. J'ai besoin de beaucoup de proximité, mais je me garde bien de me donner. J'ai l'art du sourire subtil qui bat en retraite. Depuis l'ange de la faim, je ne permets à

personne de me posséder.

Mon trésor le plus dur est ma force de travail. Cette inversion du travail forcé est un échange salvateur. J'ai en moi un forcené de la grâce qui est un parent de l'ange de la faim. Il sait le moyen de dresser tous les autres trésors. Il me monte au cerveau, me pousse à être envoûté par la contrainte, car j'ai peur d'être libre.

De ma chambre, on voit la tour de l'horloge, sur la colline du château de Graz. À ma fenêtre, il y a une grande planche à dessin et, sur le bureau, mon dernier plan de construction. On dirait une nappe criblée de balles. Ce plan est aussi poussiéreux que l'été, dehors, dans la rue. Quand je le regarde, il ne se souvient pas de moi. Depuis le printemps, un homme passe tous les jours devant chez moi ; il promène un chien blanc à poils ras et une badine noire d'une extrême finesse dont la poignée est à peine recourbée, comme un bâton de vanille qu'on aurait agrandi. Si je voulais, je pourrais saluer cet homme et lui dire que son chien ressemble au cochon blanc que mon mal du pays chevauchait autrefois, dans le ciel. En fait, c'est au chien que j'aimerais parler. Ce serait bien que le chien puisse se balader tout seul, ou avec le bâton de vanille ; peut-être que ça se produira, un de ces jours. De toute façon, je reste là où j'habite, ma rue ne bougera pas non plus, et l'été est encore long. J'ai le temps d'attendre.

J'aime par-dessus tout être à ma table carrée en formica blanc : un mètre de long, un mètre de large. Quand deux heures et demie sonnent à l'horloge de la tour, le soleil entre dans la pièce. Sur le plancher, l'ombre de ma petite table fait une caisse de phonographe. Ce phonographe me joue l'air du bois-gentil ou la danse de La Paloma, toute plissée. J'attrape le coussin du canapé et je danse en plein dans mon après-midi pesant.

J'ai d'autres partenaires.

J'ai déjà dansé avec la théière.

Le sucrier.

La boîte à biscuits.

Le téléphone.

Le réveil.

Le cendrier.

Les clés.

Mon plus petit cavalier a été un bouton, tombé d'un manteau.

Non, faux.

Un jour, sous ma table en formica blanc, j'ai vu un raisin sec poussiéreux, et j'ai dansé avec, puis je l'ai mangé. Et en moi il y a eu comme un lointain.

POSTFACE

L'été 1944, alors qu'une vaste partie du pays était occupée par l'Armée rouge, la Roumanie capitula. Après l'exécution du dictateur fasciste Antonescu, elle fit volte-face pour déclarer la guerre à son ancien allié, l'Allemagne nazie. En janvier 1945, le général soviétique Vinogradov obtint du gouvernement roumain, au nom de Staline, que tous les Allemands vivant en Roumanie viennent œuvrer pour la « reconstruction » de l'Union soviétique détruite par la guerre. Tous les hommes et les femmes de dix-sept à quarante-cinq ans furent déportés dans des camps de travaux forcés.

Ma mère y a passé cinq ans.

La déportation était un sujet tabou dans la mesure où elle évoquait le passé fasciste de la Roumanie. On ne parlait des années de camp que par sous-entendus, en famille, ou avec des amis intimes qui avaient connu le même sort. Mon enfance a été imprégnée de ces conversations furtives. Si je n'en comprenais pas la teneur, j'en percevais l'angoisse.

En 2001, j'ai commencé à m'entretenir avec d'anciens déportés de mon village, en prenant des notes. Sachant qu'Oskar Pastior avait lui aussi été interné, je lui ai dit que j'aimerais écrire un livre sur ses années de camp, et il a accepté de me confier ses souvenirs. Nous nous rencontrions régulièrement, et je notais ce qu'il me racontait. Très vite, l'envie nous est venue d'écrire un livre ensemble.

En 2006, Oskar Pastior nous a brusquement quittés ; j'avais alors quatre cahiers de notes, quelques chapitres à l'état d'ébauche. Sa mort m'a paralysée, d'autant que l'intimité des confidences ne faisait qu'aggraver cette perte.

Au bout d'un an, j'ai décidé d'abandonner le « nous » de la narration dans le roman, et de l'écrire seule. Mais sans les détails fournis par Oskar Pastior sur la vie quotidienne au camp, je n'y serais jamais parvenue.

HERTA MÜLLER
mars 2009

Table des matières

Faire sa valise

Belle-dame

Ciment

Femmes de chaux

Société interlope

Bois et ouate

Époque palpitante

Rouler

Des gens stricts

Le ras-le-bol du bonheur

Peupliers noirs

Mouchoir et souris

La pelle en cœur

L'ange de la faim

Eau-de-vie de houille

Zeppelin

Les douleurs fantômes du coucou

Katie le Planton

L'affaire criminelle du pain

Madone au croissant de lune

Pain du jour, pain des joues

Le charbon

Que les secondes traînent

Le sable jaune

Les Russes ont leurs chemins

Les sapins

Dix roubles

L'ange de la faim

Les secrets latins

Parpaings de mâchefer

Flacon serein, flacon sceptique

Intoxication à la lumière du jour

Chaque tranche de travail est une œuvre d'art

Le chant du cygne

Scories

L'écharpe bordeaux

Les substances chimiques

Qui a remplacé mon pays

L'homme patate

Le ciel en bas, la terre en haut

L'ennui au pluriel

Frère de substitution

Sous la ligne, dans le blanc

Le fil de Minkowski

Chiens noirs

Cuiller par-ci, cuiller par-là

Mon ange de la faim a été avocat

J'ai un plan

Le baiser de fer-blanc

Ainsi va le monde

Le lièvre blanc

Le mal du pays, comme si j'en avais besoin

Un moment de lucidité

De l'insouciance à la pelle

Le bonheur au camp

On vit. On ne vit qu'une fois

Un jour, je serai dans un coin élégant

Au fond des choses, comme le silence

L'avachissement

As-tu un enfant à Vienne

La canne

Cahiers à grands carreaux

Je suis toujours le piano

Les trésors

POSTFACE

nrf

GALLIMARD

5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris
www.gallimard.fr

Titre original :

ATEMSCHAUKELE

© Carl Hanser Verlag München, 2009.

© Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.

Nous sommes en Roumanie, en janvier 1945 : la population germanophone de Transylvanie vit dans la peur de la déportation. Cette mesure, exigée par le nouvel allié soviétique de Bucarest, vise une population soupçonnée d'avoir soutenu l'Allemagne nazie pendant la guerre. Le jeune Léopold sait qu'il est sur la liste. Il prépare sa petite valise, des affaires chaudes, quelques livres, puis, quand la police roumaine vient le chercher, à trois heures du matin, par moins quinze, il reçoit les mots de sa grand-mère « Je sais que tu reviendras » comme un viatique.

L'usine de charbon, la tuilerie, la cimenterie, des baraquements élémentaires, une ration de pain et deux rations de soupe par jour, les diarrhées et les poux : tel sera le quotidien de Léopold pendant cinq ans. *La bascule du souffle* nous invite à lire la chronique terrifiante de ces années de froid, de faim et de découragement qui tuent dans un camp de travail en Russie. Mais la singularité du livre de Herta Müller réside dans sa faculté incomparable de transcender le réel, de l'illuminer de l'intérieur. Sous sa plume, le camp devient un conte cruel, une fable sur la condition humaine. Ici les arbres parlent, le ciment boit, la pendule a mal à son ressort cassé, la faim voyage dans le corps d'un ange, et le cœur, dans une pelle.

Herta Müller souhaitait écrire ce livre à quatre mains avec le poète germano-roumain Oskar Pastior — le modèle de Léopold — mais ce projet fut interrompu par la mort de Pastior. La prose de Herta Müller, poétique et maîtrisée, sèche et puissante, toujours surprenante, lui rend hommage de la plus belle manière qui soit. Certes, *La bascule du souffle* aborde un tabou historique, mais s'impose surtout comme une œuvre de portée universelle. Un événement bouleversant.

Herta Müller, née en 1953 dans le Banat roumain au sein de la minorité germanophone, vit en Allemagne depuis 1987. Elle est l'auteur de plusieurs romans, récits et essais. Son œuvre fut couronnée par d'innombrables prix littéraires, dont le plus prestigieux, le prix Nobel de littérature, en 2009.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'HOMME EST UN GRAND FAISAN SUR TERRE (Folio n° 2173)

Chez d'autres éditeurs

LA CONVOCATION, *Éditions Métailié*

LE RENARD ÉTAIT DÉJÀ LE CHASSEUR, *Éditions du Seuil*

Cette édition électronique du livre *La Bascule du souffle* de *Herta Müller* a été réalisée le 04/10/2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en septembre 2010 par l'imprimerie CPI Firmin-Didot (ISBN :
9782070128839)
Code Sodis : N48052 - ISBN : 9782072433078
173768

Le format ePub a été préparé par ePagine/Isako
www.epagine.fr / www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.